

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Les trésors de l'amour

Inconnu(e)

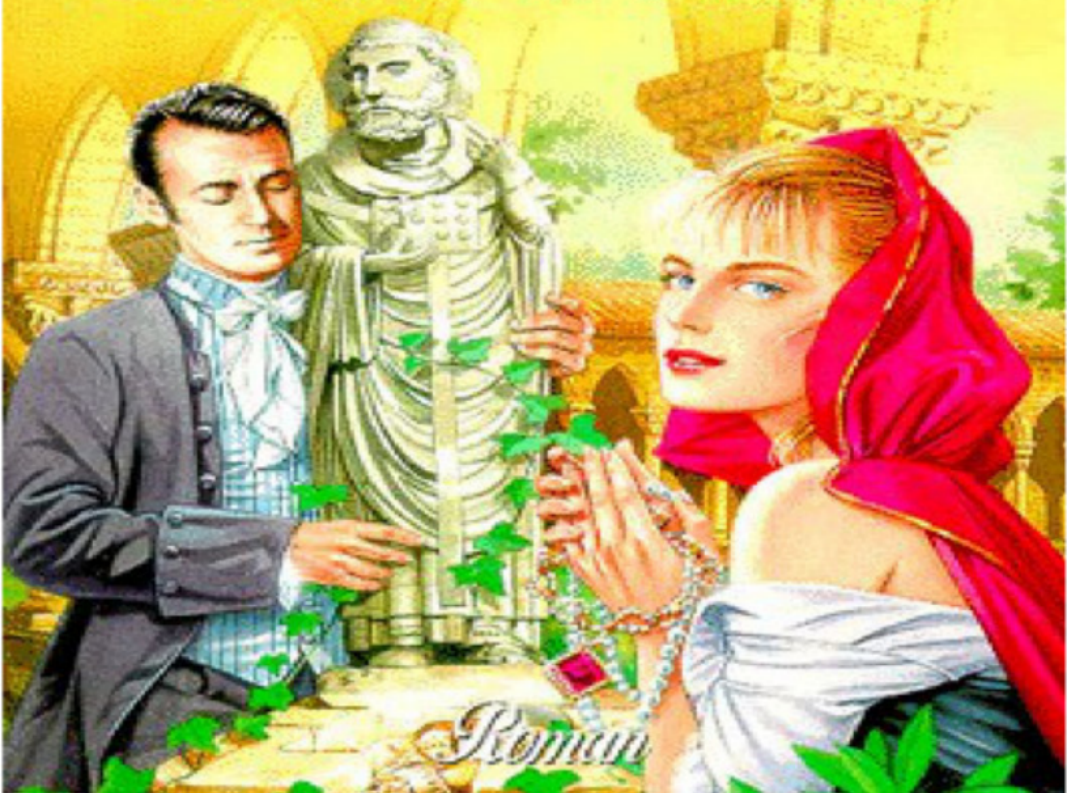
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Les trésors de l'amour



J'AI
LU

Barbara Cartland

Les trésors de l'amour



R

ésumé :

Du plus loin qu'elle s'en souviene, Linka a toujours été amoureuse de son cousin, le beau Michael.

Hélas ! Elle n'a aucune chance de voir ses espoirs se concrétiser un jour : pour sauver le domaine familial de la ruine, Michael doit trouver une épouse richement dotée. Et Linka n'est qu'une parente pauvre recueillie par compassion après la mort de ses parents... Comble d'ironie, voici que Michael veut lui faire endosser le rôle qu'elle convoite tant : celui de sa fiancée ! Bien sûr, la mascarade ne durera que quelques jours, le temps d'éconduire une débutante indésirable.

La mort dans l'âme, Linka accepte de se prêter au jeu tout en sachant qu'elle risque d'en sortir le cœur brisé. Michael ne verra-t-il donc jamais en elle que sa petite cousine ?

Note de l'auteur

Ce fut à la fin de l'année 1811 que les émeutes éclatèrent dans le Nottinghamshire où le chômage était devenu intolérable.

Les habitants des comtés voisins du Derbyshire, du Leicestershire, du Staffordshire, du Lancashire et du Yorkshire étaient eux aussi bien près de se révolter.

Au printemps de l'année suivante, on envoya des troupes pour tenter de maintenir l'ordre dans les régions ouvrières. La misère était surtout due au fait que les Etats-Unis interdisaient tout échange commercial avec l'Angleterre tant que la guerre avec Napoléon durerait...

Au fur et à mesure que les années passèrent, la situation empira au lieu de s'améliorer, si bien qu'en 1819, les industries textiles se trouvaient dans une situation désespérée.

Des dizaines, des centaines de réunions se tenaient dans les champs. Les hommes pestaient contre l'inefficacité du gouvernement, tout en proclamant l'urgence d'une réforme de tout le secteur industriel. Il y eut des troubles graves à Birmingham, à Leeds ainsi qu'à Manchester.

Tout cela ne pouvait que se terminer très mal...

Le prix des denrées alimentaires était devenu terriblement élevé. Au mois d'août, plus de soixante mille personnes, dont beaucoup de femmes et d'enfants, se réunirent pour manifester leur mécontentement. Ce défilé devait cependant rester pacifique et personne n'était armé.

Mais les magistrats, épouvantés en voyant la foule déferler, ordonnèrent que l'on arrête immédiatement les meneurs.

Malheureusement, les quinze hussards et les gardes à cheval du Cheshire qu'ils avaient envoyés juguler la manifestation ne se contentèrent pas d'emprisonner les meneurs. Ils chargèrent la foule, sabre au clair, en hurlant :

- A l'attaque !

Terrorisés, tous les manifestants s'enfuirent en laissant sur place onze morts et près de cinq cents blessés.

Le pays fut profondément secoué par ce drame que l'on appela par la suite le Massacre de Manchester.

Linka trouva la comtesse de Monkford en train de prendre son petit déjeuner dans sa chambre.

- C'est aujourd'hui que Michael revient, tante Mary ! s'écria la jeune fille.

La comtesse sourit.

- Nous allons tous être bien heureux de le revoir !

Son sourire disparut tandis qu'elle soupirait :

- Mais il va éprouver un choc terrible en voyant combien les choses se sont dégradées pendant son absence. Le domaine est dans un état lamentable !

- Il va tout remettre bien vite en état, fit Linka avec bonne humeur. Savez-vous ce que je vais faire, tante Mary ?

Sur la demande de cette dernière, Linka avait toujours appelé « tante Mary » la comtesse de Monkford, dont elle n'était en réalité qu'une cousine.

- Dis, mon enfant...

- Eh bien, je vais mettre de grands bouquets partout pour dissimuler les trous et les taches.

- N'en fais pas trop, ma chère Linka. Je sais que tu te donnes beaucoup de mal... mais cela ne sert à rien que tu t'épuises.

Avec amertume, elle ajouta :

- Comme si quelques fleurs pouvaient changer quoi que ce soit !

- Il faut tout de même que Michael trouve une demeure accueillante !

Tout en descendant le grand escalier d'un pas vif, la jeune fille se sentit envahie par le découragement.

« Malgré tous mes efforts, Michael sera de toute manière horrifié par ce qu'il découvrira... »

Linka vivait au château de Monkford depuis qu'elle était bébé. Sa mère - la cousine germaine de la comtesse -, qui avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, lord Farnell, était morte en couches. Lord Farnell, se jugeant incapable d'élever l'enfant, avait alors fait appel à tous les membres de sa famille et de sa belle-famille. Personne ne voulut se charger de la petite orpheline, à l'exception de la comtesse de Monkford qui avait toujours rêvé d'avoir une fille mais à qui les médecins avaient annoncé qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfants.

- Il va falloir baptiser ce bébé, dit-elle quand arriva le nouveau-né. Je sais que sa mère n'avait pas voulu choisir de prénom avant de savoir si elle aurait un garçon ou une fille.

Voyons, comment vais-je l'appeler ?

- Lillian, comme moi ? suggéra l'une de ses tantes.

- Katerina, comme moi ? dit une autre presque en même temps.

La comtesse de Monkford éclata de rire.

- Eh bien, nous lui donnerons vos deux prénoms à la fois, mais en les raccourcissant... ce qui donnera Linka !

Les deux tantes admirèrent que c'était un très joli nom, quoique bien peu courant.

- Je suis sûre que personne d'autre ne s'appelle Linka ! conclurent-elles ensemble.

La petite Linka fut donc élevée au château, et le fils des châtelains, Michael - alors vicomte de Monkford -, qui avait six ans de plus qu'elle, devint très vite son héros.

Elle admirait chacun de ses gestes et chacune de ses paroles... Pour pouvoir être tout le temps avec lui, elle apprit à jouer au cricket et aux chevaux de plomb, à pêcher, à monter à cheval, à tirer à l'arc et même à manier un fusil.

Si, pour les enfants, la vie au château de Monkford paraissait très protégée, presque hors du temps, la situation politique internationale inquiétait de plus en plus les adultes.

Un simple lieutenant d'origine corse, Bonaparte, était devenu Premier consul, avant de se faire proclamer empereur sous le nom de Napoléon

ler.

- Rien ne semble pouvoir arrêter cet homme, répétait-on dans les salons comme dans les ministères. Il veut conquérir le monde... Il faut l'arrêter !

Nombreux furent ceux qui s'enrôlèrent dans l'armée de Wellington au moment où commençait la guerre d'Espagne.

Les années passèrent... et comme les guerres ne cessaient pas, la comtesse et Linka devenaient de plus en plus anxieuses.

- C'est terrible, si cela continue ainsi, Michael devra lui aussi aller sur le front !

Le comte, qui était déjà gravement malade à l'époque, haussait ses épaules décharnées.

- Bah ! Il fera son devoir comme les autres, disait-il.

Sa femme se tordait les mains.

- Mais s'il était blessé...

Linka essayait une larme.

- Je vous en supplie, tante Mary ! Ne parlez pas ainsi !

Michael, qui était allé tout d'abord à Eton, fit ensuite des études universitaires à Oxford.

Lorsqu'il revenait au château à l'occasion des vacances, il ne cessait de parler de batailles et d'héroïsme.

A vingt ans, il s'engagea dans un régiment de cavalerie et, moins de six mois après, ce que redoutaient tant sa mère et sa cousine se produisit : il partit rejoindre les armées alliées. Aux côtés de Wellington, le jeune officier participa à la terrible bataille de Waterloo.

Il eut la chance de ne pas recevoir une seule égratignure, mais une fois la guerre finie, au lieu de revenir au château comme l'espéraient les siens, il dut rester en France avec l'armée d'occupation. Il n'eut même pas la possibilité d'assister aux obsèques de son père, en juillet 1817.

L'année suivante, l'occupation cessa et les soldats purent enfin

regagner leur pays.

- Nous allons revoir Michael ! se dirent la comtesse et Linka.

Elles s'étaient réjouies trop vite. Promu commandant, devenu le bras droit de Wellington, Michael avait été retenu à Londres au ministère des Armées.

Je ne peux pas songer à entreprendre maintenant le voyage jusqu'à Monkford, écrivit-il à sa mère. Mais j'espère pouvoir me libérer bientôt pour aller vous embrasser...

La comtesse ne tarda pas à apprendre, grâce à des amies londoniennes avec lesquelles elle échangeait une correspondance régulière, que son fils ne s'ennuyait guère dans la capitale.

On célébrait la paix en multipliant les fêtes, et le prince-régent n'était pas le dernier à organiser des réceptions extravagantes où les officiers de Wellington étaient encensés comme des héros.

Plusieurs personnes écrivirent à la comtesse pour lui apprendre que son fils avait beaucoup de succès dans les salons.

Il est tellement séduisant ! disait l'une.

Toutes les jolies femmes se jettent à sa tête... renchérisait lady Beatrice.

Quant aux mères des jeunes filles à marier, elles ne cessent de le harceler ! ajoutait une troisième.

Sans trop savoir pourquoi, Linka détestait entendre de semblables propos.

« Pourvu qu'il ne se laisse pas de nouveau éblouir par l'une de ces coquettes ! » pensait-elle.

Elle avait déjà réussi à empêcher son cousin d'épouser une femme avec laquelle, elle en était persuadée, il aurait été très malheureux.

A son retour d'Oxford, Michael, qui avait alors à peine vingt ans, était tombé follement amoureux de Rosemary, la fille du colonel Hadbury, un voisin. Or Rosemary n'avait pas la réputation d'être très sage...

C'était la première fois que Michael s'intéressait à une jeune fille.

- Comme elle est jolie ! ne cessait-il de répéter à Linka. Comme elle est vive et intelligente

!

Avant d'aller apprendre le métier de soldat dans le régiment de cavalerie où son père, son grand-père et son arrière-grand-père avaient servi en leur temps, il alla faire de tendres adieux à sa belle.

- Elle a promis de penser tout le temps à moi, dit-il à Linka qui écoutait ces confidences la mort dans l'âme.

Lorsque ses chefs jugèrent que le jeune officier était suffisamment aguerri pour prendre sa place dans l'armée de Wellington, ils lui donnèrent une permission de trois jours pour aller embrasser les siens.

Après dîner, Michael attendit patiemment que ses parents se retirent pour annoncer à Linka qu'il allait voir Rosemary.

- Il faut ab-so-lu-ment que je lui parle !

Il y avait une telle expression dans ses yeux que la jeune fille prit peur.

« Il est capable de demander à la fille du colonel Hadbury de l'épouser demain ! »

Linka pensait qu'après avoir passé plusieurs mois au régiment son cousin avait oublié la volage Rosemary... Hélas, cela ne semblait pas être le cas !

Or Linka avait appris par Amy, une femme de chambre dont la sœur était cuisinière chez le colonel Hadbury, que Rosemary allait retrouver chaque soir le fils d'un fermier dans le petit pavillon d'été qui se trouvait au fond du jardin familial.

- Si ce n'est pas honteux, mademoiselle Linka ! Cette dévergondée attend que ses parents soient allés se coucher pour se faufiler dehors !

- Ce n'est pas bien ce qu'elle fait là.

- John Dorset est un beau garçon, je vous l'accorde ! Mais est-ce une raison pour qu'une jeune fille qui a été si bien élevée se conduise ainsi ?

« Je ne peux pas raconter cela à Michael, pensa Linka. Tout d'abord, ce serait trop mesquin... et puis il ne me croirait probablement pas ! »

Elle leva les yeux vers son cousin.

- Tu veux aller maintenant chez les Hadbury ? demanda-t-elle.

- Bien sûr. C'est que je n'ai pas de temps à perdre si je veux...

Il laissa sa phrase en suspens mais Linka devina sans peine ce qui allait suivre.

« Si je veux lui demander de m'épouser avant mon départ pour l'armée ! »

- Je vais immédiatement aux écuries seller un cheval, déclara-t-il.

- Je t'accompagne.

Il la regarda avec stupeur.

- Chez les Hadbury ? Mais...

La jeune fille s'efforça de sourire.

- Non, voyons ! Je t'accompagne seulement jusqu'aux écuries.

Quelques instants plus tard, tout en traversant les pelouses avec son ancien compagnon de jeux, Linka eut une idée...

- Tu sais, Michael, il est déjà tard. Rosemary doit être allée se coucher.

- Je jetterai des petits cailloux à sa fenêtre. Je sais où est sa chambre.

Linka prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

- Par une si belle nuit d'été, il est possible qu'elle n'ait pas sommeil et soit allée rêver dans le petit pavillon du fond du jardin...

- C'est là que je lui ai fait mes adieux, fit Michael avec émotion.

Aidé par la jeune fille, il sella un cheval et partit au grand galop vers la propriété des Hadbury.

A pas lents, Linka regagna le château.

« J'espère que Rosemary est allée retrouver son galant ce soir », pensa-t-elle.

Elle avait un peu honte de ce qu'elle venait de faire... mais en même temps, comme elle se sentait soulagée !

Rosemary, qui ignorait que Michael était de retour, avait donné rendez-vous à John Dorset comme tous les autres soirs.

Le jeune vicomte attacha son cheval à un arbre et franchit sans peine les haies du jardin.

Évitant les allées dont le gravier aurait pu crisser sous ses pas, il s'approcha du pavillon d'été en s'arrangeant pour marcher dans l'herbe.

« Si je ne la trouve pas là, j'irai jeter des cailloux à sa fenêtre, se dit-il. Ah, ma chère Rosemary va être bien étonnée de me voir... et bien heureuse aussi ! »

En arrivant près du pavillon, il fut très surpris d'entendre un bruit de voix. Soudain devenu très pâle, il marqua un temps d'arrêt.

« Elle ne serait donc pas seule dans ce pavillon qui était notre cachette ? »

Cela lui semblait impossible... Pourtant, il tint à en avoir le cœur net et fit quelques pas de plus, de manière à se trouver juste sous l'une des fenêtres. Il n'eut pas besoin d'écouter plus de quelques secondes avant de faire demi-tour, submergé de colère et de dégoût.

Ce fut seulement en revenant près de son cheval qu'il s'aperçut qu'il y en avait un autre attaché un peu plus loin. Pour se venger, il détacha ce dernier et lui donna une claque sur la croupe. L'animal ne se fit pas prier pour partir au galop ! « Il va rentrer à l'écurie et son cavalier sera obligé de faire le chemin à pied ! » se dit Michael avec une satisfaction presque puérile.

Pendant ce temps, Linka se tournait et se retournait dans son lit sans parvenir à trouver le sommeil. L'oreille aux aguets, elle était attentive au moindre bruit... Bientôt, elle entendit Michael gravir l'escalier et rentrer dans sa chambre.

Elle calcula qu'il avait dû se rendre chez les Hadbury et en revenir presque immédiatement.

« Il a certainement découvert Rosemary en compagnie de John Dorset... et il doit être très malheureux. Mais ne vaut-il pas mieux être malheureux pendant quelques semaines que pendant toute une vie ? »

Maintenant qu'il était devenu comte de Monkford, Michael avait l'intention de quitter l'armée pour s'occuper du domaine.

Dès que le duc de Wellington n'aura plus besoin de moi, je reviendrai au château, avait-il écrit à sa mère.

Il ignorait encore dans quel état lamentable se trouvait un domaine qu'il avait connu florissant !

C'était désolant de voir les terres en friche et les routes dépourvues d'entretien. Les fermiers ne pouvaient plus acheter de bétail ni même payer leur loyer.

Lorsque Linka traversait à cheval les villages dépendant du domaine, elle avait le cœur serré.

« Les cottages menacent de tomber en ruine. Et tout paraît tellement misérable ! »

Le défunt comte avait réussi à maintenir le domaine à peu près en état et à ne pas faire de dettes - ou si peu ! -, mais les temps étaient devenus très durs et, depuis sa mort, tout allait à vau-l'eau.

L'entretien du château lui-même était un véritable gouffre. Cette énorme demeure qui, à l'origine, était un monastère, avait été donnée au XVI^e siècle au cinquième comte de Monkford par le roi Henry VIII lui-même, à l'époque du schisme religieux.

Au cours des siècles, les descendants du comte avaient transformé ce superbe édifice en demeure seigneuriale. Mais ces bâtiments, qui avaient abrité une communauté de trois cents moines catholiques - sans compter les voyageurs et les malades -, étaient bien trop vastes pour une seule famille...

La comtesse se demandait souvent comment Michael allait parvenir à remettre le domaine en état.

- Il n'y a qu'une solution ! concluait-elle invariablement. Il faut qu'il épouse une jeune fille très riche. Il a un beau titre et je sais que beaucoup de mères rêvent de voir leur fille devenir comtesse.

- Mais il faut aussi qu'il soit heureux, objectait Linka.

- Naturellement !

La comtesse souriait.

- L'idéal serait qu'il trouve une jeune fille très riche, très jolie et... charmante !

- Ce serait l'idéal, approuvait Linka tristement.

Elle ne comprenait pas pourquoi la perspective du mariage de Michael lui donnait envie de pleurer.

- De toute manière, il faut beaucoup d'argent pour mener une existence agréable, reprenait la comtesse. La vie à la campagne risque de paraître fort ennuyeuse à une jeune personne, il faut bien le reconnaître ! La future femme de Michael voudra organiser des bals et des dîners, acheter des fanfreluches, monter de bons chevaux, faire de fréquents séjours à Londres...

Linka ne répondit pas, mais elle n'en pensait pas moins.

« Moi, j'ai toujours été heureuse à Monkford », se disait-elle.

Le regard de la comtesse s'évada.

- Je me souviens que mon beau-père avait donné un bal magnifique au château pour fêter le premier anniversaire de mon mariage avec son fils. Le soir, après le bal, il y a eu un feu d'artifice au-dessus du lac. C'était superbe !

Perdue dans ses souvenirs, elle enchaîna à mi-voix :

- Il y avait tant d'invités que toutes les chambres du château étaient occupées...

Linka laissa échapper un petit soupir. En ce moment, seules deux ou trois chambres du premier étage étaient prêtes à accueillir d'éventuels visiteurs. Toutes les autres pièces du château avaient été fermées pour la bonne raison qu'il n'y avait plus personne pour les entretenir...

Comme la comtesse se trouvait dans l'impossibilité de les payer, la plupart des domestiques étaient allés chercher du travail ailleurs. Seuls ceux qui étaient trop âgés pour partir étaient restés. C'était le cas de M. Saunders, le majordome, de Mme Waters, la cuisinière, ainsi que d'Amy et de Maggy, les femmes de chambre. Tous les quatre avaient l'impression de faire partie de la famille et n'hésitaient pas à s'adresser à la comtesse ou à Linka avec une affectueuse familiarité.

- Oui, il faut que Michael épouse une riche héritière, déclara la comtesse.

« Et moi, que deviendrai-je ? » se demanda Linka.

Depuis que la santé de sa tante déclinait, la jeune fille avait pris l'habitude de s'occuper de tout au château et ne rechignait pas devant les tâches les plus difficiles.

Si la comtesse l'avait toujours traitée comme sa propre fille et Michael comme sa sœur, Linka se doutait cependant qu'une jeune maîtresse de maison refuserait de partager ses prérogatives avec une soi-disant « sœur » qui n'était au fond que la cousine pauvre...

« Elle ne voudra certainement pas que je reste ici... S'il a assez d'argent, Michael me versera une petite rente et je ne mourrai pas de faim. Mais cela me crèverait le cœur de devoir quitter cette demeure où j'ai toujours vécu ! »

Si elle partait, elle devrait probablement aller s'installer dans l'un des petits cottages du village... Il lui faudrait dire adieu à la bibliothèque du château où l'on était assuré de trouver des ouvrages sur tous les sujets. Elle ne pourrait plus aller rêver au grenier où l'on avait gardé, soigneusement enveloppées de papier de soie, des robes datant pour quelques-unes de plusieurs siècles. Il lui serait interdit d'admirer les tableaux suspendus dans la grande galerie et les salons, tout comme les fontaines et les statues du parc. Des jardiniers viendraient entretenir à sa place la roseraie et le jardin d'herbes et de plantes aromatiques. Et elle ne pourrait plus jamais monter à cheval dans les bois qui entouraient le château !

« Si Michael se mariait, ce serait terrible pour moi », se disait la jeune fille.

Quelques mois auparavant, alors que son fils se trouvait toujours en France, la comtesse s'était arrangée avec son notaire pour vendre quelques-uns des bijoux qui lui appartenaient en propre.

- Nous ne mettrons pas Michael au courant, avait-elle dit à Linka. Cela le désolerait...

- Certainement !

- Mais il faut que je puisse payer les gages des domestiques et acheter de quoi manger !

Ton oncle avait réussi à ne pas faire de dettes, je ne voudrais pas commencer.

La jeune fille était allée en ville afin de porter au notaire une splendide broche en diamants et un bracelet d'émeraudes. Elle avait

reçu en échange une somme d'argent importante.

« Pourvu que ma tante Mary ne soit plus obligée de vendre de bijoux », avait pensé Linka en revenant au château avec Amy, la femme de chambre à qui elle avait demandé de l'accompagner.

Elle savait cependant que la vente d'une broche et d'un bracelet leur permettrait tout juste de vivre pendant un an ou deux. Pour réparer le toit du château, remplacer les vitres brisées et repeindre les boiseries et les plafonds, il aurait fallu une fortune !

Linka passa toute la matinée à cueillir des fleurs. Elle adorait faire des bouquets et en composa plusieurs pour le hall ainsi que pour le salon bleu - la seule pièce de réception que l'on entretenait régulièrement.

La mère de Michael gardait maintenant la chambre. Elle ne marchait presque plus, sinon de son lit à son fauteuil. Cela la désespérait tant de voir ce qu'étaient devenues les pièces de réception qu'elle refusait de descendre. Linka était cependant persuadée que sa tante n'était pas vraiment malade, et que seul le découragement la faisait se replier sur elle-même. Mais comment raisonner une personne déprimée ?

Pour amener un sourire aux lèvres pâles de la comtesse, la jeune fille lui apporta deux somptueux bouquets de roses qu'elle disposa sur les commodes en marqueterie.

- Tu me gâtes, ma chère enfant.

Et comme l'espérait Linka, elle sourit... Puis une ombre passa sur son visage.

- Tu sais, je suis navrée de n'avoir rien fait pour célébrer ton dix-huitième anniversaire. Tu devrais maintenant faire tes débuts dans le monde...

Linka éclata de rire.

- J'ai bien trop à faire pour aller au bal ! De toute manière, personne ne m'a envoyé de carton d'invitation... et je n'ai pas de robe du soir.

La comtesse soupira.

- Tu es jeûne, tu devrais t'amuser au lieu de soigner une malade.

- Cela me fait plaisir de m'occuper de vous, tante Mary. D'ailleurs, je vous dois bien cela !

J'étais le bébé dont personne ne voulait... sauf vous !

- Ah, j'ai été bien heureuse quand je t'ai prise pour la première fois dans mes bras ! fit la comtesse avec attendrissement.

Linka alla l'embrasser.

- Maintenant, il faut que je vous fasse belle pour l'arrivée de Michael. Je vais vous coiffer...

Après avoir longuement brossé les cheveux d'un blond pâli de la comtesse, elle l'aïda à revêtir l'un de ses plus jolis déshabillés.

- Il faut aussi que vous mettiez des bijoux, tante Mary !

- N'est-ce pas un peu ridicule de porter des pierres précieuses quand on passe la plus grande partie de sa journée au lit ?

- Pas du tout ! Les diamants feront étinceler vos beaux yeux... et Michael sera heureux de voir que vous avez fait un effort de toilette pour lui.

Le déjeuner fut des plus simples car Mme Waters voulait se consacrer à la préparation du dîner. Linka, qui avait étudié le menu avec elle, passa une partie de l'après-midi à l'aider pendant que les femmes de chambre astiquaient l'argenterie et faisaient un grand ménage dans la chambre de Michael, ainsi que dans le salon et la salle à manger.

M. Saunders alla chercher une bouteille de vieux bordeaux à la cave.

- Il n'en reste guère plus d'une demi-douzaine, dit-il en remontant. Si c'était possible, il faudrait en commander quelques caisses...

« Avec quel argent pourrions-nous payer la facture ? » se demanda la jeune fille.

Elle savait que Michael n'avait pas le droit de vendre les tableaux, les meubles, l'argenterie ou les bijoux de famille, car ceux-ci faisaient partie d'un inventaire déposé chez les notaires.

Le comte actuel n'était en fait que le dépositaire de tous ces biens qu'il était censé transmettre intacts à son héritier.

« Je reconnais que c'est grâce à ces lois draconiennes que de grands domaines ont pu être maintenus au travers des siècles... pensa Linka. Mais quel est l'avantage si le propriétaire de ces œuvres d'art - ou plutôt leur dépositaire - est condamné à mourir de faim à côté ? »

M. Saunders avait réussi à persuader l'un de ses neveux de passer une livrée et de se tenir dans le hall.

Linka avait tenu à prévenir le jeune homme.

- Je ne suis pas sûre que nous pourrions vous payer...

- Tant pis, mademoiselle Linka. Mon oncle m'avait déjà dit de ne pas y compter. Au moins, j'ai une grande chambre au château... Je suis beaucoup mieux que dans le minuscule cottage de mes parents où je devais partager une soupenette avec trois de mes frères.

Tout en tournant une sauce à l'aide d'une cuiller de bois, la jeune fille se demanda une fois de plus comment trouver de l'argent.

« Il faudrait un miracle ! Ah, si seulement je pouvais découvrir un trésor dans les passages secrets... »

La comtesse souriait quand celle qu'elle considérait comme sa fille lui faisait part de ses rêves.

- Ma petite Linka, c'est seulement dans les romans qu'il est question de trésors enfouis.

- Quel dommage ! Cela nous arrangerait bien de soulever une lame de parquet et de mettre la main sur une bourse pleine de pièces d'or ou un coffret de bijoux...

La comtesse continuait à sourire avec indulgence.

- On n'a jamais vu l'or tomber du ciel !

- En s'enfuyant, les moines ont peut-être caché quelque chose de très précieux ?

Et Linka continuait à rêver. Elle voyait Michael devenant riche, elle imaginait le château retrouvant sa splendeur d'antan...

La voix de la cuisinière la ramena à l'instant présent.

- Eh bien, voilà, mademoiselle Linka, disait Mme Waters. Tout est prêt maintenant...

La jeune fille alla vérifier que rien ne manquait au salon ni dans la petite salle à manger - la grande étant fermée depuis longtemps. Puis elle monta dans la chambre du châtelain. Celle-ci communiquait avec la chambre de la future comtesse de Monkford, mais la porte était

toujours fermée.

« Michael a déjà vingt-quatre ans et c'est bien fâcheux qu'il n'ait pas encore rencontré la femme de sa vie, pensa Linka. La plupart des autres comtes de Monkford étaient déjà mariés à son âge. Il faudrait que je lui trouve une jeune fille très riche... »

Linka contempla son reflet dans la grande glace qui surmontait la cheminée et fronça ses sourcils à l'arc délicat.

- Malheureusement, je n'en connais pas...

Grâce au ciel, Rosemary Hadbury s'était mariée quelques mois auparavant. L'un des visiteurs de son père, un armateur assez âgé mais très riche, était tombé amoureux d'elle dès le premier regard et avait aussitôt demandé sa main.

Ne voyant que la fortune de son prétendant, Rosemary avait immédiatement accepté, et le mariage avait été célébré moins d'une semaine plus tard.

- Elle a voulu éviter que le pauvre homme qu'elle a réussi à prendre dans ses filets n'entende parler des galants qui venaient la retrouver dans le pavillon d'été ! avait déclaré Amy. Car après le jeune Dorset, je peux vous dire qu'il y en a eu d'autres ! Un vrai défilé...

Et je parie que cela continuera à Liverpool où elle est allée vivre avec son mari !

Linka n'avait pas été mécontente d'apprendre que Rosemary était désormais bien loin.

« Maintenant, il faudrait que j'aille me préparer », se dit-elle en quittant la chambre de Michael.

Elle avait été tellement absorbée par toutes les tâches domestiques qu'elle avait oublié de s'occuper d'elle.

Au moment où elle traversait le palier, elle entendit le bruit d'une voiture. Comme il y avait bien longtemps que leurs voisins avaient cessé de leur rendre visite, cela ne pouvait être que Michael...

Elle se précipita à la fenêtre et vit une superbe berline tirée par quatre magnifiques pur-sang s'arrêter devant le perron. Michael, qui menait l'attelage lui-même, sauta à terre en jetant négligemment les rênes au

valet en élégante livrée qui se tenait à l'arrière de la voiture.

Linka dévala l'escalier et, sans laisser au jeune valet un peu gauche le temps d'arriver à la porte, courut l'ouvrir elle-même.

Elle se jeta dans les bras de son cousin.

- Te voilà de retour, Michael ! s'écria-t-elle. Enfin ! Je pensais que ce jour-là ne viendrait jamais !

Le comte de Monkford l'embrassa sur les deux joues.

- Eh bien, tu as grandi !

- J'ai dix-huit ans ! déclara-t-elle fièrement. Quand tu es parti, je n'en avais que quatorze.

- Comme le temps passe ! Te voilà devenue une vraie demoiselle. La petite fille à qui je donnais une quantité d'ordres contradictoires va me manquer.

- Oh, tu pourras toujours m'en donner ! Mais viens, tante Mary t'attend.

- J'ai hâte de la voir.

Il se tourna vers le valet.

- Albert, vous n'avez qu'à conduire la voiture aux écuries, là-bas, dit-il en indiquant les élégantes arches en pierre derrière lesquelles se trouvaient les communs.

- Bien, milord.

- Demandez aux palefreniers de s'occuper des chevaux.

- Bien, milord.

- En fait de palefreniers, il n'y a plus que le vieux Rushcliffe aux écuries, murmura Linka.

- Puis vous irez aux cuisines et je suis sûr que l'on vous y servira un bon repas, ajouta le comte.

- Merci, milord.

La jeune fille glissa sa main dans celle de son cousin.

- Je suis si contente que tu sois de retour ! Les années passaient et je commençais à me dire que nous ne te reverrions jamais.

- Par moments, je désespérais moi aussi de revoir un jour Monkford. Mais j'étais débordé par mes nombreuses obligations...

- Des obligations ou des plaisirs ? demanda la jeune fille, taquine. J'ai entendu dire que l'on s'amusait énormément à Paris et à Londres.

Michael éclata de rire.

- Tu as l'air de savoir beaucoup trop de choses, toi, dis-moi !

Main dans la main, ils gravirent le perron et entrèrent dans le grand hall. Malgré les bouquets de fleurs, on voyait tout de suite que les murs et les boiseries auraient eu grand besoin d'être repeints.

Le jeune châtelain jeta un rapide coup d'œil autour de lui mais ne fit aucun commentaire.

- Où est ma mère ? se contenta-t-il de demander.

- En haut... Elle occupe maintenant l'appartement de la reine... Je t'ai écrit pour t'apprendre qu'elle y passait dorénavant toutes ses journées. Serait-il possible que tu n'aies pas reçu ma dernière lettre ?

- Si...

- Tante Mary marche de moins en moins. Elle ne veut plus descendre et reste soit dans sa chambre, soit dans le petit salon attendant.

Michael gravit les marches quatre à quatre. La jeune fille le suivit en ralentissant volontairement le pas pour le laisser embrasser sa mère sans témoin. Quand elle arriva enfin dans le boudoir de la comtesse, elle trouva celle-ci assise dans une confortable bergère près de la fenêtre. Agenouillé devant elle, Michael lui tenait les mains.

- Mère, vous êtes donc souffrante ? demandait-il avec angoisse.

- Mais non, pas du tout.

- Linka m'a dit que vous ne descendiez plus au rez-de-chaussée !

- Mes jambes ne me portent plus guère... Et je me trouve si bien ici que je n'ai aucune envie de bouger.

- Vous avez maigri...

La comtesse sourit.

- A mon âge, ce n'est pas bon de trop grossir.

Pendant que la mère et le fils parlaient, Linka demeurait discrètement un peu à l'écart. Elle en profita pour examiner Michael entre ses cils baissés.

Lorsqu'il avait quitté le château, il avait encore l'air d'un adolescent... et c'était un homme qui revenait. Un homme infiniment séduisant avec ses cheveux bruns, son regard direct et son beau visage à la mâchoire volontaire.

Quand il se tourna vers elle, elle sourit.

- Nous ne pensions pas que tu arriverais si tôt.

- J'avais de bons chevaux et une bonne voiture, ce qui m'a permis de faire la route d'une seule traite.

- Aimerais-tu boire quelque chose ?

- J'avoue que j'ai surtout faim. Je n'ai pas déjeuné...

Linka laissa échapper une exclamation presque horrifiée. Car si Mme Waters avait préparé un excellent dîner, il n'y avait pas d'en-cas prévu...

Laissant Michael s'entretenir affectueusement avec sa mère, la jeune fille sortit en murmurant :

- Je vais voir ce que l'on peut te servir.

Mme Waters leva les bras au ciel quand elle apprit qu'elle devait servir un repas supplémentaire.

- Mais je n'ai rien du tout, mademoiselle Linka !

- Nous allons bien nous arranger. Milord n'a jamais été très difficile...

La jeune fille ouvrit l'un des garde-manger et en sortit un reste de rôti froid qu'elle découpa en tranches très minces. Après avoir décoré le plat de persil et de rondelles d'œuf dur, elle déclara d'un air satisfait :

- Voilà ! Avec une salade, ce sera parfait !

Le premier instant de panique passé, Mme Waters courut à ses fourneaux.

- Je vais faire sauter quelques rondelles de pommes de terre et le tour sera joué.

- Quant au dessert...

- Il nous reste la moitié d'un gros fromage.

- Cela ira très bien avec le vin.

Linka se tourna vers le majordome.

- Avez-vous débouché la bouteille, Saunders ?

- Oui, mademoiselle Linka.

- Comment est le vin ? demanda-t-elle avec une certaine inquiétude.

Ces bouteilles se trouvaient depuis si longtemps à la cave que certaines étaient devenues imbuables - alors que d'autres contenaient un véritable nectar.

- J'en ai goûté un doigt pour être sûr de ne pas servir un bordeaux éventé à milord. Je peux vous dire qu'il est excellent, mademoiselle Linka.

- Tant mieux ! Pouvez-vous annoncer à milord que son en-cas est servi, Saunders, s'il vous plaît ?

- Tout de suite, mademoiselle Linka.

Au grand soulagement de la jeune fille, Michael était tellement pris par ce qu'il racontait qu'il ne fit aucune attention à ce qu'il mangeait.

Il parla de la guerre, de ses campagnes aux côtés de Wellington, de son séjour à Paris puis à Londres...

- J'étais débordé. Je devais passer toutes mes journées au ministère !

- Mais pas tes soirées, fit Linka en riant.

Il la menaça gentiment du doigt.

- Ma mère m'a dit qu'on lui rapportait chacun de mes faits et gestes !
- Tu devrais être flatté que les gens s'intéressent à toi.

Michael n'en paraissait pas aussi sûr que cela.

- Dans une certaine mesure, peut-être... admit-il enfin.
- Il paraît que tu as été invité à Carlton House par le prince-régent !
- C'est une demeure magnifique. Tu aimerais la visiter, j'en suis sûr.
- On raconte que Son Altesse a acheté une quantité incroyable de meubles, de tableaux et de bibelots... mais qu'elle n'a pas encore payé toutes les factures.

Michael éclata de rire.

- Comment faites-vous pour savoir tant de potins dans ce coin de campagne isolé ?
- Les provinciaux que nous sommes sont captivés par la vie londonienne. On raconte tant de choses au sujet des fêtes étonnantes que donne le prince-régent ! Quant aux frasques d'un certain comte de Monkford, elles défrayent la chronique !
- Quoi ? Cela ne me plaît guère que l'on fasse des commérages peu flatteurs à mon sujet.
- Ils sont au contraire très flatteurs. Je n'ai jamais entendu parler de toi qu'avec beaucoup de tendresse, d'indulgence et - disons-le, ma foi ! - d'admiration.

- Dans ce cas, je ne vais pas me fâcher ! fit Michael d'un ton léger.

Son expression changea brusquement tandis que sa voix devenait sérieuse, presque grave.

- Dans ta dernière lettre, tu me disais que j'allais recevoir un choc en revenant au château.

De quoi s'agit-il ? De la santé de ma mère ?

- Ce n'est pas cela. Certes, tante Mary est devenue moins solide, mais le médecin n'est pas spécialement inquiet.

- Vraiment ? demanda Michael avec anxiété.

- Il dit que tout se passe dans sa tête et que, si elle n'avait plus aucun souci, elle guérirait très vite. D'ailleurs tu pourras toi-même lui poser des questions : il vient régulièrement voir celle qu'il appelle sa malade préférée.

Le comte hocha la tête.

- J'aurai avec lui une conversation sérieuse.

- Et il saura te rassurer - du moins, je l'espère.

- Alors de quoi s'agit-il ? insista Michael.

Linka hésita pendant quelques instants avant de déclarer d'une toute petite voix :

- Du château, du domaine...

- Comment cela ?

- Tu vas être désolé en voyant dans quel état tu vas le retrouver.
Écoute, veux-tu que je te parle franchement ?

- Naturellement !

- Eh bien, l'argent fait cruellement défaut. Nous avons dû nous séparer de la plupart des serviteurs, à l'exception de M. Saunders, de Mme Waters, d'Amy et de Maggy - les femmes de chambre qui s'occupent de ta mère.

Michael ouvrit de grands yeux stupéfaits.

- Ce n'est pas possible ! Il n'y a plus de domestiques au château ?

- A l'exception de ceux que j'ai nommés, et qui étaient trop âgés pour chercher un autre emploi ailleurs... eh bien, non !

- Je ne peux pas le croire !

- Hélas, c'est la vérité !

Michael semblait tomber des nues.

- Mais pourquoi...

- Pour la bonne raison que nous n'avions plus d'argent pour payer leurs gages.

De toute évidence, le jeune comte avait peine à admettre la dure vérité.

- Mais ceux qui sont restés... commença-t-il.

- ... ont accepté de voir leur salaire réduit, termina Linka. Et malgré cela, il nous a été impossible de leur verser ce que nous leur devons pour les deux derniers mois.

Michael était devenu très pâle.

- C'est terrible ! fit-il d'une voix à peine audible.

Il prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un ton ferme :

- Il faut que tu me dises combien je dois leur verser. Une telle situation ne peut durer ! On ne peut pas demander à des domestiques aussi fidèles et aussi dévoués de travailler sans être payés !

Linka soupira tristement.

- Ce n'est pas fini...

- Dis-moi tout.

La jeune fille lui brossa un tableau sans fard de l'état dans lequel se trouvait le château.

- Il a fallu mettre des bassines dans les greniers car les toitures sont percées.

- Seigneur !

- Les peintures sont à refaire partout. De nombreuses fenêtres ne ferment plus et, lors des dernières giboulées, il est tombé des grêlons gros comme des œufs de pigeon. Ils ont cassé je ne sais combien de vitres.

- Seigneur !

- Nous les avons réparées... avec du carton.

- Du carton ! Seigneur... répéta Michael, atterré.

- Tu n'as pas encore eu le temps d'aller aux écuries, mais tu verras qu'il n'y reste plus que trois vieux chevaux... nourris assez chichement. Le foin et l'avoine coûtent si cher ! A propos de nourriture, il faut aussi que tu saches que les garde-manger sont presque vides et qu'il ne reste que quelques bouteilles de vin à la cave.

Michael l'écoutait sans l'interrompre. Il paraissait assommé. Mais quand elle marqua un temps d'arrêt pour reprendre haleine, il lui fit signe de poursuivre.

- Ce n'est pas tout, comme tu peux t'en douter, reprit-elle. Au village, les cottages sont dans un état lamentable. Il faudrait les réparer, refaire les toitures et les peintures. Les fermes ne valent pas mieux ! Il y a longtemps que les fermiers ne peuvent plus payer de loyer. Us n'ont même pas de quoi acheter des semences ou du bétail ! Les champs, pour la plupart, n'ont pas pu être labourés cette année, faute de main-d'œuvre...

- Comment est-ce possible ?

- Il était devenu très difficile de trouver des ouvriers puisque la plupart des hommes étaient partis faire la guerre. Ceux qui ont eu la chance de revenir sains et saufs du continent voudraient bien travailler... Mais pour les employer, il faudrait pouvoir récompenser leur labeur ! Certains ont malgré tout accepté de se mettre à l'ouvrage parce qu'ils n'en pouvaient plus de tourner en rond sans rien avoir à faire. Mais nous n'avons pas pu leur donner un seul penny !

Michael crispa les poings.

- Je les paierai, moi !

La jeune fille leva vers lui ses grands yeux pervenche frangés de cils interminables.

- Avec quel argent ? demanda-t-elle seulement.

- Bonne question, grommela le comte.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre à pas lents.

- Quand j'étais au loin, j'ai si souvent pensé à Monkford... murmura-t-il en contemplant le parc mal entretenu. Je voyais le château, les jardins, le lac où évoluaient les grands cygnes et où venaient boire les biches au crépuscule... fit-il à mi-voix, comme pour lui-même.

Il se retourna brusquement.

- Je suppose que tu vas me dire qu'il faut vendre quelque chose ?

- Ce serait une solution si tu en avais le droit. Mais - comme tu le sais -, tu dois transmettre intact à ton fils, le futur comte de Monkford, tout le mobilier et les objets d'art que contient le château.

Michael laissa échapper un rire amer.

- Premièrement, je ne suis pas encore mort et, deuxièmement, je n'ai pas de fils. Jusqu'à nouvel ordre, c'est moi le comte de Monkford... et d'après la description que tu viens de m'en faire, mon domaine se trouve en bien piètre état. Il faut que je voie tout cela de mes propres yeux.

- Au rez-de-chaussée, outre la cuisine, bien sûr, nous n'utilisons plus que le salon, cette petite salle à manger - et la bibliothèque car je ne pourrais pas me passer de lecture.

Au premier étage, seules nos chambres sont entretenues.

- Et les autres pièces ?

- Elles ont été fermées. Quand j'ai su que tu allais revenir, j'ai fait le ménage du bureau de ton père avec Amy et Maggy. Méfie-toi du plafond...

- Comment cela ? demanda Michael avec stupeur.

- Il m'a semblé anormalement écaillé et je ne voudrais pas qu'il te tombe sur la tête.

- Je vais voir tout cela, répéta-t-il. Nous ferons une estimation du coût des réparations... et nous chercherons le moyen de trouver l'argent nécessaire.

Il avait parlé d'un ton presque détaché et la jeune fille eut soudain l'intuition qu'il pensait à autre chose.

Elle se leva à son tour.

- Si tu veux, nous pouvons faire le tour des pièces du bas.

- Je te suis.

- Sois préparé à...

Il l'interrompit avec une certaine brusquerie.

- Inutile d'enfoncer davantage le clou ! J'ai compris.

Linka demeura silencieuse. C'était la première fois que son cousin lui parlait sur ce ton...

« Comme la guerre l'a changé ! » pensa-t-elle avec tristesse.

Elle passa devant lui et l'emmena d'une pièce à l'autre. Les araignées avaient pu tisser leur toile un peu partout sans être dérangées. Dans les grands salons de réception qui sentaient la poussière et le moisi, tous les meubles avaient été recouverts de housses blanches.

- On se croirait dans une maison fantôme, murmura Michael.

En entrant dans le bureau qui avait été celui de son père et allait devenir le sien, il jeta un coup d'œil au plafond comme le lui avait demandé la jeune fille.

- Tu as raison, il faut réparer cela d'urgence !

Ils passèrent ensuite dans la bibliothèque. Un rayon de soleil frappait les reliures en cuir gravées d'or et faisait briller les pendeloques du grand lustre en cristal.

Avisant un livre ouvert à côté d'un confortable fauteuil en cuir, le comte demanda :

- Je suppose que c'est toi qui viens lire ici ?

- Mais oui !

- Que fais-tu d'autre de tes journées ?

- Oh, je ne manque pas de travail !

Avec franchise, elle ajouta :

- Ce qui ne m'a pas empêchée de me sentir parfois un peu seule...

- Moi qui pensais que tu faisais tous les jours de grandes chevauchées à travers champs et bois !

Elle esquaissa un petit sourire triste.

- Nos vieux chevaux ne peuvent plus aller bien loin.

- Mais le soir ou l'après-midi, je suppose que tu reçois des visites ?
insista le comte. Tu dois être invitée à toutes les fêtes que l'on donne dans les châteaux du voisinage ?

Linka se détourna.

- Depuis que tante Maiy refuse de sortir, les invitations se sont raréfiées peu à peu...

jusqu'à se tarir. N'est-ce pas normal, dans un sens ? Ta mère ne se déplace plus, et qui va s'intéresser à une jeune fille sans importance comme moi ?

- Ne sois pas aussi modeste ! s'écria Michael. Tu es devenue très jolie. Si tu étais habillée et coiffée à la dernière mode, tu ferais sensation à Londres.

- Tu es gentil de me faire un petit compliment. Mais si j'allais à Londres - ce qui n'arrivera probablement jamais ! -, je n'aurais même pas une robe du soir à mettre et personne ne me regarderait.

- Tu es trop modeste... répéta Michael.

Même s'il persistait à penser que sa cousine était absolument ravissante, il n'insista pas davantage.

« A quoi bon ? pensa-t-il. Elle aurait un succès fou dans les salons de la haute société à Londres, mais comme il y a en effet peu de chances pour qu'elle aille un jour là-bas... »

Il adressa un sourire chaleureux à la jeune fille.

- Je suis bien content que tu sois là ! Tu es la seule à pouvoir me comprendre et m'aider.

- T'aider ? Je ne demande que cela, Michael. Mais je ne sais comment.

- C'est pourtant simple ! Il faut que nous trouvions de l'argent d'une manière ou d'une autre. En devenant voleurs de grand chemin s'il le faut !

- Oh !

Le premier instant de stupeur passé, Linka s'écria :

- J'espère que tu ne parles pas sérieusement.

- A moitié... Aux grands maux les grands remèdes !

La jeune fille se sentit soudain complètement désorientée.

- Je... je ne sais plus que dire, balbutia-t-elle. Sinon que... que je ne te reconnais plus.

Il lui tapota amicalement la main.

- Ne prends pas cet air horrifié, ma petite cousine. Tu sais, je suis toujours le même, au fond.

- Mais quand tu profères de pareilles énormités...

- Il ne faut pas y faire attention. En compagnie des militaires, j'ai appris à dire ce qui me passait par la tête, sans trop réfléchir.

« Et en compagnie des jolies femmes, j'ai appris à plaisanter à propos de tout et de rien », ajouta-t-il dans son for intérieur.

Saunders les rejoignit sur ces entrefaites.

- Albert voudrait savoir s'il peut passer la nuit au château, milord.

- Bien sûr. On ne peut pas lui demander de faire le voyage aller et retour dans la journée !

Étant donné que son maître est absent, il n'a qu'à rester autant de temps qu'il le souhaite...

Le comte adressa un coup d'œil complice à sa cousine avant d'ajouter :

- ... comme cela nous aurons de bons chevaux ici.

- Et ils sont très beaux, en effet ! assura le majordome en hochant la tête. Tout comme la voiture, d'ailleurs. Il y a longtemps que l'on n'a vu un pareil équipage au château.

Après le départ de Saunders, Linka se tourna vers son cousin.

- Tu as emprunté ces chevaux à un ami ?

- Le marquis de Kerley devait embarquer ce matin pour la France. Quand je lui ai dit que j'allais être obligé de louer une voiture pour

rentrer chez moi, il m'a gentiment proposé de prendre sa berline de voyage.

- C'est très gentil de sa part, fit la jeune fille avec effort. Mais...

Elle s'interrompit brusquement, soudain très rouge. Michael avait deviné ce qu'elle allait dire.

- N'ajoute rien, j'ai compris ! s'exclama-t-il d'un ton dur. Il faudra nourrir ces quatre chevaux, tout comme le valet qui s'occupera d'eux... et qui s'attendra à être payé. C'est cela, n'est-ce pas ? Tu veux que je le renvoie immédiatement ?

- Non !

Linka joignit les mains.

- Je t'en prie, Michael, ne te fâche pas ! Cela me rend triste de te voir aussi amer...

- Crois-tu qu'il soit facile d'être de bonne humeur dans de pareilles circonstances ?

Après un silence, il reprit plus doucement :

- Mais tu as raison. Il est inutile de se révolter contre le sort. Il faut lutter... Comment ? Je n'en sais rien encore, ma foi. Bah ! Nous trouverons bien une solution. J'ai un peu d'argent, mais cela ne pourra pas nous mener très loin.

- Je vais prier... J'ai déjà beaucoup prié mais jusqu'à présent mes prières sont demeurées sans réponse. Si seulement nous pouvions trouver quelque chose de précieux à vendre...

- Malheureusement tout ou presque est sur l'inventaire ! Je me souviens que mon père, qui avait déjà des soucis d'argent, était allé avec moi d'une pièce à l'autre en cherchant un objet de valeur dont il pouvait disposer. Il n'a absolument rien déniché ! Il trouvait d'ailleurs cela très injuste...

- Cela l'est d'un côté, admit la jeune fille. Mais de l'autre, on peut se dire que si les lois n'étaient pas ainsi faites, tu n'aurais peut-être plus rien à l'heure actuelle, pour la bonne raison que ton grand-père et ton père auraient tout vendu.

Le comte esquissa un sourire sans joie.

- C'est une manière de voir les choses !

Ils quittèrent la bibliothèque et se rendirent dans le bureau du père de Michael. Linka constata une fois de plus que les toiles - toutes des œuvres d'artistes célèbres - avaient besoin d'être nettoyées.

« Quel dommage que l'on ne puisse pas les vendre ! » pensa-t-elle une fois de plus Michael paraissait plus soucieux que jamais.

- Assieds-toi, dit-il à la jeune fille en lui indiquant un fauteuil.

Tout en s'installant en face d'elle, il déclara avec gravité :

- Je me retrouve dans une situation terrible !

- A cause des soucis d'argent ?

- Les soucis d'argent mis à part... Écoute, voilà ce qui se passe ! Hier soir, je suis allé à un bal et j'ai fait danser deux fois April, une très jolie débutante. Sans réfléchir, comme il faisait très chaud dans la salle de bal, je suis allé avec elle dans le jardin. Nous nous sommes assis sous les arbres et, à ma grande surprise, elle a commencé à me faire des confidences.

Linka demeura silencieuse en attendant la suite.

- Elle m'a raconté qu'elle était amoureuse du capitaine Charles Brentwood, dont j'ai fait la connaissance à Cambrai.

- Et lui, l'aime-t-il ?

- Il l'aime et veut l'épouser. Mais le père d'April, sir Stephen Wickham, veut à toute force marier sa fille à un homme titré.

Linka comprit aussitôt...

- Toi, en l'occurrence ? lança-t-elle.

- Hé, oui ! Bravo, tu es plus astucieuse que moi. J'avoue que je n'avais rien compris... Et pourtant, si j'avais fait attention aux manœuvres de sir Stephen Wickham, j'aurais dû me rendre compte qu'il cherchait à me faire danser avec sa fille. Quant à April, elle voulait surtout me parler de Charles Brentwood.

- Elle savait que tu le connaissais ?

- Naturellement. Elle m'a raconté que son père avait interdit à Charles de la voir ou même de lui écrire.

- C'est trop cruel !

- J'ai suggéré à April de s'enfuir avec celui qu'elle aime et de l'épouser en secret. « Si je fais cela, mon père me coupera les vivres, m'a-t-elle répondu. Il est extrêmement riche, comme vous devez le savoir. »

Linka hocha la tête. Sans raison, elle se sentait soudain très triste.

- Ah ! fit-elle d'une toute petite voix. Il est riche...

- C'est un millionnaire. April m'a raconté qu'il a juré de la faire épouser un homme important, titré - et de préférence sans le sou.

- Pourquoi sans le sou ?

- J'ai posé la même question à April qui m'a répondu textuellement ceci : « Mon père est tellement autoritaire qu'il estimera avoir acheté son gendre, ce qui lui donnera le droit de s'en servir comme d'une marionnette ! »

- Quelle horreur !

- Quelle horreur, oui... Comme cette pauvre petite April me faisait pitié, je lui ai promis de dire à Charles Brentwood à quel point elle était malheureuse.

- Et alors ?

- Eh bien, il ne me restait plus qu'à contacter Charles. Pour moi tout s'arrêtait là - c'était du moins ce que je croyais ! Mais voilà que ce matin, j'ai été réveillé à l'aube. Un messenger m'apportait une lettre d'April.

Linka ouvrit de grands yeux.

- Que pouvait-elle avoir à te dire de toute urgence ?

Le comte pinça les lèvres.

- Que son père estimait que j'avais gravement compromis sa réputation pour être resté trop longtemps avec elle au jardin.

- Oh !

- Et qu'il avait l'intention de me prier de réparer ma prétendue faute... en m'obligeant à épouser sa fille.

- Mon Dieu !

- Je ne m'étais jamais beaucoup intéressé aux débutantes, leur préférant la compagnie de femmes mariées que je trouvais moins bégueules et plus spirituelles. J'ignorais qu'une jeune personne et un monsieur ne devaient jamais s'isoler au cours d'une soirée...

- Tu n'as qu'à dire à sir Stephen que vous avez seulement parlé de l'homme qu'aime April.

- L'homme qu'il lui a défendu d'aimer ! corrigea Michael.

- C'est vrai...

- J'avais l'intention de quitter Londres en fin de matinée. Étant donné les circonstances, j'ai pris immédiatement la route... mais il est presque certain que sir Stephen va me suivre jusqu'ici.

Linka marqua une légère hésitation avant de demander :

- Tu n'as pas envie d'épouser April ? Elle est si riche...

- Tu oublies qu'elle en aime un autre ! Et de toute manière, je n'ai pas l'intention de me marier avant d'avoir réussi à remettre le domaine en état.

Il se redressa avec fierté.

- Je veux y parvenir seul, sans l'aide d'une femme que j'aurais épousée pour son argent !

déclara-t-il d'un ton bien senti. Je n'ai aucune envie que l'on me prenne pour un coureur de dot !

- Tu as raison ! s'écria la jeune fille. Tu as tout à fait raison ! Tante Mary disait qu'il n'y avait pas d'autre solution pour toi que celle de faire un riche mariage. Mais je sais, moi, que cela te rendrait très malheureux.

- Qui sait ? J'aurai peut-être la chance de tomber amoureux d'une femme riche ?

- Ce serait la solution idéale...

- Parons au plus pressé. Que vais-je dire à sir Stephen quand il arrivera ?

- Peut-être n'osera-t-il pas te poursuivre jusqu'ici ?

Michael laissa échapper un rire bref.

- Tu ne le connais pas ! C'est le plus têtu des hommes... Il a décidé que sa fille deviendrait comtesse et il a réussi à me piéger. Il faut maintenant que je trouve le moyen d'échapper à ce piège.

- Il y a certainement une solution !

- Pendant tout le trajet de Londres à Monkford, je n'ai cessé de la chercher, cette fameuse solution... en vain !

Il soupira.

- Sir Stephen Wickham a l'habitude de voir tout le monde s'incliner devant lui.

Linka réfléchissait, les sourcils froncés. Soudain, son visage s'éclaira.

- J'ai une idée !

Le comte la regarda avec stupeur.

- Est-ce possible ? Dis vite !

- Lorsque sir Stephen arrivera, avant de lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, tu me présentes comme étant ta fiancée.

- Ma fiancée ?

- Oui. Tu lui raconteras n'importe quoi... Par exemple que nos fiançailles avaient été célébrées avant ton départ pour l'armée, mais que j'étais en deuil et qu'il était impossible d'en faire l'annonce officielle. Tu n'auras ensuite qu'à enjoliver selon ton inspiration... Par exemple, dis-lui que notre mariage aura lieu dès que tu auras prévenu les membres de ta famille, et que tu espères qu'il y assistera avec sa fille. L'important, vois-tu, c'est de parler très vite sans lui laisser le temps de placer un mot. Après cela, comment pourra-t-il te dire que tu dois épouser sa fille ? Surtout si j'arbore une énorme bague de fiançailles que nous aurons choisie dans le coffre-fort !

Michael demeura pendant quelques instants sans voix. Puis il bondit.

- Linka, tu es un génie ! Un véritable génie ! Tu as tout à fait raison, si tu prétends être ma fiancée, jamais il n'osera m'accuser devant toi d'avoir compromis sa fille !

- Tu pourras en profiter pour, mine de rien, lui faire l'éloge de Charles Brentwood... Cela pourrait l'amener à reconsidérer sa position.

Michael secoua la tête avec un visible étonnement.

- Qui aurait pensé que la petite fille qui n'arrivait jamais à lancer correctement une balle de cricket allait devenir aussi intelligente ?

- Oh, tu exagères ! J'étais très habile au cricket !

- Hum...

Le comte sourit.

- Grâce à toi, je vais pouvoir échapper à un piège terrible. Jamais je ne t'en remercierai assez ! Lorsque Wickham arrivera, je saurai maintenant quoi lui dire !

- Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais aller immédiatement chercher la bague de fiançailles de ta mère. Ses doigts sont trop déformés pour qu'elle puisse la mettre et hier, justement, elle m'a chargée de la ranger... Je l'ai serrée dans un tiroir de ma commode en attendant de la mettre dans le coffre-fort avec les autres bijoux.

Avec confusion, elle avoua :

- Je n'ai pas pu m'empêcher de l'essayer... et elle était exactement à ma taille.

- Parfait !

- Je vais la chercher. Attends-moi ici, je reviens tout de suite !

Après son départ, le comte se leva et se mit à faire les cent pas.

« Elle ne manque pas d'imagination ! Grâce à elle, je vais pouvoir me tirer d'un bien mauvais pas... Voilà un problème de moins. Ah, si seulement les autres pouvaient se résoudre aussi bien ! »

Linka ne tarda pas à revenir.

- Regarde ! s'exclama-t-elle en levant la main.

A son annulaire gauche étincelaient trois énormes diamants.

- C'est une très belle bague, murmura Michael. Wickham va se demander où j'ai trouvé de quoi l'acheter !

- Il pensera qu'elle fait partie des bijoux de famille. De toute manière, il se rendra tout de suite compte que tu as besoin d'énormes capitaux pour

réparer le château. En voyant les travaux qu'il y a à entreprendre, il regrettera moins de ne pas t'avoir comme gendre.

- Je ne me marierai pas pour de l'argent, déclara Michael d'un ton bien senti. Je ne veux pas que ma future femme me rappelle à chaque instant que c'est grâce à elle que je peux payer les factures de mon tailleur ou de mon bottier !

- Tu ferais bien de prévenir ta famille de tes intentions. Toutes tes tantes doivent être à la recherche d'une riche héritière pour toi... et tu n'auras peut-être pas autant de chance la prochaine fois. Imagine un peu qu'April Wickham n'ait pas été amoureuse d'un autre !

Le comte frémit.

- Elle se serait peut-être intéressée à moi et j'aurais eu toutes les peines du monde à m'en débarrasser ! Je t'assure que je ne suis pas près de proposer à une débutante d'aller faire quelques pas au jardin !

- De toute manière, il vaut mieux que tu attendes un certain temps avant de te montrer à Londres.

- Tu as raison : sir Stephen s'empresserait de venir me demander ce que j'ai fait de ma fiancée... Mais j'ai l'intention de rester dorénavant à Monkford. Il y a ici assez de travail pour toute une vie !

- Et davantage !

- Demain, j'explorerai toute la maison en cherchant ce que je peux vendre.

- J'ai fait le tour des passages secrets et des greniers sans rien apercevoir. Les vieilleries que l'on trouve là-haut ne peuvent pas intéresser qui que ce soit. Qui veut acheter des robes datant du siècle dernier ou des chaises aux pieds vermoulus ?

- Garde ces robes anciennes pour les bals costumés !

- Si tu crois que j'irai un jour au bal ! lança la jeune fille avec une pointe d'amertume.

- Qui sait ?

- Parlons sérieusement. Michael, tu devrais inspecter le domaine sans tarder. Si tu trouvais des hommes pour labourer et ensemer les champs, nous pourrions nous faire un peu d'argent en vendant le produit des récoltes.

Voyant que son cousin paraissait soudain très découragé, elle s'efforça de le faire sourire.

- Au moins, nous avons un toit au-dessus de nos têtes. Et même si le château est en très mauvais état, je persiste à penser que c'est la plus belle demeure du monde.

- C'est bien mon avis ! s'exclama Michael, déjà rasséréné.

Il s'approcha de la fenêtre et contempla la cour intérieure qui, autrefois, n'était autre qu'un cloître. Les mauvaises herbes et les ronces l'avaient envahie, comme elles avaient envahi le parc. Il n'y avait plus de jardinier au château depuis bien longtemps. Seul M. Saunders s'armait parfois d'une bêche pour cultiver quelques arpents du jardin potager. Grâce à ses efforts, les habitants du château avaient quelques légumes frais.

Au centre du cloître s'élevait une statue en marbre de saint Antoine. Les intempéries avaient raviné son visage et les plis de sa robe étaient couverts de mousse et de lierre.

Linka rejoignit son cousin devant la fenêtre.

- Sais-tu que c'est saint Antoine que l'on prie lorsqu'on souhaite retrouver quelque chose ?

demanda-t-elle. Prions-le ensemble pour qu'il nous aide à découvrir un trésor sous une vieille pierre...

- Tu crois qu'il entendra nos prières ?

- Si elles sont sincères, oui.

- Dans ce cas, prions, fit Michael avec gravité.

La jeune fille ferma les yeux et se mit à invoquer saint Antoine avec ferveur. Puis elle se tourna vers son cousin.

- N'oublie pas de dire à Saunders que tu vas peut-être recevoir la visite de sir Stephen. Il faut qu'il s'arrange pour nous prévenir tous les deux, de manière à ce que nous le recevions ensemble.

- Tu penses à tout.

- Il faudrait aussi que j'explique à tante Mary la raison pour laquelle je porte sa bague de fiançailles.

- Ce n'est pas la peine de l'ennuyer avec cela. Mieux vaut garder notre petit stratagème secret. Je ne suis pas très fier de ce qui s'est passé... J'aurais dû savoir qu'on évite les tête-à-

tête avec les jeunes filles.

- Très bien, ce sera donc un secret, dit Linka en glissant la bague dans sa poche.

Elle lui adressa un sourire confiant et le comte revit alors la petite fille d'antan qui avait l'habitude de lui obéir aveuglément.

- Je vais voir si Mme Waters a préparé le thé, dit-elle.

L'instant d'après, elle avait disparu. Michael contempla de nouveau la statue.

- Aidez-moi, saint Antoine ! Faites que le domaine retrouve sa prospérité...

Linka le rejoignit cinq minutes plus tard.

- Une voiture vient de passer la grille.

Michael sursauta.

- Tu en es sûre ?

- Je viens de la voir : j'étais à la fenêtre de la tour octogonale du premier étage.

- Ce sont peut-être des voisins venus me souhaiter la bienvenue ?

- Cela m'étonnerait. Je n'ai pas reconnu la voiture... Il s'agit d'une très belle berline de voyage.

Linka remit la bague de fiançailles à son annulaire et tendit la main à

son cousin.

- Viens, allons au salon, dit-elle en l'entraînant. C'est là que nous recevrons ton visiteur.

Cela tombe bien : Saunders vient de servir le thé.

- Bon, allons-y ! fit le comte avec résignation.

- Allons, ce n'est pas si terrible ! Un sourire, Michael ! On pourrait croire que je te conduis à l'échafaud ! Si tu sais trouver les mots qu'il faut, dis-toi bien que le père d'April ne s'éternisera pas.

Sur une nappe en dentelle, le majordome avait disposé la théière en argent et les tasses en porcelaine. Linka hochait la tête d'un air approbateur en voyant que Mme Waters avait confectionné le gâteau aux cerises confites et au chocolat que le comte aimait tant quand il était enfant. Se surpassant, la cuisinière avait également préparé une assiette de petits fours et une autre de petits sandwiches.

- Michael, ai-je l'air d'une vraie fiancée ? demanda la jeune fille avec inquiétude.

- Tu es ravissante.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour contempler son reflet dans la grande glace qui surmontait la cheminée. Ses cheveux blonds encadraient son joli visage éclairé par de magnifiques yeux couleur pervenche. En l'honneur de Michael, elle avait mis ce jour-là une robe en mousseline blanche ornée de rubans bleus. La seule robe un peu élégante qu'elle possédait...

Impulsivement, Michael lui prit la main.

- Tu es toujours là pour m'aider. C'est bien grâce à toi que je ne suis pas aujourd'hui l'époux de Rosemary ! Et ce sera aussi grâce à toi que je ne deviendrai pas celui d'April... Je n'apprendrai donc jamais à me méfier ? Dieu seul sait le piège que me tendra la troisième jeune fille à marier !

Linka laissa échapper un rire nerveux.

- Ne pense pas aux ennuis futurs pour le moment ! Tu as besoin de toute ta présence d'esprit pour recevoir sir Stephen. Et surtout, n'oublie pas... Parle le premier et très, très vite pour ne pas lui donner

le temps de t'interrompre.

Juste à ce moment-là, la porte s'ouvrit et Saunders, visiblement heureux de retrouver ses fonctions de majordome, annonça d'un air pompeux :

- Sir Stephen Wickham, milord !

Un homme d'une cinquantaine d'années entra. Dès le premier coup d'œil, Linka devina qu'il était très dur et terriblement autoritaire.

« Il ne doit faire qu'une bouchée de ceux qui se mettent en travers de son chemin », pensa-telle.

Michael s'avança vers le nouveau venu.

- Quelle bonne surprise, sir Stephen ! J'étais loin de m'attendre à votre visite... Permettez-moi de vous présenter ma fiancée, Linka Farnell. Vous avez probablement connu son père, lord Farnell, qui, il y a de cela près d'un quart de siècle, tenait des fonctions importantes au gouvernement.

Sir Stephen demeura pendant quelques instants sans voix.

- Vo... votre fiancée ! s'exclama-t-il enfin. Quoi, vous êtes fiancé ? Mais je n'étais pas du tout au courant !

- Nos fiançailles ont été célébrées avant mon départ pour l'armée, mais elles n'ont pas été annoncées officiellement pour la raison que ma fiancée était en deuil. Maintenant que je suis de retour à Monkford, nous n'allons pas tarder à nous marier. Pourquoi attendre, en effet ?

Je serais très heureux que vous puissiez assister à notre mariage avec April.

Sir Stephen était tellement abasourdi qu'il ne savait que dire.

- Asseyez-vous donc, lui dit Linka en lui adressant son plus joli sourire. Puis-je vous offrir une tasse de thé ?

- Euh... volontiers.

- Comment va votre charmante fille ? demanda Michael.

Il se tourna vers Linka.

- J'ai eu hier une longue conversation avec April, la fille de sir

Stephen. Elle me parlait du capitaine Charles Brentwood, l'un de mes meilleurs amis...

Sir Stephen reposa sa tasse de thé que venait de lui offrir Linka. Il semblait sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie.

Sans rien paraître remarquer, Michael poursuivit :

- Nous étions ensemble à Cambrai, Charles et moi. Le duc de Wellington l'apprécie énormément...

- Le... le duc de Wellington apprécie Charles Brentwood ? demanda sir Stephen avec une visible stupeur.

- Énormément, affirma Michael. La carrière de Charles est toute tracée. Il finira général et sera certainement anobli. Le prince-régent m'a dit, pas plus tard qu'hier, qu'il aimerait faire sa connaissance.

- Le... le prince-régent...

- Il tient à connaître les jeunes officiers grâce auxquels nous avons gagné la guerre. Et le capitaine Brentwood a été l'un des plus courageux. Le duc de Wellington assure qu'il ira très loin.

Sir Stephen but sa tasse de thé d'un trait et faillit s'étrangler.

- Puis-je vous offrir un peu de gâteau au chocolat, sir Stephen ? lui demanda Linka.

- Non... non, merci.

- J'espère que vous viendrez à notre mariage avec votre fille, dit-elle à son tour. Mon cher Michael me disait que j'aimerais beaucoup April. Nous pourrions devenir amies, elle et moi...

- Il faut que vous me fassiez une faveur, sir Stephen, demanda Michael.

- Une... une faveur ?

- Ne parlez pas de ce mariage avant que l'annonce n'en paraisse dans les journaux. Il faut tout d'abord que j'invite les membres de ma famille... Ceux-ci seraient en effet très vexés d'apprendre que vous avez été mis au courant avant eux !

- Permettez-moi de vous donner un peu plus de thé, dit Linka.

En servant sir Stephen, elle s'arrangea pour qu'il voie bien les trois gros diamants de la bague étinceler à son annulaire gauche. S'il avait eu encore quelques doutes au sujet de ces fiançailles, la vue de cette superbe bague de fiançailles ne pouvait qu'achever de le convaincre.

Il se leva brusquement.

- J'étais simplement venu vous saluer au passage, mais je ne peux pas m'attarder car je suis attendu chez des amis qui habitent à plusieurs lieues d'ici, prétendit-il. J'aimerais arriver avant la nuit.

Il s'inclina devant Linka.

- J'ai été très heureux de vous rencontrer, mademoiselle. J'ai en effet bien connu votre père... Tous mes vœux de bonheur.

- Merci, sir Stephen, répondit-elle en lui adressant un sourire éblouissant.

- J'espère que votre prochaine visite sera plus longue, dit Michael.

Machinalement, sir Stephen leva les yeux vers le plafond où s'étalait une grande tache d'humidité.

- Comme vous pouvez le constater, il y a beaucoup à faire dans cette maison ! s'exclama le jeune châtelain. Tous les hommes étaient à la guerre et l'on ne pouvait plus trouver un maçon, un menuisier ou un couvreur... Grâce au ciel, la vie reprend peu à peu son cours. Dès la semaine prochaine, j'ai l'intention de mettre au travail toute une armée d'artisans !

- Ce sera passionnant de restaurer ce magnifique bâtiment, murmura sir Stephen.

Michael l'accompagna jusqu'à sa voiture et le remercia de nouveau pour sa visite. Il attendit que la berline ait disparu au tournant de l'allée pour remonter le perron en haut duquel Linka venait d'apparaître.

- Ouf ! s'exclama-t-il. Grâce à toi, j'ai pu m'en débarrasser... Tu imagines où j'en serais maintenant si tu n'avais pas eu cette idée lumineuse ? Tu es très intelligente et je ne sais comment te remercier.

Il la prit par les épaules et l'entraîna au salon.

- Allons faire honneur au succulent gâteau au chocolat de Mme Waters

! Je meurs de faim...

- Moi aussi. Mais j'avoue que j'aurais été incapable d'avaler une bouchée tant qu'il était là. J'étais terrifiée...

- Tu n'en avais pas l'air du tout. Quelle excellente comédienne tu fais !

- Toi aussi, tu es une bon comédien, assura la jeune fille.

- En tout cas, grâce à ton petit stratagème, il est vite parti !

- Pourquoi se serait-il attardé, une fois qu'il avait compris qu'il n'y avait plus rien à espérer

?

Linka remit la bague dans sa poche.

- Je n'en aurai plus besoin. Il ne me reste plus qu'à la ranger dans le coffre-fort avec tous les bijoux de famille, dit-elle.

Alors - inexplicablement -, son cœur se serra.

La comtesse était en train de prendre son petit déjeuner lorsque Michael entra dans sa chambre.

- Bonjour, mère, dit-il en se penchant pour l'embrasser affectueusement.

- Bonjour, mon cher enfant. Tu es très matinal ! Et tu as l'air bien pressé.

- C'est que j'ai beaucoup à faire. J'aimerais parcourir tout le domaine et...

La comtesse leva la main.

- Attends une seconde !

- Oui ? Que se passe-t-il ?

- Apprends que j'ai reçu ce matin une longue lettre de ta tante Beatrice.

Michael fit la grimace.

- Oh, non ! Ne me parlez pas de tante Beatrice !

Sa mère lui adressa un coup d'œil stupéfait.

- Qu'as-tu contre cette pauvre femme qui ne te veut que du bien ?

- Du bien ! Pensez, elle ne cessait de me harceler quand j'étais à Londres !

- Vraiment ?

- Elle essayait de me pousser tout le temps des débutantes dans les bras en me donnant des conseils stupides.

Imitant la voix haut perchée de sa tante, le jeune châtelain reprit :

- Mon cher neveu, écoute-moi bien... Celle-ci n'est peut-être pas jolie, jolie... mais elle a une très grosse dot ! Celle-là rit tout le temps comme une sotte, mais son père est richissime.

Quant à cette petite brune aux yeux globuleux que tu vois là-bas, elle héritera de la fortune de sa grand-mère. Sois aimable, flatte-les un peu... Tu sais, quelques compliments ne nuisent jamais...

- Michael ! fit la comtesse d'un ton grondeur.

Puis, malgré elle, elle éclata de rire.

- Eh bien, ta tante s'est arrangée cette fois pour que tu ailles rendre visite au marquis de Leathworth, qui possède, comme tu le sais, un très beau domaine à quelques lieues d'ici.

- Je croyais qu'il n'y venait jamais.

- Il préférerait se rendre en Ecosse pour pêcher le saumon. Mais il a rouvert son château l'année dernière et il faut croire que les charmes de notre paisible campagne l'ont séduit car il vient dans la région de plus en plus souvent. Ta tante l'a vu avant-hier à Londres et lui a promis que tu irais le saluer... ce qui te permettrait en même temps de faire la connaissance de sa fille.

- Connaissant tante Beatrice, j'aurais dû me douter qu'il y avait quelque chose de ce genre là-dessous !

- Ma foi...

- Dites, mère, fit Michael d'un air résigné.

- Lady Sarah, la fille du marquis de Leathworth, a hérité de l'énorme fortune de son parrain.

- Et tante Beatrice essaie de nouveau de me marier ! Elle est vraiment entêtée ! Vous pouvez déchirer sa lettre, je n'irai pas faire le joli cœur au château de Leathworth.

- Michael ! fit la comtesse d'un ton plein de reproche. Cesse de te conduire comme un enfant gâté. Ta tante fait tout ce qu'elle peut pour t'aider. Le marquis de Leathworth, qui s'attend maintenant à recevoir ta visite, se froisserait si tu ne te montrais pas. N'oublie pas que c'est notre voisin - et un ami de toujours.

Michael soupira.

- Si vous insistez pour que j'aille là-bas, mère, J'irai. Mais sachez que je n'ai aucune intention d'épouser cette lady Sarah.

- Selon ta tante, elle est riche à millions et a déjà refusé des dizaines

de demandes en mariage.

- Les coureurs de dot doivent tourner autour d'elle comme autant de guêpes autour d'un pot de miel. Si vous croyez que je vais me joindre à cette bande sans vergogne !

- Je ne te demande pas cela. Je voudrais simplement que tu ailles saluer le marquis et que tu lui dises que je serais très heureuse de recevoir sa visite.

- Bien.

- Tu pourras te rendre à Leathworth avec la voiture et les chevaux de ton ami.

- L'équipage est donc toujours là ? J'avais dit à Albert de retourner à Londres quand il voudrait...

- Il semblait se trouver très bien au château et ne paraissait pas pressé de partir. Et il l'est encore moins depuis qu'il a vu la petite-fille de Mme Waters...

Le comte sourit.

- Mère, vous ne quittez votre chambre que pour aller dans votre boudoir, juste à côté, mais cela ne vous empêche pas de savoir tout ce qui se passe ! Moi, j'ignorais que Mme Waters avait une petite-fille.

- Iris n'a que dix-sept ans, mais elle est très jolie.

- Eh bien, je prendrai donc la voiture et les chevaux que m'a prêtés mon ami Edward pour aller rendre visite au marquis de Leathworth. Il y a longtemps que je n'ai mené un pareil équipage... J'aimerais bien en posséder un de semblable !

Et il s'empressa de sortir avant que sa mère ne lui dise qu'il pourrait avoir tous les chevaux et toutes les voitures qu'il voulait s'il épousait lady Sarah.

Il retrouva Linka dans la salle à manger en rotonde qui, autrefois, était seulement réservée aux petits déjeuners. Saunders y servait désormais tous les repas, la jeune fille ayant jugé inutile de faire rouvrir l'immense grande salle à manger d'apparat.

Les deux cousins échangèrent un baiser fraternel, puis Linka demanda :

- As-tu l'intention de monter à cheval ce matin, Michael ?

- C'était ce que je pensais faire, mais ma mère veut que j'aille saluer le marquis de Leathworth. Si je pars tout de suite, je serai de retour pour déjeuner. Et toi, que vas-tu faire pendant ce temps ?

- J'irai coiffer ta mère, puis je ferai le tour de toutes les pièces en traquant les objets d'art, les tableaux ou les meubles ne figurant pas sur l'inventaire et dont tu pourrais disposer à ta guise.

- Hier soir, je n'arrivais pas à m'endormir en pensant à cela.

Avec amertume, il enchaîna :

- Je crains que tu ne trouves pas grand-chose... ou alors des bibelots ayant si peu de valeur que leur vente permettrait tout juste de nourrir les cygnes.

- Qui ont - forcément - un appétit d'oiseau ! fit Linka d'un ton léger. Ne te décourage pas, Michael. Tout s'arrangera, j'en ai le pressentiment !

Le comte s'efforça de sourire.

- Je me demande comment !

- Tu verras...

- Il faudrait un miracle !

- Il y en aura un, j'en ai l'intuition. Je le « sens dans mes os », comme disait Nanny.

Le sourire de Michael était déjà moins contraint.

- Je me souviens si bien de Nanny... Elle pousserait des cris d'horreur en voyant ce que le château est devenu. C'est désolant : il y a des travaux à faire clans chaque pièce ! Avec quel argent pourrai-je un jour les entreprendre ?

- Tout s'arrangera, répéta la jeune fille avec confiance.

Le majordome leur apporta tout d'abord du thé et du café, puis des œufs brouillés et du pain grillé.

- Pouvez-vous demander à Albert de préparer la voiture, s'il vous plaît,

Saunders ? lui demanda le comte.

- Tout de suite, milord.

Après avoir pris son petit déjeuner, Michael se leva et chassa d'une pichenette une poussière imaginaire sur son élégante jaquette.

- Il serait plus correct, je suppose, que j'aille à Leathworth cet après-midi, fit-il à mi-voix, comme pour lui-même. Mais je serais alors obligé de rester pour prendre le thé... et cela s'éternisera.

- C'est à craindre.

- Tandis que si j'arrive dans le courant de la matinée, je n'aurai qu'à serrer la main du marquis, et après lui avoir dit que ma mère serait heureuse de le recevoir, je lui serrerai de nouveau la main et je rentrerai bien vite ici.

Linka pouffa.

- Ne crois pas t'en tirer à si bon compte ! Lorsqu'on rend visite à un voisin à la campagne, c'est toujours long.

- J'espère bien que non !

Il eut un geste impatient.

- Tante Beatrice est vraiment agaçante de prendre des engagements pour les autres.

- Tiens ! Voilà déjà la voiture... dit la jeune fille en tendant l'oreille.

Elle accompagna son cousin dehors, ce qui lui permit d'admirer la confortable berline laquée de vert foncé et les quatre pur-sang noirs.

Pendant qu'Albert allait se percher à l'arrière, Michael mit ses gants et son chapeau. Puis il sauta sur le siège, rassembla les rênes avec aisance et leva son fouet.

- A tout de suite ! lança-t-il à l'adresse de sa cousine.

Les chevaux partirent au petit trot tandis que Linka suivait la voiture des yeux d'un air plein de nostalgie.

« Quel superbe équipage ! Ah, j'aurais bien aimé partir avec Michael ! Pas pour la visite, mais pour la promenade... »

A pas lents, elle gravit le perron.

« Je suis heureuse que Michael ait l'occasion de sortir. Cela lui fera oublier ses soucis pendant une heure ou deux. Moi, je suis habituée à voir les plafonds se lézarder et l'humidité ronger les murs et les meubles. Mais lui a l'air tellement désolé chaque fois qu'il remarque une nouvelle manifestation de délabrement... »

Comme tous les matins, la jeune fille alla coiffer la comtesse. Celle-ci acceptait qu'Amy et Maggy l'aident à s'habiller, mais personne d'autre que Linka n'avait le droit de toucher à ses cheveux.

Dans un geste machinal, la jeune fille s'empara de deux des brosses en argent qui s'alignaient sur la coiffeuse.

- Ton cousin est-il parti ? lui demanda la comtesse.

- En grande pompe ! Quel superbe attelage... C'est très bien qu'il ait un peu de distraction.

- Je m'inquiète beaucoup à son sujet. Je me rends compte qu'il est très démoralisé, même s'il s'efforce de faire bonne figure. Ma belle-sœur a raison quand elle dit qu'il devrait épouser une jeune fille riche ! Il n'y a pas d'autre solution s'il veut remettre le domaine en état.

La comtesse tendit à Linka un feuillet de vélin blanc couvert d'une écriture aux jambages aigus.

- Tiens, lis la lettre de Beatrice. Je ne l'ai pas montrée à Michael car je savais que cela lui déplairait. J'ai déjà eu bien du mal à le convaincre d'aller à Leathworth !

En parcourant les lignes, la jeune fille se dit que la comtesse avait bien fait de ne pas les faire lire à Michael.

« Il aurait été furieux en apprenant que sa tante Beatrice se mêle une fois de plus de choisir celle qui deviendra la comtesse de Monkford ! »

Après avoir dit combien la fille du marquis de Leathworth était riche, lady Beatrice écrivait :

Michael a un gros avantage sur les autres prétendants de Sarah : son château est voisin de celui de Leathworth. Il faut qu'il profite de cet avantage avant que tous ces messieurs ne se fassent inviter par le marquis.

La demoiselle en question n'est pas d'une beauté extraordinaire, et j'ai

l'impression qu'elle est fort autoritaire. Bah ! L'argent compense beaucoup de défauts !

Je vous avouerai, ma chère Mary, que lorsque j'ai appris qu'elle allait avec son père à Leathworth, j'y ai vu le doigt du destin !

Linka rendit la lettre à la comtesse.

- Vous avez eu raison de ne pas faire lire cela à Michael. Cela n'aurait pas eu d'autre effet que de le mettre en colère. Il ne veut pas être pris pour un coureur de dot...

- Je le comprends, soupira la comtesse. Mais y a-t-il une autre solution ?

- Nous en cherchons une.

- Je crains que vous ne vous berciez d'illusions, mes pauvres enfants. Où pourriez-vous trouver de l'argent ?

- Peut-être en vendant quelque chose...

- Il n'y a plus rien d'intéressant à vendre au château. Le grand-père et le père de Michael ont cherché avant lui, crois-moi !

Après un instant de réflexion, la comtesse murmura :

- Il reste mes bijoux. J'ai de beaux diamants m'appartenant en propre - sans compter ma bague de fiançailles, bien sûr.

Elle contempla ses doigts déformés par l'arthrite.

- Comme je ne pourrai probablement plus jamais la porter, fit-elle avec regret, autant qu'elle serve à quelque chose ! J'en parlerai à Michael.

- Vous avez déjà vendu certains de vos bijoux, vous n'allez pas vous séparer du reste, ma tante !

- Si cela pouvait aider Michael...

- Je vous en prie, ne pensez plus à cela ! Parlons d'autre chose...

- De quoi ? demanda la comtesse avec lassitude.

- Après vous avoir coiffée, j'irai cueillir des fleurs au jardin pour faire de nouveaux bouquets. Au moins, les fleurs ne nous coûtent rien !

- Tu as raison, ma chère enfant, dit la comtesse en souriant. Les fleurs sont gratuites, tout comme le soleil...

Michael menait son attelage à bonne allure et il ne lui fallut pas longtemps pour arriver au château de Leathworth.

Un digne majordome aux favoris blancs l'accueillit, tandis que deux valets en livrée se chargeaient de la voiture et des chevaux et que deux autres se tenaient de faction de chaque côté de la monumentale porte d'entrée.

En pénétrant dans le hall, Michael jeta un coup d'œil discret autour de lui et put constater que les meubles étaient soigneusement cirés tandis que les cadres dorés des tableaux étincelaient.

« Voilà une maison bien entretenue ! pensa-t-il avec une certaine envie. Mais apparemment, ce n'est pas le personnel qui manque ici. »

Le majordome ouvrit la porte d'un élégant salon et annonça d'une voix de stentor :

- Le comte de Monkford, milady !

Lady Sarah se tenait au fond de la pièce, debout près d'une cheminée en marbre sculpté.

C'était une femme au visage assez ingrat mais au regard direct. Elle avait des épaules carrées, une taille épaisse, et elle portait une amazone en serge foncée à la coupe presque masculine.

Michael eut peine à cacher sa stupeur quand elle fit claquer la cravache qu'elle avait à la main.

« Eh bien, je ne l'imaginais pas du tout ainsi, pensa-t-il. Elle est presque aussi grande que moi ! »

Le premier moment de surprise passé, il traversa la pièce et alla s'incliner devant la fille du marquis de Leathworth.

- Excusez-moi de me présenter d'aussi bonne heure, lady Sarah, mais ma mère vient de recevoir une lettre de ma tante, lady Beatrice de Silversky. Cette dernière me priait de me rendre à Leathworth afin de saluer Monsieur votre père et...

Lady Sarah lui coupa la parole.

- Mon père reçoit quelqu'un dans son bureau, fit-elle d'un ton brusque. Il ne devrait pas tarder. Asseyez-vous. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

- Non, merci. Vous devez savoir qu'il y a peu de temps que je suis de retour en Angleterre, et j'ai hâte de faire la connaissance de Monsieur votre père, déclara le comte avec courtoisie.

Ne sommes-nous pas voisins ?

- Votre tante lui a déjà parlé de vous et nous attendions en effet votre visite.

Quand elle s'assit, le comte l'imita. Le silence devint pesant...

« Seigneur ! Que pourrais-je bien dire à cette femme aux manières cavalières ? se demanda-t-il. J'ai beau me creuser la tête, je ne trouve rien ! »

Toujours du même ton brusque, lady Sarah lança :

- Eh bien, puisque vous êtes ici, allez droit au but ! Cela nous fera au moins gagner du temps.

Le comte la regarda avec une visible surprise.

- Droit au but ? répéta-t-il d'un ton interrogateur. Que voulez-vous dire ?

- Vous le savez parfaitement.

- Mais... non.

Elle eut un geste agacé.

- Allez-y pour la demande en mariage !

- Vraiment, je ne comprends pas...

- Oh, ne vous rendez pas plus stupide que vous ne l'êtes ! Nous savons tous les deux que si vous êtes ici, c'est pour demander ma main. Comme toutes les circonlocutions qui précèdent, cette demande m'ennuie à mourir - et vous aussi, certainement ! -, je vous suggère d'y couper court.

Michael éclata d'un grand rire en rejetant la tête en arrière.

- Lady Sarah, vous êtes trop drôle ! s'exclama-t-il. Mais puisque l'heure est à la franchise, apprenez que je n'ai aucune intention de me marier pour le moment, pas plus avec vous qu'avec une autre.

Étant donné qu'elle lui avait parlé sans fard, il estimait pouvoir en faire autant. Ce fut donc d'un ton bien senti qu'il ajouta :

- Et je peux vous dire que ce ne sera jamais avec vous.

Cette déclaration très franche - pour ne pas dire insolente - ne parut pas la gêner le moins du monde.

- Tiens, comme c'est bizarre ! J'étais sûre, tout comme mon père, que vous en vouliez à ma main - ou plutôt à mon argent.

- Je devrais être très offensé en vous entendant parler ainsi, mais ce n'est pas le cas.

J'avoue que j'ai surtout envie de rire et, en même temps, je suis navré pour vous... Vous avez dû rencontrer des hommes à l'âme bien vile pour qu'ils vous aient proposé de les épouser tout de suite après vous avoir saluée.

- Oh, ce n'est pas toujours aussi rapide ! Certains attendent cinq minutes, d'autres un jour ou deux, les plus habiles une semaine... mais la demande en mariage arrive immanquablement. Et j'ai peine à croire que vous êtes une exception, surtout après ce que j'ai entendu dire !

- Et qu'avez-vous entendu dire, s'il vous plaît ? demanda le comte d'un ton dur.

- Que vous êtes revenu de la guerre pour trouver votre château presque en ruine et votre domaine à l'abandon. Est-ce vrai ou pas ?

- C'est vrai, hélas. Mais j'espère parvenir à tout remettre en état... Certes, cela me prendra beaucoup de temps et d'argent.

Une lueur méfiante passa dans les yeux de lady Sarah lorsqu'elle entendit le mot « argent ».

Aussi Michael s'empressa-t-il d'ajouter :

- Mais cet argent ne sera pas celui d'une femme !

- Où allez-vous trouver des capitaux ?

- Je vais tout d'abord vendre ce dont je peux disposer - c'est-à-dire les

objets ne figurant pas sur l'inventaire, répondit le comte avec froideur.

- C'est une bonne idée. C'est exactement ce que j'aurais fait "dans les mêmes circonstances.
- Espérons que vous ne vous retrouverez pas dans cette situation.
- Cela m'étonnerait, mais sait-on jamais ?
- D'après ce que l'on m'a dit, vous ne risquez guère de vous retrouver un jour sur la paille.
- Je fais tout pour que cela n'arrive jamais. Les messieurs que j'ai rencontrés jusqu'à présent n'ont eu qu'une hâte : mettre la main sur ma fortune. Ils ne savaient pas qui ils allaient trouver en face d'eux !

Le comte ne put s'empêcher de rire. Il imaginait ces jeunes godelureaux trop intéressés devant lady Sarah !

- Votre franc-parler a dû les épouvanter. Entre nous, je vous approuve tout à fait... Ne vous laissez : surtout pas dépouiller par ces misérables coureurs de dot !

Après un silence, il demanda :

- Puis-je vous poser une question indiscrète ?
- Je vous en prie.
- Avez-vous compté le nombre de demandes en mariage que vous avez déjà reçues ?
- Une bonne quarantaine. Cela devient lassant !
- Je vous comprends ! Je suppose qu'il faudra bien que vous vous mariiez un jour ou l'autre... mais vous avez intérêt à choisir un millionnaire, comme cela, vous serez sûre qu'il ne vous épousera pas pour votre fortune.
- Je ne me marierai pas. Je suis un peu comme cet empereur romain - comment s'appelait-il, déjà ? - qui aimait son cheval plus que n'importe qui et aurait voulu l'épouser.
- C'était Caligula. Mais on disait qu'il était fou...

Cette fois, ce fut au tour de lady Sarah d'éclater de rire.

- Vous me prenez pour une folle ? Eh bien, merci, Monkford ! lança-t-elle.

Sans se laisser décontenancer, le comte poursuivit :

- Je comprends cependant très bien que vous préféreriez vos chevaux à ces beaux parleurs qui n'en veulent qu'à votre argent.

- Oh, jamais ils ne l'admettent ouvertement ! Mais je ne suis pas idiote ! Quand ils me font la cour, je vois bien dans leurs yeux à quoi ils pensent !

Le comte se remit à rire.

- Vous êtes la plus étonnante jeune femme que j'aie jamais rencontrée.

- Parce que j'aime les chevaux ?

- Oui, et aussi parce que l'on peut vous parler comme à un homme, sans la moindre fioriture, ce que je trouve bien agréable.

- Aimez-vous les chevaux, vous aussi ?

- Oui.

- Voulez-vous voir les miens ?

- Avec plaisir. Et je vous promets que je n'en demanderai aucun en mariage.

Ils sortirent du salon en riant tous les deux de bon cœur.

Les écuries du château de Leathworth étaient les plus vastes et les mieux entretenues de toute la région - et peut-être même de toute l'Angleterre. Mais lorsque Michael vit les chevaux, il demeura interdit.

- Alors, qu'en pensez-vous ? demanda lady Sarah.

Le comte retrouva enfin sa voix.

- Vous avez là des anglo-arabes de toute beauté ! s'exclama-t-il. Cet étalon est absolument magnifique ! Faites-vous aussi de l'élevage ?

- Oui. Vous verrez des poulains au pré. Depuis que j'ai eu la disposition de la fortune héritée de mon parrain, j'ai envoyé des agents dans toutes les ventes de chevaux avec une mission bien précise : acheter les plus beaux pour moi.

En arrivant dans la troisième écurie, lady Sarah déclara brusquement :

- Vous m'êtes sympathique parce que vous aimez les chevaux et que vous les connaissez bien. Combien en avez-vous à Monkford ?
- Ceux avec lesquels je suis venu appartiennent à un ami et son valet ne tardera pas à les ramener à Londres.
- J'étais étonnée, aussi, de vous voir en si bel équipage.
- Il nous reste seulement trois juments... qui commencent à se faire bien vieilles. Mais elles peuvent encore nous emmener où nous voulons, moi et ma cousine, à condition toutefois que nous ne soyons pas trop pressés.

Lady Sarah hocha la tête et ouvrit la porte de la quatrième écurie.

- Vous voyez ici deux chevaux gris - mon dernier achat. Ils font partie d'un attelage de quatre.
- Ils sont superbes ! Où sont les deux autres ?
- Dans ces stalles. Comment les jugez-vous ?

Michael se retourna et vit deux autres chevaux gris.

- Ils sont très beaux eux aussi, répondit-il avec franchise. Mais ils ne valent pas les autres.
- Exactement ! Je garderai seulement les deux premiers pour former un attelage de deux.
- Et vous allez revendre les autres ?
- Non, je vais vous les donner.

Michael eut un haut-le-corps.

- Mais je ne peux pas accepter un cadeau pareil !
- Pourquoi pas ? Ils vous seront utiles et je sais que vous les apprécierez. Honnêtement, moi je n'en veux pas.
- C'est extrêmement généreux de votre part, lady Sarah, mais...
- Ne discutez pas, c'est entendu.

- Pourquoi me faites-vous un pareil cadeau ? demanda Michael, encore mal revenu de sa surprise.

Lady Sarah sourit et, pour la première fois, son visage s'adoucit.

- Parce que vous êtes le premier homme franc et honnête que j'aie rencontré. Et puis vous ne m'avez pas demandée en mariage !

- Ce n'est pas une raison pour...

- Ne discutez pas, Monkford ! répéta lady Sarah. Je vous enverrai ces chevaux cet après-midi. Au moins, je saurai qu'ils seront montés par quelqu'un qui les apprécie.

Vaincu, le comte déclara :

- Que puis-je dire ? Rien, sinon que je vous remercie sincèrement.

- J'ai tout de suite compris que vous aimiez les chevaux autant que moi.

Michael esquissa un sourire.

- Malgré tout, c'est un homme que vous serez un jour obligée d'épouser, déclara-t-il en faisant référence à leur conversation précédente.

- Je vous ai déjà dit que je ne me marierai pas ! Je n'ai aucune envie d'obéir au doigt et à l'œil à un homme ! D'ailleurs, n'ai-je pas été élevée comme un garçon ?

- Comment est-ce possible ? Pourquoi donc ?

- Pour la bonne raison que ma mère aurait voulu avoir un fils.

- A cause du titre, bien sûr !

- Naturellement ! Elle était de santé fragile et craignait que son premier enfant ne soit aussi son dernier... Aussi fallait-il absolument que ce bébé soit un garçon.

Michael devina que tout cela avait blessé profondément la petite fille d'antan.

« Elle s'est endurcie, elle s'est forgé une carapace pour ne pas trop souffrir... » pensa-t-il.

- Lorsqu'elle me portait, ma mère disait à qui voulait l'entendre qu'elle attendait un garçon. Et quand je suis née, elle a refusé d'admettre que j'étais une fille...

- C'est une triste histoire.

- Pas du tout, prétendit lady Sarah. Je n'aurais pas aimé être élevée comme l'une de ces petites pleurnicheuses en robe d'organdi !

- Tout cela fait désormais partie du passé, dit le comte avec douceur. Un jour, vous rencontrerez un homme qui vous aimera vraiment...

- Cela m'étonnerait !

- Moi, je l'espère. Et je vous remercie de nouveau pour ces deux beaux chevaux... Quand mes affaires iront mieux, j'aimerais pouvoir vous offrir quelque chose. Mais quoi, je me le demande ! Peut-être un cheval encore plus beau que les vôtres ?

- Oh ! Je serais furieuse si vous en trouviez un meilleur que les miens !

Ils se remirent à rire tous les deux. Un peu plus tard, en revenant vers le château, Michael déclara :

- J'étais venu voir votre père et je ne peux pas partir sans le saluer.

- Son visiteur a peut-être pris congé ?

Le comte admirait au passage les pelouses veloutées et les massifs de fleurs composés avec art.

- Comme tout est bien entretenu ici ! murmura-t-il.

- Mon père y veille. Il est très exigeant avec les autres comme avec lui-même. Pour lui, le mot perfection n'est pas un vain mot.

- Je le comprends ! Je voudrais que le château de Monkford devienne un jour aussi beau que le vôtre. Je regrette tant, au cours de ces dernières années, de n'avoir pu m'occuper de mon domaine comme il l'aurait fallu...

- Vous avez de bonnes excuses : vous faisiez la guerre et vous étiez prêt à donner votre vie pour votre pays... Au lieu d'avoir des regrets, vous devriez être fier.

. Le regard de Michael s'éleva vers les frondaisons du parc.

- Beaucoup de mes amis sont morts sur les champs de bataille. Moi-même, à Waterloo, j'ai cru plusieurs fois ma dernière heure arrivée.

- Et à peine de retour, vous vous trouvez confronté à une terrible situation.

Comme le comte demeurait silencieux, elle poursuivit :

- Je suis au courant, vous savez. On parle beaucoup de vous dans la région... Mon père et moi avons entendu plusieurs fois dire que votre domaine était dans un état lamentable.

Michael pinça les lèvres.

- Cela ne me plaît guère d'être le sujet des conversations.

- On ne peut pas empêcher les gens de parler... fit lady Sarah en haussant les épaules.

Arrivée devant le perron, elle s'arrêta.

- Il faut que je vous mette au courant de mon projet !

- Je vous écoute. De quoi s'agit-il donc ?

- Je me dis depuis un certain temps qu'il faudrait faire quelque chose pour ceux qui ne touchent pas de pension du gouvernement. Je pense aux veuves de guerre ainsi qu'aux soldats revenus infirmes des champs de bataille.

- Ils ne pourront plus jamais travailler ! J'avoue que ce problème me hante, moi aussi.

- Si vous pouviez m'aider à organiser tout cela à l'échelle du comté, je serais prête à financer un fonds de pension.

Le comte n'hésita pas.

- Je ne demande qu'à vous aider au maximum... mais cela ne pourra pas être matériellement, hélas !

- Ce sont vos capacités d'organisation et votre expérience des soldats qui me seront utiles.

Si je n'ai pas encore mis mon projet sur pied, c'est parce que je crains de me faire escroquer par des bons à rien qui n'ont jamais mis le pied

sur un champ de bataille, des beaux parleurs qui me raconteront des histoires dans le but de me soutirer le plus d'argent possible.

- Vous me surprendrez toujours, déclara Michael. J'étais loin de m'attendre à ce qu'une jeune fille ait des préoccupations altruistes, tout en sachant garder les pieds sur terre.

- J'ai vingt-deux ans. Et à force de côtoyer les coureurs de dot, j'ai appris à connaître la nature humaine. Elle n'est pas toujours très belle.

- Il ne faut pas croire que tous les hommes sont à l'image de vos fameux coureurs de dot.

Vous êtes une femme étonnante, lady Sarah, et je suis heureux d'avoir fait votre connaissance. J'espère que vous viendrez nous voir à Monkford... Ma mère peut à peine marcher et ne quitte pratiquement plus sa chambre, mais je suis sûr, maintenant que je vous connais, que votre visite lui ferait très plaisir.

- J'aime ce « maintenant que je vous connais », fit lady Sarah en riant.

Michael parut confus.

- Excusez-moi. Nous parlons avec tant de naturel et de simplicité que... que j'avais l'impression de m'adresser à un camarade.

- Je préfère cela. Eh bien, c'est entendu, j'irai très volontiers saluer Madame votre mère.

Lady Sarah retrouva la voix cassante qu'elle avait eue au début de leur entretien pour déclarer :

- Et maintenant, Monkford, je vais vous faire une proposition que vous accepterez, j'espère.

- Dites...

- Je vais vous prêter - j'ai bien dit : vous prêter, insista-t-elle -, mille livres sterling.

Le comte sursauta.

- Vous... vous voulez me... me prêter mille livres ? balbutia-t-il, la respiration coupée.

Mais pour... pourquoi ?

- Parce que premièrement, vous n'accepteriez pas que je vous les donne. Deuxièmement, vous méritez que l'on vous aide. Et troisièmement, si vous avez cet argent pour commencer à remettre votre domaine en état, cela vous donnera du temps pour m'aider à organiser ce système de pensions pour les veuves et les infirmes de guerre.

- Je suis très touché par cette généreuse proposition... que je ne puis accepter.

- Pour quelle raison, s'il vous plaît ?

Le comte hésita, cherchant désespérément une explication qui ne vint pas.

- Parce que je suis une femme, c'est cela ? lança lady Sarah.

Il comprit que c'était en effet la seule raison de son refus.

- Ne soyez pas aussi stupide, Monkford ! déclara-t-elle avec force.

On aurait cru qu'elle s'adressait à un enfant...

- Vous avez besoin d'argent, pas pour vous mais pour votre domaine et les gens qui dépendent de vous, reprit-elle. Pour moi, mille livres de plus ou de moins ne signifient absolument rien. Si je ne vous en fais pas cadeau, c'est parce que je sais que vous avez des principes d'honneur - principes que je comprends et que j'approuve. Pour avoir la conscience tranquille, vous pourrez même, si vous y tenez, me verser un petit intérêt sur ce prêt.

- Mais...

- Soyez raisonnable, enfin ! Cette somme vous permettra de faire labourer vos champs, d'acheter du bétail, d'entreprendre les réparations les plus urgentes au château et dans les villages. Je les ai traversés à cheval, j'ai vu que bon nombre de cottages menaçaient de tomber en ruine !

- Mais...

- Considérez-moi comme un homme ! Si un ami vous faisait une telle proposition, refuseriez-vous ?

- Je ne sais que dire...

- Alors ne dites rien. Vous aurez demain à votre compte en banque

mille livres sterling.

Là-dessus, elle gravit le perron. Abasourdi, Michael ne put faire autrement que de la suivre...

Ils trouvèrent le marquis au salon.

- Nous sommes allés voir les chevaux, père, dit lady Sarah. Voici le comte de Monkford.

Les deux hommes se serrèrent la main.

- Je suis heureux de faire votre connaissance, dit le marquis. Je me souviens très bien de votre père et de votre grand-père. J'ai bien connu votre mère à Londres... Je l'ai même courtisée car c'était la plus jolie débutante de l'époque. Mais elle n'avait d'yeux que pour votre père.

Plongé dans ses souvenirs, le marquis poursuivit :

- Lorsque j'étais enfant, je suis allé plusieurs fois à Monkford. Je me disais alors que ce château devait être le plus grand du monde.

- Il est beaucoup trop vaste pour une famille aussi réduite, je l'avoue ! Quand j'ai appris à ma mère que j'allais vous saluer, elle m'a chargé de vous dire qu'elle serait très heureuse de vous revoir.

- C'était une si belle femme, si vive... Je suis navré d'apprendre qu'elle a perdu l'usage de ses jambes.

- Je pense qu'elle pourrait marcher si elle le voulait. Mais je ne suis pas sûr que le médecin du village soit capable de la soigner comme il faut.

- Vous devriez faire venir des spécialistes.

- C'est mon intention.

Le marquis se dirigea vers une table sur laquelle était posée une bouteille de champagne.

- Maintenant, nous allons boire à votre retour... et à toutes les prestigieuses décorations que vous avez remportées sur les champs de bataille !

- Je les avais déjà oubliées ! s'exclama Michael. J'ai été tellement

secoué en voyant dans quel état se trouvait le domaine que je n'ai même pas pensé à les montrer à ma mère !

Comment êtes-vous au courant de tout cela ?

- Le prince-régent m'a parlé de votre conduite héroïque.
- Disons que j'ai eu la chance de passer entre les balles...

Le marquis leva son verre.

- A un homme courageux !
- Bah !

Michael se tourna vers lady Sarah en levant son verre à son tour.

- Merci, lui dit-il avec chaleur. Merci infiniment...

Le marquis éclata de rire.

- Vous avez pu constater que j'ai une drôle de fille ! Elle préfère ses chevaux à tous les jeunes gens séduisants qu'elle a pu rencontrer à Londres.
- Ma foi, je ne peux pas l'en blâmer.

Le marquis éclata de rire tandis que Michael enchaînait :

- Les écuries de Leathworth sont superbes.
- Excusez-moi, murmura le marquis.

Il alla jeter un coup d'œil par la fenêtre.

- Mais que font-ils là-bas ? grommela-t-il en voyant deux jardiniers armés de cisailles.

J'espère qu'ils ne vont pas tailler cet arbuste, ce serait ridicule ! Il faut que j'aille surveiller cela de plus près !

Déjà, il était à la porte.

- Excusez-moi... répéta-t-il. A bientôt, Monkford !

Resté seul avec Sarah, le comte déclara :

- Je ne sais comment vous remercier. J'étais venu à Leathworth uniquement pour ne pas froisser ma tante Beatrice... et cette visite qui me pesait tant n'a été qu'une succession de petits miracles. Je me demande si je ne rêve pas...

Lady Sarah éclata de rire.

- Vous comprendrez qu'il ne s'agit pas d'un rêve quand vous verrez arriver les deux chevaux cet après-midi. Je saurai au moins qu'ils seront bien soignés... Cela m'ennuyait de les mettre aux enchères, car on ne sait jamais entre quelles mains ils peuvent tomber.

Après une pause, elle ajouta :

- Je viendrai aussi pour discuter de mon projet de fonds de pension.

- Il faudrait tout d'abord obtenir l'accord de Monsieur votre père.

- Oh, il accepte tout à condition que je dépense mon argent et pas le sien !

Un peu plus tard, sur le chemin du retour, Michael continuait à se demander s'il ne rêvait pas.

- Deux beaux chevaux, mille livres sterling... Ah, quand je raconterai cela à Linka !

- Mais c'est invraisemblable ! s'écria Linka. Qui aurait jamais pu croire que cette visite qui te pesait tant se terminerait ainsi ? Il me semble que je rêve...

- Moi aussi.

La jeune fille s'interrompit brusquement avant de reprendre d'un ton plus grave :

- Il faudrait absolument offrir un cadeau à lady Sarah. Et je pense que nous avons ce qu'il faut !

- Est-ce possible ? demanda le comte, sceptique.

- Oui, oui ! Après ton départ, je suis montée voir les tableaux dans les chambres qui ont été fermées. J'en ai trouvé un qui m'a paru très joli, mais qui ne figure pas sur l'inventaire car il ne doit pas avoir beaucoup de valeur.

Elle se leva d'un bond.

- Je vais le chercher !

Après son départ, Michael sourit.

« C'est toujours agréable de raconter quelque chose à Linka, elle s'enthousiasme si facilement ! »

La jeune fille revint quelques minutes plus tard avec un tableau de petites dimensions représentant trois chevaux.

- Certes, ce n'est pas un Stubbs, dit-elle en citant le célèbre peintre animalier dont plusieurs œuvres se trouvaient dans le bureau du père de Michael.

- Je te l'accorde. Il n'empêche que cette œuvrette a beaucoup de charme. L'artiste connaissait son métier. Quelle bonne idée d'offrir ceci à lady Sarah !

- Cela lui fera certainement plaisir...

- Quant à moi, je me sentirai moins mal à l'aise.

- Il faut que tu apprennes à prendre ce que l'on te donne de bon cœur, Michael. Ne laisse pas ton orgueil te dominer.

- Me ferais-tu la leçon ?

- Chacun a besoin de leçons de temps en temps.

- J'ai compris ! Et je te promets que j'accepterai dorénavant très humblement ce qui m'est offert, fit Michael en riant.

A mi-voix, il ajouta :

- N'empêche que j'ai toujours l'impression de rêver !

- Dépêche-toi de te réveiller. Comment vas-tu utiliser cet argent tombé du ciel ? Mille livres, c'est beaucoup, mais cela ne durera pas éternellement...

- Je le sais. Le plus important, selon moi, est de remettre l'exploitation du domaine en route.

- Je suis de ton avis.

- Je vais envoyer le jeune garçon qui aide Saunders au village pour annoncer que j'embauche des hommes pour labourer et ensemer les champs. Ceux qui reviennent de la guerre auront bien entendu la priorité.

- Il faudrait que tu choisisses des gens qui ont l'habitude du travail de la terre.

- N'est-ce pas le cas pour la plupart des villageois ?

- Tu as raison. Sais-tu que Morton, l'ancien régisseur du domaine, vit toujours au village ?

Il n'est plus très jeune mais je suis sûre qu'il serait heureux de t'aider.

- J'irai le voir.

- C'est bien cet après-midi que doit venir lady Sarah ?

- Elle l'a dit, tout au moins.

- Je demanderai à Mme Waters de se surpasser pour la confection des gâteaux et des petits sandwiches qui accompagneront le thé. Et puis j'envelopperai le tableau pour qu'il ressemble à un vrai présent.

Michael se rendit ensuite dans le bureau de son père - qu'il avait encore du mal à considérer comme étant désormais le sien. Il prit une carte du domaine et l'étudia en fronçant les sourcils.

« Même si j'emploie un régisseur, je veux tout surveiller... Il faudra être très prudent dès qu'il s'agira des dépenses. Linka a raison quand elle dit que mille livres ne peuvent pas durer éternellement. »

La jeune fille le rejoignit sur ces entrefaites.

- Michael, je pensais que si nous devons avoir souvent des invités, il faudrait engager quelqu'un pour aider Mme Waters. Elle n'est pas loin de l'âge de la retraite, elle se fatigue vite... Certes, elle ne se plaint pas, mais je me rends compte qu'elle a beaucoup trop à faire en ce moment.

Le comte ne s'y méprit pas.

- A cause de moi ?

- Elle veut te faire plaisir en préparant les plats que tu aimes. Je suis sûre que la nuit, au lieu de dormir, elle pense à ce qu'elle te fera de bon le lendemain...

- Elle ne devrait pas se faire tant de souci !

- Tu ne peux tout de même pas l'empêcher d'être trop consciencieuse !

- Non, en effet. Trouve-lui une assistante qu'elle formera à sa guise... Et nous garderons le neveu de Saunders comme valet.

- C'est une excellente idée : il est plein de bonne volonté.

Prévenus par le jeune valet, tous les hommes valides du village commencèrent à défiler.

Michael voulut les recevoir chacun personnellement et leur tint le même discours :

- Je possède très peu d'argent, mais tout ce que j'ai sera consacré à la remise en état du domaine. Le plus important, pour le moment, est de cultiver et d'ensemencer toutes les terres. Vos gages ne pourront pas être très élevés dans les premiers temps, mais j'espère pouvoir vous augmenter dès la vente des récoltes.

Il engagea également quelques artisans pour entreprendre les

réparations les plus urgentes des cottages du village.

Un peu plus tard, en montant dans la chambre de sa mère, il se dit qu'il était bien surprenant que Linka n'ait rien demandé pour elle.

« La plupart des femmes auraient réclamé de l'argent pour s'acheter des robes ! »

La comtesse l'accueillit d'un sourire.

- Alors, comment s'est passée ta visite à Leathworth ?

- Mère, vous aurez peine à le croire... mais la fille du marquis m'a fait cadeau de deux chevaux et m'a prêté mille livres !

- Comme c'est gentil de sa part ! Lady Sarah doit être une charmante jeune fille.

Michael comprit immédiatement ce qu'était en train de penser sa mère et il s'empessa de la détromper.

- Sarah de Leathworth m'a dit qu'elle n'avait aucune intention de se marier, pour la bonne raison qu'elle préfère - et de loin ! - ses chevaux à tous les messieurs qui lui ont fait la cour.

- Tu plaisantes, mon cher enfant ?

- Pas du tout. Lady Sarah a été catégorique, et comme c'est une femme qui dit bien haut et clair ce qu'elle pense, je n'ai pas mis sa parole en doute un seul instant.

- Que c'est étrange... murmura la comtesse.

Avec un sourire, elle poursuivit :

- De toute manière, nous ne pouvons que nous réjouir d'avoir de pareils voisins ! J'espère que le marquis viendra me rendre visite.

- Il l'a promis.

- Nous évoquerons le bon vieux temps... Je serais très heureuse aussi de faire la connaissance de sa fille.

- Elle doit justement venir cet après-midi amener les deux chevaux dont elle nous fait cadeau. Mais je pense plutôt qu'elle désire vérifier si le château est en aussi mauvais état qu'on le raconte dans la région.

La comtesse avait perdu son sourire.

- Si seulement elle avait pu le voir à l'époque où ton grand-père vivait encore ! soupira-telle.

- Mère, cela me prendra sûrement très longtemps, mais j'arriverai à lui redonner sa splendeur d'antan !

- Puisses-tu dire vrai, mon cher enfant !

- Faites-vous très belle pour la visite de cet après-midi. Je vous porterai au salon.

Le visage de la comtesse s'éclaira.

- Vraiment ? Cela me ferait tellement plaisir de quitter ma chambre !

Très ému, Michael se pencha pour l'embrasser.

Sur les instructions du comte, le régisseur était allé avec les ouvriers inspecter les hangars des fermes afin de faire la liste de tous les outils agricoles qui étaient en train d'y rouiller.

Michael aurait bien aimé les accompagner, mais il voulait être là pour accueillir lady Sarah.

Or si l'heure du thé approchait... cette dernière ne se montrait toujours pas.

La comtesse, que Michael avait transportée au salon, levait souvent les yeux vers la pendule qui trônait sur la cheminée.

Elle fut la première à poser la question qui hantait son fils et Linka.

- Et si elle avait changé d'avis ?

- Oui ! renchérit la jeune fille. Si elle avait décidé de garder ses chevaux ?

Le comte voulait garder bon espoir.

- Elle m'a donné l'impression d'être une femme de parole.

Linka se leva et se mit à marcher de long en large.

- Comment peux-tu parler ainsi quand tu ne l'as vue qu'une seule fois

? Tu ne peux pas prétendre la connaître vraiment !

Elle s'approcha d'une fenêtre et contempla l'allée toujours déserte avec anxiété. Puis elle jeta un coup d'œil à la table sur laquelle Saunders avait disposé des gâteaux fort appétissants et des assiettes de petits fours.

- Je crains que Mme Waters ne se soit donné beaucoup de mal en vain ! fit-elle avec amertume.

Elle retourna à la fenêtre.

- Rien ! Toujours rien !

Sa déception était si grande qu'elle avait peine à retenir ses larmes. Et ce fut juste à ce moment qu'elle aperçut plusieurs cavaliers dans un champ.

- Les voilà ! Les voilà !

Michael la rejoignit.

- Où ? Mais où ?

- A gauche, derrière ce rideau d'arbres. Sommes-nous bêtes ! Nous aurions dû deviner qu'ils allaient venir à travers champs !

Lady Sarah allait en tête, sur un puissant étalon. Deux garçons d'écurie suivaient au pas, à cheval eux aussi, avec les chevaux gris en longe.

- Allons les accueillir, dit Michael.

Linka le suivit en courant. Tous deux dévalèrent le perron en agitant les bras en signe de bienvenue.

Lady Sarah s'arrêta devant eux et, sans laisser au comte le temps de l'aider, se laissa glisser en bas de sa selle avec une aisance née d'une longue pratique.

- J'avais peur que vous ne m'ayez oublié, dit Michael.

- Certainement pas !

- Permettez-moi de vous présenter ma cousine, Linka Farnell.

Pendant que les deux femmes se serraient la main, il expliqua :

- Elle vit ici depuis qu'elle est bébé et considère le château comme sa maison. Quand je lui ai raconté comment s'était passée ma visite à Leathworth, elle a sauté de joie. Et ensuite, comme c'est une femme, elle n'a pu s'empêcher de verser une petite larme...

- Michael ! fit Linka d'un ton plein de reproche.

- Il ne faut pas avoir honte de pleurer, dit lady Sarah.

- Cela vous arrive-t-il ? demanda la jeune fille avec curiosité.

- Jamais !

Lady Sarah se tourna vers les grooms qui tenaient toujours les chevaux gris en longe.

- Voici Flycatcher et Firebird. Ils ont hâte de voir leur nouvelle écurie.

Michael parut gêné.

- Ils risquent de la trouver bien misérable à côté de celle qu'ils viennent de quitter ! Ils vivaient dans un palais, ils vont se retrouver dans une chaumière...

- J'espère qu'ils ne sont pas si snobs ! De toute façon, que cela leur plaise ou non, il faudra bien qu'ils s'adaptent !

Linka éclata de rire. Le franc-parler de leur visiteuse lui avait plu immédiatement.

- Allons les conduire dans leur nouvelle maison, dit le comte.

Il prit l'étalon de lady Sarah par les rênes et montra le chemin. Le vieux Rushcliffe, l'ancien responsable des écuries, qui avait été prévenu de l'arrivée de Flycatcher et de Firebird, joignit les mains en les voyant.

- Qu'ils sont beaux ! J'ai l'impression d'être revenu des années en arrière... J'avais perdu tout espoir d'avoir un jour de jeunes chevaux, or s'il y a quelque chose que je déteste, c'est bien une écurie vide !

- Je suis entièrement de votre avis ! assura lady Sarah.

Rushcliffe avait préparé d'épaisses litières de paille pour les nouveaux venus qui ne parurent pas du tout dépaysés une fois installés dans des stalles voisines.

- J'espère que vous aurez le temps de prendre le thé avec nous, dit le comte à lady Sarah.

Ma mère serait heureuse de faire votre connaissance.

Laissant les garçons d'écurie en compagnie de Rushcliffe, ils se dirigèrent vers le château.

En entrant dans le hall, Linka glissa discrètement le tableau qu'elle avait soigneusement enveloppé dans la main de Michael.

Ce dernier l'offrit aussitôt à lady Sarah.

- Nous avons trouvé un petit cadeau pour vous. Oh, ce n'est pas grand-chose en comparaison de votre générosité ! Mais nous vous l'offrons de tout notre cœur.

Lady Sarah eut l'un de ses rares sourires.

- Merci. Merci infiniment...

Puis elle s'empressa d'ouvrir le paquet.

- Oh ! s'exclama-t-elle en admirant le tableau. Ils sont si bien rendus, tous les trois...

Merci encore ! Rien n'aurait pu me faire davantage plaisir qu'une toile représentant des chevaux.

- Je l'aurais parié ! fit Michael en riant.

- Avez-vous beaucoup d'œuvres de ce genre ?

Le comte l'emmena dans son bureau où l'on pouvait admirer plusieurs tableaux de Stubbs.

Lady Sarah ne s'y trompa pas...

- Des Stubbs !

Elle s'en approcha pour mieux les admirer.

- Ils sont magnifiques ! Que ne donnerais-je pas pour qu'ils soient à moi !

- Je vous les offrirais bien volontiers. Malheureusement ils figurent sur

l'inventaire des objets que je dois transmettre au futur comte de Monkford.

- Et bien entendu, vous n'avez pas le droit d'en disposer... termina-t-elle. Ce qui est bien dommage car si vous pouviez vendre quelques-uns des trésors que contient cette demeure, vous n'auriez plus aucun souci matériel !

- Je vous l'accorde, intervint Linka. Mais comme je l'ai fait remarquer à mon cousin, il n'aurait plus rien aujourd'hui si les lois très strictes n'empêchaient pas la dilapidation d'un bien familial.

- Pourquoi n'aurait-il plus rien ?

- Pour la bonne raison que son père et son grand-père auraient déjà tout vendu !

Lady Sarah hocha la tête.

- Vous avez probablement raison, admit-elle. Il n'empêche que cela doit être frustrant de vivre au milieu d'œuvres d'art valant des fortunes... quand on n'a soi-même pas un penny en poche !

- Oh, oui, c'est frustrant ! assura le comte. D'autant plus que si je n'ai pas d'enfant, tout cela ira à un cousin éloigné...

- Pourquoi n'auriez-vous pas d'enfant ? demanda lady Sarah avec stupeur.

- Pour la bonne raison que je crains fort de ne jamais pouvoir me marier. Comment, en effet, pourrais-je proposer à une femme de vivre dans des conditions matérielles difficiles -

et dans une demeure dépourvue de confort ?

- Ne vous découragez pas ! Les choses vont peut-être s'arranger plus vite que vous ne le pensez.

Michael paraissait toujours très déprimé.

- Cela m'étonnerait !

Lady Sarah fronça les sourcils.

- Écoutez-moi bien, Monkford ! Un homme qui a survécu à Waterloo ne peut pas, ne doit pas s'avouer vaincu ! Surtout pour un misérable problème d'argent. Ce n'est pas moi qui vais vous plaindre, croyez-moi

!

- C'est ainsi qu'il faut lui parler, approuva Linka. Si, au lieu de lutter, il se laisse démoraliser, nous n'aurons plus qu'à rester assis à pleurer sans rien faire.

- Oh, mais vous n'allez pas vous liguier toutes les deux contre moi ! s'écria Michael en riant. S'il y a quelque chose que je déteste, ce sont les femmes tyranniques !

Lady Sarah mit les poings sur ses hanches.

- Par exemple ! Vous trouveriez la vie bien ennuyeuse s'il n'y avait pas de femmes !

Michael continuait à rire.

- Vous voulez toujours avoir le dernier mot !

- Bien entendu, fit-elle en se joignant à son hilarité.

D'un ton mi-sérieux, mi-plaisant, elle ajouta :

- Personne n'a encore réussi à me dominer et ce n'est pas vous, mon cher voisin, qui commencerez.

Il leva les mains en signe de reddition.

- Oh, je n'ai aucune intention d'essayer ! La tâche serait trop ardue.

Linka, qui avait suivi cet échange de plaisanteries avec amusement, déclara d'un air faussement piteux :

- C'est moi qu'il domine ! Déjà, quand je savais à peine marcher, il multipliait ordres et contrordres ! Et cela n'a pas changé...

- Il faut vous rebeller, lui dit lady Sarah.

- C'est trop tard, rétorqua la jeune fille en souriant. Le mauvais pli est pris...

Sur ces entrefaites, Saunders vint leur annoncer que le thé était servi et ils se rendirent au salon où se tenait la comtesse.

Lady Sarah salua celle-ci avec autant de chaleur que de respect.

- Mon père m'a chargée de vous dire qu'il serait très heureux de vous

revoir. Il faut que vous veniez déjeuner à Leathworth !

La comtesse soupira.

- Cela me ferait un grand plaisir, mais mes pauvres jambes...

- Si vous envisagiez d'aller à pied jusqu'à Leathworth, cela me semblerait en effet un peu loin, fit lady Sarah, pince-sans-rire. Je vous ferai envoyer la plus confortable de nos voitures... et je tâcherai d'organiser une soirée agréable en réunissant des amis qui vous amuseront.

- Vous êtes trop gentille, murmura la comtesse, vaincue.

Lady Sarah laissa échapper un rire dur.

- Je vous assure que l'on ne me dit pas cela souvent !

Elle haussa les épaules avec brusquerie.

- Mais les gens peuvent bien raconter ce qu'ils veulent derrière mon dos ! Cela m'est parfaitement égal.

Après avoir fait honneur à un thé particulièrement soigné, Michael et Linka accompagnèrent leur visiteuse aux écuries.

- Tâchez donc de décider votre tante à venir à Leathworth, dit lady Sarah à la jeune fille.

Je suis sûre que cela lui ferait du bien.

- Moi aussi ! Elle est très déprimée, même si elle s'efforce de ne pas le montrer. Elle a pris l'habitude de rester enfermée dans ses appartements et de ne plus bouger, mais j'ai l'impression qu'il lui suffirait de se forcer un peu pour retrouver sa vitalité d'an-tan.

- Il faudrait pour cela qu'elle soit motivée.

- Jusqu'à présent, elle ne l'était guère. Cela la désolait tant, dès qu'elle sortait de sa chambre, de voir l'état de décrépitude et de dégradation dans lequel se trouvait le château.

Mais si l'on commence à faire quelques travaux de rénovation, elle voudra voir cela à coup sûr !

- Nous allons nous ingénier à trouver de bonnes raisons pour qu'elle ait envie d'exercer ses jambes.

- Au début, ce sera difficile...

Lady Sarah sourit.

- Quelqu'un, je ne sais qui, a dit qu'il n'y avait que le premier pas qui coûtait.

- Vous êtes si gentille ! s'écria Linka impulsivement.

- C'est la troisième fois que l'on me dit cela aujourd'hui, mais je serais bien bête si je le croyais. A vrai dire, il ne s'agit pas du tout de gentillesse... C'est tellement nouveau et reposant pour moi de rencontrer un homme qui ne veut pas mettre la main sur ma fortune !

D'ordinaire, quand les gens me regardent, ce n'est pas moi qu'ils voient, mais un tas d'or.

- Ne parlez pas ainsi !

- Je suis lucide. Je sais, par exemple, que Michael est très mal à l'aise parce que je lui prête un peu d'argent.

- Lady Sarah, je peux vous assurer qu'il vous en est au fond infiniment reconnaissant.

- Pas tant de cérémonies, je vous en prie ! On n'en finit pas avec tous ces titres... Appelez-moi donc Sarah, tout simplement.

Linka ne jugea pas utile d'expliquer qu'elle aussi était titrée. Son père avait été lord, ce qui lui donnait droit au titre d'honorable. Mais celui-ci s'utilisait seulement sur des documents officiels ou lorsqu'on lui écrivait.

En arrivant devant les écuries, lady Sarah déclara :

- Allons voir si Flycatcher et Firebird se plaisent dans leur nouvelle maison.

Linka regarda autour d'elle avec étonnement.

- Mais où est passé Michael ?

- Il a dû aller accueillir un visiteur, dit Sarah. Quand nous avons traversé la pelouse, j'ai entendu une voiture.

- Pas moi... Et je crains fort que vous ne vous soyez trompée pour la

bonne raison que nous n'avons plus jamais de visites !

Lady Sarah avait l'oreille fine. Une vieille voiture de louage avait en effet passé la grille pour remonter l'allée mal entretenue... Michael ne l'avait pas entendue non plus, mais en arrivant sous le porche des écuries, il s'était retourné machinalement vers le château et avait vu un modeste équipage s'arrêter devant le perron.

Aussitôt, il avait fait demi-tour en se demandant avec curiosité qui pouvait être ce visiteur.

Et comme lady Sarah et Linka se trouvaient déjà loin devant lui, il n'avait pas pu leur dire qu'il leur faussait compagnie.

Sa stupeur fut grande en reconnaissant l'homme qui descendait de voiture.

- Commandant Riley ! s'exclama-t-il.

Le visiteur n'était autre, en effet, que son chef d'escadron, un officier courageux que le duc de Wellington avait ensuite chargé de répartir les soldes des militaires, car il savait avoir affaire à un excellent comptable, doublé d'un homme à l'honnêteté scrupuleuse.

- Quelle surprise ! s'exclama le comte. Quel bon vent vous amène dans nos régions, Riley ?

- C'est fort simple, Monkford. Je me trouvais dans le voisinage, et je me suis dit : pourquoi ne pas pousser jusqu'au château ?

- Quelle bonne idée vous avez eue.

Le comte esquissa un sourire amer.

- Mais si vous vous trouviez dans les environs, vous avez dû avoir quelques échos au sujet de l'état dans lequel j'ai retrouvé le domaine...

- On en parle, c'est certain. Et malgré tout, j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider.

- Vous allez me raconter ce qui vous amène devant un verre de vin. Mais auparavant, accompagnez-moi aux écuries. Il faut que je fasse mes adieux à notre visiteuse. Elle est partie en avant avec ma cousine et toutes deux doivent se demander où je suis passé.

Le commandant Riley avait perdu l'usage de son bras gauche à Waterloo, mais nul ne l'avait jamais entendu se plaindre. Ce militaire

d'une trentaine d'années à l'allure martiale avait trouvé le moyen de fixer son bras paralysé à sa jaquette, si bien que personne, à première vue, n'aurait pu deviner qu'il était handicapé.

Chemin faisant, il expliqua à Michael ce qui l'amenait.

- Je suis dans une situation pire que la vôtre. Mon frère a vendu la maison familiale pendant que je combattais... ce qui me vaut de me retrouver avec un peu d'argent, certes, mais sans même un toit ! J'aurais pu rester à Londres dans les bureaux du ministère, mais j'avoue que je préfère la campagne.

Il hésita un instant avant d'ajouter d'un ton presque implorant :

- Alors j'ai pensé qu'un homme comme vous, possédant un vaste domaine, aurait peut-être un emploi pour moi... même si je n'ai qu'un bras. Voyez-vous, Monkford, l'oisiveté me pèse... Je suis incapable de vivre sans rien faire !

Le comte jugea inutile de lui donner de faux espoirs.

- Je le regrette, Riley, mais il m'est impossible de vous employer. Je serai obligé de m'occuper moi-même de la partie administrative de l'exploitation du domaine pour la bonne raison que je n'ai pas de quoi engager un comptable ou un secrétaire. On m'a prêté une certaine somme, mais cet argent servira seulement à acheter du bétail et à payer les hommes qui laboureront et ensementeront les champs.

- Tant pis ! soupira le commandant, visiblement très déçu. Je n'avais pas trop d'espoir, mais qui ne risque rien n'a rien, n'est-ce pas ?

Michael laissa échapper une exclamation.

- J'ai une idée !

Ils arrivaient aux écuries et trouvèrent lady Sarah et Linka devant les stalles de Flycatcher et de Fire-bird.

- Ah, te voilà, Michael ! s'exclama Linka. Nous nous demandions ce que tu étais devenu.

Le comte se mit en devoir de faire les présentations.

- Le commandant Riley a été blessé à Waterloo, expliqua-t-il ensuite. Il aurait pu être rapatrié mais il a préféré rester dans l'armée d'occupation, où le duc de Wellington, qui avait toute confiance en

lui, l'a chargé de la répartition des soldes des militaires. Et j'ai pensé, lady Sarah, que ses compétences pourraient vous être précieuses pour mener à bien votre projet de fonds de pension. Si quelqu'un est capable de juger qui a besoin d'aide et qui essaie de profiter de la situation, c'est bien lui !

Lady Sarah étudia le commandant sans mot dire. Très droit, très digne, il soutenait son regard. L'examen dut la satisfaire car elle hocha la tête d'un air approbateur.

- Ce sera un gros travail, dit-elle.

- Oh, ce n'est pas le travail qui me fait peur ! Je dois tout de suite vous prévenir que je n'ai qu'un bras, mais j'arrive à en faire autant avec celui qui me reste que beaucoup qui en ont toujours deux.

- L'amiral Nelson n'avait qu'un bras lui aussi, remarqua Linka. Cela ne l'a pas empêché de gagner la bataille de Trafalgar.

- Lady Sarah a besoin d'un homme ayant votre intelligence, votre capacité d'organisation et votre expérience, Riley, dit le comte.

- Oui, vous êtes très probablement l'homme de la situation, renchérit lady Sarah.

Le commandant Riley s'inclina.

- Je peux vous assurer que je veillerai à ce que votre argent soit dépensé pour des causes et des gens qui le méritent.

- Il faut que nous discussions de tout cela. Pourquoi ne viendriez-vous pas à Leathworth maintenant ? Vous avez une voiture, n'est-ce pas ?

- Oui, mais...

- Eh bien, c'est entendu, coupa-t-elle. Demandez à votre cocher de vous conduire à Leathworth. Vous dînez avec nous et nous discuterons de tout cela. Si cela vous arrange, vous pourrez passer la nuit au château.

Le commandant hésita.

- Je n'ai pas eu le temps de discuter avec Monkford. Nous avons tant d'amis communs, tant de souvenirs à évoquer...

De nouveau, lady Sarah l'interrompt.

- Vous aurez le temps de le revoir au cours des jours, des semaines et des mois à venir pour évoquer sans fin vos souvenirs de guerre !

Là-dessus, elle alla embrasser Linka.

- Au revoir, ma chère Linka. Et à très bientôt, j'espère !

- A bientôt, Sarah. Et merci... merci pour tout !

- Bah, n'en parlons plus !

Après un instant de réflexion, la fille du marquis de Leathworth ajouta :

- Je me rends compte que vous avez vécu bien isolée jusqu'à présent. Je vais donner un grand bal pour que vous puissiez rencontrer de séduisants jeunes gens.

La jeune fille pouffa.

- Je doute qu'ils me prêtent la moindre attention ! j'Us n'auront d'yeux que pour vous.

- Pas du tout, pour la bonne raison que je n'invi- i terai que des messieurs très riches, de manière à ce ! que Michael et le commandant Riley les convainquent de donner de l'argent pour notre cause.

- Voilà une excellente idée ! s'exclama Michael. De plus, ces gens-là - vos voisins et les miens, je suppose -, pourront donner de l'emploi à certains de nos protégés.

- Ceux qui ne sont que légèrement handicapés peuvent très bien travailler, j'en suis l'exemple vivant, dit le commandant Riley tout en désignant ! son bras inutile.

Il avait parlé en riant, mais Linka était tellement perspicace qu'elle devina qu'il souffrait de son infirmité - même si jamais il ne l'aurait avoué.

Après le départ de lady Sarah et du commandant Riley, Linka se mit à battre des mains. Ses yeux étincelaient dans son joli visage aux joues rosies.

- Michael, tu es extraordinaire ! Comment as-tu ! réussi à t'arranger pour présenter le commandant Riley à Sarah exactement au moment qu'il fallait ?

- Il s'agit d'un pur hasard, je te l'assure ! Riley est arrivé juste au moment où lady Sarah allait partir. J'ai pensé qu'il pourrait lui être très utile et - grâce au ciel car elle n'est pas des plus commodes - elle l'a trouvé sympathique.

- C'est important, car il est presque impossible de travailler avec des gens que l'on n'apprécie pas.

- Je le connais bien. Je suis sûr qu'il saura l'aider exactement dans le sens qu'elle souhaite.

- Quant à moi, j'espère de tout mon cœur qu'elle lui proposera de loger dans l'un des cottages dépendant du château... A la réflexion, peut-être vaudrait-il mieux qu'il habite au château même !

- Pas de précipitation ! Tu sais, lady Sarah m'a parlé de son projet ce matin seulement.

- Je crois que le tableau que nous lui avons offert lui a plu... Mais le meilleur cadeau que nous lui ayons fait, c'est le commandant Riley !

Michael éclata de rire.

- Un cadeau ! répéta-t-il en faisant mine d'être choqué. Honnêtement, je ne pense pas que Riley aimerait que l'on parle de lui en ces termes !

Après un instant de réflexion, il poursuivit :

- Mais j'avoue que tu n'as pas tout à fait tort. Le commandant est exactement l'homme qu'il fallait pour organiser ce fonds de pension.

- Je l'ai trouvé très gentil.

- Tout le monde l'aimait à Cambrai. Jamais je n'ai entendu dire un mot déplaisant à son sujet.

- On ne devait pas dire beaucoup de mal de toi non plus !

- J'espère que non...

Michael parut soudain confus.

- Mais sir Stephen Wickham a dû m'insulter copieusement dans son for intérieur, tout en rentrant à Londres après avoir fait la connaissance de ma soi-disant fiancée !

- Le pauvre ! Il était complètement abasourdi ! Mais il t'a cru, et c'était

le principal.

- Il le fallait, sinon il ne me serait plus resté qu'à me cacher dans les passages secrets.

- Je t'aurais apporté tes repas... et tu aurais pu en profiter pour chercher le trésor qui y est peut-être caché.

- Un trésor dans les passages secrets ?

Michael secoua la tête.

- Je n'y crois pas... Ce serait trop beau !

- Qui sait ? J'ai déjà sondé les murs...

- Et tu n'as rien trouvé ! Tu vois bien !

Piquée au vif, Linka s'écria :

- Tu es trop défaitiste. Comme si j'avais eu le temps de tout explorer ! C'est si vaste !

- Une vie n'y suffirait pas... Et comme il n'y a probablement pas de trésor caché à Monkford, à quoi bon se donner la peine de retourner chaque latte de parquet, chaque pierre ?

Jugeant inutile de poursuivre cette discussion qui ne pouvait les mener à rien, la jeune fille changea de sujet de conversation.

- J'ai trouvé lady Sarah charmante. J'aimerais bien devenir son amie.

- Mais je crois que c'est fait !

D'un ton pénétré, Michael enchaîna :

- Oui, sous des dehors un peu rudes, c'est une femme exceptionnelle. Elle a un cœur d'or !

Linka demeura silencieuse. Mais elle n'en pensait pas moins...

« Peut-être va-t-il vouloir l'épouser, après tout... Il est si beau et si intelligent qu'elle tombera forcément amoureuse de lui ! Alors ils se marieront... »

A cette pensée, elle se sentit infiniment triste. Pourtant, elle savait

parfaitement que Michael devrait se marier un jour pour avoir un fils à qui transmettre le domaine et le titre !

Une fois, la jeune fille avait demandé à la comtesse qui était l'héritier présomptif du comte actuel.

- C'est un vieux cousin assez antipathique qui habite dans le Nord. Il n'est plus tout jeune ! Il doit avoir au moins soixante-dix ans !

- A soixante-dix ans, c'est lui l'héritier de Michael ? Mais c'est ridicule !

- S'il meurt, ce sera alors son fils - que je ne trouve pas davantage sympathique - qui deviendra l'héritier présomptif des Monkford.

- Il faut absolument que Michael se marie et ait des enfants pour éviter que le domaine ne tombe entre les mains de ces gens-là !

La comtesse avait eu un sourire indulgent.

- Oh, je suis sûre qu'il se mariera un jour ! Mais cela l'agace quand sa tante Beatrice ou d'autres veulent s'occuper de ce qu'il considère comme une affaire tout à fait personnelle.

- De toute manière, rien ne presse. Après tout, il n'a que vingt-quatre ans !

Tout en montant dans sa chambre, Linka se remémorait cette conversation.

« Je suis si heureuse que Michael soit de retour ! Et maintenant, grâce à l'argent de lady Sarah, il va pouvoir se mettre au travail au lieu de rêver aux jolies femmes avec lesquelles il s'amusait à Londres. »

La jeune fille était sûre qu'il n'avait pas eu un instant pour leur accorder une seule pensée depuis son retour au château. Et sans qu'elle comprenne vraiment pourquoi, cela lui faisait un immense plaisir.

« Il faudra quand même qu'il se marie et fonde une famille... Je me demande pourquoi cette perspective m'attriste tant. Peut-être est-ce parce que nous avons toujours vécu ensemble, et que si une inconnue se mettait entre nous, j'aurais l'impression de perdre mon frère ? »

Elle laissa échapper un petit soupir avant d'ajouter à mi-voix :

« C'est bien simple, je suis absolument incapable d'imaginer la vie sans lui ! »

Le lendemain matin, tout de suite après avoir pris leur petit déjeuner, Michael et Linka allèrent seller les chevaux gris offerts par lady Sarah.

La jeune fille eut à peine besoin de toucher Fire-bird de la pointe de ses éperons pour qu'il parte comme une flèche. Le comte la rejoignit au bout du parc.

- Tu ne m'as même pas attendu ! fit-il d'un ton plein de reproche.
- Firebird avait envie de galoper et je n'ai pas eu le courage de le retenir...

Elle laissa échapper un rire heureux.

- Il y a longtemps que je n'ai eu l'occasion de monter un cheval plein d'allant ! Quelle différence avec cette pauvre vieille Olympe !
- Nous allons pouvoir la mettre au pré.
- Pour une retraite bien méritée.

Ils arrivèrent à la première ferme. Les bâtiments menaçaient ruine et le métayer leur apprit qu'il ne lui restait plus que quelques moutons.

Lorsque le comte lui dit que non seulement il allait avoir deux ouvriers pour l'aider, mais aussi qu'il pourrait acheter plusieurs brebis pour reconstituer son cheptel, le fermier faillit éclater en sanglots.

- Ai-je bien entendu, milord ?
- Tout à fait !
- Ma femme et moi pensions qu'après avoir vendu nos derniers moutons et mangé nos dernières poules, il ne nous resterait plus qu'à mourir de faim...
- Tout va s'arranger, assura le comte. Le domaine va retrouver sa prospérité d'antan.
- Puissiez-vous dire vrai, milord !
- Que Dieu vous bénisse ! s'écria sa femme qui, elle, pleurait à chaudes larmes.

Michael et Linka visitèrent toutes les fermes qui se trouvaient dans cette partie du domaine.

Partout, ils reçurent le même accueil... Les fermiers se montraient tout d'abord méfiants, puis incrédules, et lorsqu'ils comprenaient que leur existence allait vraiment changer, ils se répandaient alors en bénédictions.

- Leur réaction me touche beaucoup, dit Linka alors qu'ils traversaient un hameau où des enfants vêtus misérablement jouaient au bord de la route.

Michael laissa échapper un rire amer.

- Ce que l'argent peut faire ! Mais je crains que les mille livres sterling que m'a prêtées lady Sarah ne soient vite englouties.

- De toute manière, tu n'aurais pas pu mieux les employer. Si les fermiers peuvent cultiver leurs terres et avoir du bétail, les gens auront de quoi manger à leur faim. N'est-ce pas le principal ?

- Il faudrait aussi remettre en état leurs cottages, qui sont dans un état lamentable... pour ne pas parler du château !

- Tu sais, ce n'est pas seulement à Monkford que les choses vont mal, remarqua Linka.

- Tu ne m'apprends rien. La misère et la famine rôdent partout, hélas !

- Dans les grandes villes du Nord, comme à Birmingham, à Leeds ou à Manchester, la situation est terrible.

- J'ai lu cela dans le journal, en effet.

- Moi, j'ai lu que des hussards à cheval avaient chargé les miséreux qui manifestaient à Manchester.

- C'est terrible, en effet.

Michael soupira.

- Ce que nous faisons n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan.

- Beaucoup de gouttes d'eau peuvent changer le cours des choses.

- Te voilà bien philosophe, ma petite cousine, dit le comte avec un

sourire forcé.

Voyant que l'expression de la jeune fille demeurait sombre, il s'efforça de la dérider.

- Pense au grand bal que lady Sarah veut organiser à Leathworth !

- Je n'ai pas de robe du soir.

- Bah, nous trouverons bien une solution !

- Hier, avant de m'endormir, je pensais à tout cela... Et je me suis dit que tu devrais peut-

être inviter Sarah et son père à dîner avant qu'ils ne nous invitent, eux.

- Pourquoi veux-tu devancer Sarah ? demanda Michael avec étonnement.

- A cause de tante Mary.

- Comment cela ?

- Il faudrait qu'elle réapprenne tout doucement à revivre... Pour une personne qui n'a pas quitté sa chambre depuis longtemps, la seule perspective de prendre une voiture pour aller chez des voisins représente une réelle angoisse.

- Crois-tu ?

La jeune fille sourit.

- Je le devine... J'ai parfois des antennes, tu sais ! En revanche, si tante Mary recevait chez elle, dans un cadre qu'elle connaît bien, elle se sentirait très à l'aise... ce qui lui donnerait envie de sortir et de voir autre chose que les quatre murs de sa chambre.

- Tu as raison ! s'exclama Michael. J'aurais dû y penser moi-même... C'est graduellement, bien sûr, qu'il faut l'habituer à reprendre une certaine vie sociale. Dès aujourd'hui, je pourrais lui proposer de l'aider à descendre pour qu'elle prenne tous ses repas avec nous.

- Quelle bonne idée !

Mais quand ils montèrent dans les appartements de la comtesse, Amy

leur apprit que celle-ci avait passé une mauvaise nuit et dormait.

- Tant pis ! fit Linka, un peu déçue. Laissons-la se reposer...

Après déjeuner, Michael décida d'aller voir comment travaillaient les hommes aux champs.

- Je ne t'accompagne pas, dit la jeune fille. Je vais profiter de ton absence pour vérifier l'inventaire et voir ce que nous pouvons vendre.

Le comte haussa les épaules.

- Autant dire rien !

Elle le menaça gentiment du doigt.

- Défaitiste !

Michael avait laissé l'inventaire sur son bureau. Cet épais document avait été recopié une vingtaine d'années auparavant et, régulièrement, quand des employés de l'administration venaient pour une inspection, ils cochaient chacune des lignes de la liste après avoir constaté que le meuble, l'objet d'art ou le tableau dont il était question se trouvait toujours là.

- On ne peut rien y soustraire... grommela Linka. Quel règlement absurde ! Je suis sûre qu'il y a des gens qui sont morts de faim à côté de chefs-d'œuvre inestimables !

Découragée, elle alla jeter un coup d'œil à la fenêtre. Il faisait un temps magnifique et le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

« Au lieu de rester enfermée ici, j'aurais bien mieux fait d'aller avec Michael », se dit-elle.

Avisant la statue de saint Antoine, elle secoua la tête.

- Ce pauvre saint est de plus en plus verdi par la mousse. Je vais aller le nettoyer, comme cela je prendrai l'air... et je ferai une bonne action.

Abandonnant l'inventaire, elle alla chercher une brosse de chiendent à l'office et se mit au travail. Jamais Linka n'avait rechigné devant une tâche difficile, mais celle-ci se révéla beaucoup plus ardue qu'elle ne le pensait.

« Une brosse n'y suffira pas », se dit-elle en frottant de toutes ses

forces. « Il me faudrait un outil métallique pour soulever ces épaisses plaques de mousse. »

L'espace d'un instant, elle fut tentée d'abandonner saint Antoine à son sort.

« Quelle paresseuse je fais ! pensa-t-elle. Je devrais avoir honte... Nanny disait toujours qu'il ne fallait jamais remettre au lendemain ce que l'on pouvait faire le jour même. J'ai décidé de nettoyer la statue ? Eh bien, je la nettoierai ! »

Elle se rendit dans la cabane à outils qui se trouvait au fond du jardin potager et y prit une petite pelle et un grattoir avant de revenir dans le cloître.

« C'est si beau et si calme ici... Henry VIII a été bien cruel lorsqu'il a décidé la dispersion des ordres religieux et la persécution des catholiques. Dès que Michael pourra disposer d'un peu d'argent, il faudra qu'il engage des jardiniers pour que le cloître redevienne tel qu'il l'était à l'époque où les moines venaient y méditer. »

Elle se mit en devoir de gratter les plaques de mousse qui avaient recouvert la statue du saint des pieds à la tête. Il y avait aussi du lierre, mais il était si solidement fixé que, lorsqu'elle tenta de l'arracher, elle fit tomber en même temps un petit morceau de marbre.

Atterrée, elle contempla les dégâts.

- Mon Dieu ! Je vais mettre cette statue en pièces...

Jugeant qu'il valait mieux attaquer le lierre à la base, elle se baissa vers les racines. Mais celles-ci résistèrent...

« Je pourrais peut-être les déterrer avec la pelle ? »

Malheureusement le sol sur lequel le socle de la statue était fixé était si dur qu'elle ne parvint même pas à l'entamer. Elle essaya plus loin, sans obtenir davantage de résultat.

Irritée, elle s'accrocha à deux mains à une racine de ce lierre tenace et tira de toutes ses forces. Mais elle ne réussit qu'à déplacer l'une des pierres du socle.

- Oh, c'est trop agaçant ! s'écria-t-elle. Je vais tout casser...

Soudain, un rayon de soleil fit étinceler quelque chose entre les deux

pierres disjointes.

Étonnée, la jeune fille se pencha et devint toute pâle en voyant un calice d'or. Sous celui-ci, d'autres objets scintillaient. Elle crut même apercevoir l'éclat coloré de pierres précieuses.

- Mon Dieu ! Le trésor de Monkford...

Elle venait de découvrir l'endroit où les moines, avant de devoir quitter le monastère, avaient caché ce qu'ils possédaient de plus précieux.

Le cœur battant à tout rompre, Linka contempla l'étroite ouverture que le hasard lui avait fait dégager. Outre le calice, il devait y avoir dans cette cachette des objets qui se trouvaient là depuis le XVI^e siècle et avaient une valeur incalculable.

Linka avait très envie de poursuivre son exploration, mais elle sut résister à la tentation.

« Ce n'est pas à moi de faire cela, mais à Michael ».

Après avoir remis la pierre en place, elle s'agenouilla au pied de la statue et se mit à prier.

Les yeux clos, elle remerciait saint Antoine.

« Nous sommes sauvés ! pensa-t-elle avec émotion. Le domaine va redevenir comme autrefois, Michael pourra employer tous les hommes valides et plus personne n'aura jamais faim ! »

Ce matin encore, pendant qu'ils étaient dans les fermes, de nombreux villageois étaient montés au château afin de demander du travail.

Lorsque le majordome lui avait appris cela, le comte n'avait rien répondu. Mais son expression était plus qu'éloquente !

« Je ne peux pas faire de miracles avec mille livres sterling », devait-il penser.

La jeune fille se releva enfin après une dernière action de grâces. Puis elle rentra au château et se mit à tourner en rond comme un animal en cage. Son énervement allait grandissant...

« Michael ne rentrera donc jamais ? »

Elle monta embrasser la comtesse qui était réveillée, mais elle ne lui

parla pas de sa découverte, jugeant que c'était à son cousin d'en avoir la primeur.

Puis elle redescendit au salon et se remit à marcher de long en large. A chaque instant, elle allait à la fenêtre et jetait un coup d'œil dans l'allée - toujours déserte, hélas !

Enfin, elle vit Flycatcher passer la grille tordue sur ses gonds. Michael allait au pas, tête basse, perdu dans des pensées qui avaient l'air bien moroses.

Si elle s'était écoutée, elle aurait couru le rejoindre aux écuries, mais elle s'obligea à l'attendre au salon.

Il l'y rejoignit dix minutes plus tard.

- Me voici de retour, fit-il d'un ton las.

- Tout va bien ?

Il haussa les épaules.

- Les hommes ont commencé à travailler... Mais, bien évidemment, ils ne sont pas assez nombreux pour cette tâche que l'on peut qualifier de surhumaine.

- Viens, j'ai quelque chose à te montrer.

- Quoi donc ? demanda-t-il avec lassitude.

- Viens ! insista-t-elle.

Elle le prit par la main et l'entraîna. Ce fut sans le moindre enthousiasme qu'il la suivit.

- Je te préviens ! Si c'est pour m'amener devant un plafond qui menace de nous tomber sur la tête, j'aime autant ne rien savoir !

- Il ne s'agit pas de cela.

Elle s'était promis de ne lui donner aucun indice, mais elle ne put s'empêcher d'assurer :

- Tu vas retrouver ton sourire.

En guise de réponse, Michael laissa échapper un rire sarcastique.

Ils étaient arrivés au milieu du cloître. La jeune fille s'approcha de la statue de saint Antoine et montra à son cousin les racines du lierre.

- Essaie d'arracher cela !

Il haussa les épaules.

- Alors tu veux que je me transforme maintenant en jardinier ? Bah ! Pourquoi pas ? Au point où j'en suis...

D'un geste brusque, il tira la racine et réussit à déplacer la pierre beaucoup plus que ne l'avait fait Linka un peu auparavant.

En voyant l'or du calice étinceler, il s'exclama :

- Seigneur !

Il se mit à genoux et, avec des mains tremblantes, sortit le calice de sa cachette.

- Seigneur... répéta-t-il avec stupeur.

Après le calice, il ramena à la surface un candélabre - lui aussi en or massif.

- C'est... c'est fabuleux, c'est extraordinaire ! Qu'y a-t-il d'autre là-dessous ?

- Je l'ignore, dit la jeune fille. Je n'ai voulu toucher à rien car j'estimais que c'était à toi de découvrir tout ce qui était caché sous la statue.

- Le trésor des moines !

- Et la réponse à nos prières.

- Je n'en crois pas mes yeux !

Michael continuait à sortir de la cachette d'autres objets : une grande croix ornée de pierres précieuses, d'autres calices, six chandeliers monumentaux, des plats et des timbales, des vases sacrés, des bourses en cuir moisi remplies de pièces d'or...

Sur ces entrefaites, Saunders, qui devait les avoir cherchés partout, arriva pour annoncer que le dîner était servi. Il leva les bras au ciel en voyant tous les objets qui jonchaient la mousse autour de la statue.

- Le trésor des moines ! s'exclama-t-il à son tour.

- Nous l'avons trouvé grâce à saint Antoine ! s'exclama Linka.

Michael sortit un coffret - en or comme tout le reste - orné de guillochures et serti d'émeraudes et de rubis.

- Et il y a encore beaucoup de choses...

- Il faudrait transporter tous ces objets précieux dans la grande salle à manger pour que je les nettoie, suggéra le majordome. Il n'y aura jamais assez de place dans l'office.

Le comte se redressa.

- Mon Dieu ! s'exclama la jeune fille. Tes pauvres mains sont en sang !

Il haussa les épaules.

- Je n'ai pas fait attention... Tant pis ! Cela en valait la peine !

Il adressa un sourire radieux à sa cousine.

- Tout cela, c'est grâce à toi, Linka !

- Ou plutôt grâce à saint Antoine ! Je me disais qu'un trésor devait être caché au château, je l'avais cherché partout, j'avais prié... en vain !

- Ce sont tes prières qui t'ont permis de le découvrir, fit Michael avec gravité.

- Il faut que tu ailles prévenir ta mère !

- Viens avec moi. C'est ton trésor autant que le mien.

Lorsque la comtesse apprit qu'ils n'auraient plus jamais de soucis d'argent, des larmes se mirent à couler sur ses joues pâles.

- Quand je pense que tout cela attendait là depuis des centaines d'années ! Ton grand-père et ton père se doutaient bien que les moines, en s'enfuyant, n'avaient pas pu emporter tous les objets précieux que contenait le monastère, Michael. Encore fallait-il les trouver !

- La perspicacité de Linka a permis de les découvrir.

- Moi, je n'ai rien fait ! protesta la jeune fille. Je me suis contentée d'essayer de nettoyer la statue...

Après avoir dîné rapidement, Michael et Linka s'empressèrent d'aller dans la grande salle à manger que le majordome avait ouverte pour l'occasion.

La longue table en acajou était surchargée d'or... Saunders avait déjà commencé à nettoyer quelques pièces qui étincelaient à la lumière d'une lampe à huile.

- J'ai l'impression de vivre un rêve, murmura Michael.

Impulsivement, la jeune fille glissa sa main dans celle de son cousin.

- Oui, c'est comme un rêve... fit-elle à mi-voix.

- J'ai peur de me réveiller et de m'apercevoir que ; tout cela s'est envolé en fumée !

Linka laissa échapper un rire nerveux.

- Ne t'inquiète pas, tout est bien réel. Tes mains tuméfiées devraient te le prouver...

- Je me demande combien tous ces objets en or peuvent valoir.

- Une fortune, à coup sûr ! Tu vas pouvoir restaurer le château, les cottages...

- Rembourser lady Sarah !

- Et plus personne sur le domaine n'aura jamais faim.

Linka ferma les yeux et adressa une muette action de grâces à saint Antoine.

Le comte lui pressa la main.

- Tu pries ?

- Je remercie Dieu et saint Antoine.

- Tu as raison... prions ! dit Michael en fermant les yeux à son tour.

Cet instant très émouvant que la jeune fille aurait voulu voir durer toujours eut malheureusement une fin.

- Maintenant, il faut aller dormir, décida Michael.

- Crois-tu que nous pourrions fermer l'œil après tant d'émotions ?

Comme elle l'avait prévu, Linka eut beaucoup de mal à s'endormir. Elle ne cessait de se tourner et de se retourner dans son lit en pensant à tous les trésors qui se trouvaient exposés sur la table de la salle à manger, et à tous ceux qui restaient à découvrir.

Quand elle réussit enfin à sombrer dans le sommeil, ce fut pour rêver d'or enfoui sous des racines de lierre gigantesques...

Le comte, qui s'était levé dès l'aube le lendemain matin, finit d'exhumer ce qui restait aux pieds de la statue. Il trouva encore de nombreux objets en or, quelques-uns en argent ainsi que plusieurs bourses remplies. Il y avait aussi des bijoux, dont un anneau papal serti d'un magnifique saphir, et des ornements sacerdotaux ornés de pierres précieuses. Si les étoffes avaient été réduites à l'état de poussière, il n'en allait pas de même pour les pierres précieuses !

- Tout cela a énormément de valeur, dit Michael à Linka qui était venue l'aider.

- Ces vases sacrés sont dignes d'un musée !

- Je pense que le mieux que nous ayons à faire serait de mettre la plus grande partie de nos trouvailles aux enchères à Londres. Je pense m'adresser à Sotheby's...

La jeune fille hocha la tête.

- J'ai lu dans un journal récent qu'ils avaient vendu à un très bon prix des tableaux et des objets de valeur. Je me disais que si par hasard tu trouvais quelque chose ne figurant pas sur l'inventaire, ce serait chez eux qu'il faudrait le porter.

- Maintenant, nous n'avons pas seulement un ou deux tableaux à mettre aux enchères, mais une collection exceptionnelle qui va attirer les amateurs et les conservateurs de musée de tout le pays.

- Et même de l'étranger !

- Heureusement que la voiture de mon ami Edward est toujours là. Cela me permettra d'aller demain à Londres !

- Tu ne peux pas aller à Londres demain ! s'exclama Linka d'un air

choqué.

- Pourquoi pas ?

- Parce que c'est dimanche. Il faut que tu ailles à l'église.

- Crois-tu ?

- Mais oui !

Elle laissa échapper un petit soupir.

- Les villageois ont pris l'habitude de se réunir tous les dimanches pour prier... même s'il n'y a plus de pasteur...

- Il n'y a plus de pasteur ! Comment est-ce possible ?

- Le révérend John Calking, qui était très âgé, est mort l'année dernière des suites d'une mauvaise grippe.

- Et il n'a pas été remplacé ?

- Un homme de Dieu, même s'il se contente de peu, a malgré tout besoin d'un minimum pour vivre.

- Oui, bien sûr, grommela Michael.

- De plus, le presbytère est presque inhabitable.

- Il faut le réparer !

Linka sourit.

- Maintenant que tu es riche, tu pourras te le permettre. Tu pourras aussi engager des artisans pour refaire la coupole de la chapelle du château, qui s'est effondrée un soir de tempête il y a deux ans en brisant la moitié des vitraux.

- Je n'ai pas vu cela.

- Tu n'as pas encore tout vu !

La jeune fille contempla avec émotion les derniers objets que son cousin venait d'extraire de la cachette des moines.

- Grâce à saint Antoine, notre existence et celle j des villageois vont enfin changer.

- Certes ! Je vais écrire à l'évêché pour que l'on nous envoie un nouveau pasteur. Et je ferai réparer le toit de la chapelle privée du château. Lorsque j'étais enfant, je me souviens que le pasteur du village venait toutes les semaines y célébrer l'office.

- Je m'en souviens aussi...

Le comte et sa cousine passèrent la plus grande partie de la journée avec le majordome dans la salle à manger. Tous trois faisaient briller et polissaient avec ardeur les objets d'or que Michael avait l'intention de porter chez Sotheby's le surlendemain.

- Quand j'ai appris à Albert que j'avais l'intention de me rendre à Londres, il a paru fort déçu, dit le comte.

- Cela ne m'étonne pas ! Il est très épris de la petite-fille de Mme Waters et voudrait l'épouser. Mais elle est encore très jeune : elle n'a pas dix-sept ans !

- Au fond, c'est grâce à elle que l'équipage est toujours là. Sinon j'aurais dû me contenter d'une voiture de louage. Elles ne sont jamais très confortables...

- Ne te plains pas. Tu pourras bientôt t'offrir toutes les voitures et tous les chevaux que tu voudras !

La jeune fille réfléchit un instant.

- Il faudra soigneusement envelopper chacun des objets composant le trésor des moines avant de les mettre dans des malles. Tu serais bien avisé de voyager avec un pistolet.

- C'est mon intention. Je n'ai aucune envie que les voleurs de grand chemin fassent main basse sur ce que nous avons trouvé aux pieds de saint Antoine !

En fin d'après-midi, Michael et Linka montèrent embrasser la comtesse. Ils étaient tous les trois en train de faire mille projets quand le majordome fit irruption dans la pièce d'un air affolé.

- Milord, venez vite ! Il y a au moins mille personnes qui montent l'allée !

Le comte se leva d'un bond.

- Qui sont ces gens, Saunders ?

- Des villageois, milord. Ils ont dû entendre parler du trésor que Mlle Linka a trouvé...

Pendant que Michael descendait en courant, la jeune fille alla jeter un coup d'œil à la fenêtre. Elle vit une cohorte d'hommes déguenillés de tous les âges. Les vieillards se traînaient au bout de la file en s'appuyant sur un bâton, les jeunes étaient au premier rang et tenaient une banderole sur laquelle étaient écrits ces mots en grandes lettres noires : NOUS

AVONS FAIM !

S'efforçant de rassurer la comtesse, elle sourit.

- Mille ? Saunders a tendance à exagérer. Je dirais qu'ils sont au plus une centaine.

En réalité, elle estimait leur nombre à deux cents environ mais ne voulait pas effrayer la mère de Michael.

Celle-ci se tordit les mains.

- Comment ont-ils pu apprendre l'existence du trésor ?

- Il a suffi que l'un des domestiques en parle pour que la nouvelle se répande comme une traînée de poudre.

Déjà, Linka était à la porte.

- Il faut que je sois aux côtés de Michael !

La jeune fille avait peine à cacher son inquiétude. Elle savait que de nombreuses manifestations avaient eu lieu dans les grandes villes et que seule la présence de gardes armés avait empêché des vols ou des dégradations.

Elle arriva sur le perron où se tenaient déjà le comte et le majordome. Le comte se tourna vers le jeune valet.

- Allez vérifier que toutes les autres portes sont bien fermées. N'omettez pas un seul verrou !

- Bien, milord.

Les hommes s'approchaient. Ils étaient assez bien alignés et, pour le moment, aucun cri hostile ne fusait dans leurs rangs.

« Mais la situation peut se retourner très vite ! pensa Linka avec angoisse. Il suffit d'un excité pour amener les autres... »

Elle eut soudain une idée. Elle courut dans le bureau de Michael, ouvrit un tiroir et glissa quelque chose dans sa poche avant de retourner sur le perron.

Celui qui semblait être le meneur attendit que tous les hommes se soient groupés devant le château.

Avant qu'il ait eu le temps de prendre la parole, Michael déclara d'une voix haute et forte qui porta très loin :

- Je suis heureux que vous soyez venus. J'avais moi-même l'intention de me rendre au village.

- Nous sommes ici pour faire valoir nos droits ! cria le meneur d'un ton agressif. Nous avons faim, nous n'avons pas de travail et nos enfants sont malades ! Est-ce une vie ?

- Tout cela va changer.

Linka se haussa sur la pointe des pieds pour épingler une médaille au revers du comte.

- La médaille de la bravoure ! proclama-t-elle du plus fort qu'elle put. Milord n'en a parlé à personne, et pourtant il a reçu cette décoration de la main même du duc de Wellington après la bataille de Waterloo. Ceux d'entre vous qui ont fait la guerre savent ce que signifie une telle distinction !

Un murmure qu'elle ne sut comment interpréter courut dans les rangs.

- Beaucoup de vaillants soldats étaient présents à Waterloo, déclara le comte. Eux aussi auraient dû recevoir cette médaille car ce sont des héros !

Le meneur des villageois ricana.

- Une médaille ne sert pas à grand-chose quand on a l'estomac vide !

- Je le sais. Mais tout va changer beaucoup plus vite que je n'aurais osé l'espérer.

- Il paraît que vous avez trouvé un trésor ! cria un jeune homme.

Le comte ne le nia pas.

- C'est la vérité. Les moines qui ont vécu à Monkford jusqu'au règne de Henry VIII avaient enterré leurs vases sacrés dans le cloître. Grâce aux moines de Monkford, nous allons pouvoir rendre au domaine sa prospérité d'antan.

Il marqua une pause avant de reprendre avec une visible émotion :

- Imaginez le choc que j'ai reçu en revenant au château. J'ai découvert des champs en friche, des fermes en ruine, des villages qui ne valaient pas mieux... Il fallait beaucoup d'argent pour tout remettre en état... or je n'en avais pas. Grâce à un prêt, j'ai pu envoyer quelques travailleurs labourer les champs... mais je me rendais compte que c'était bien loin d'être suffisant ! C'est alors que ma cousine, Mlle Linka, a découvert hier le trésor des moines. Je peux désormais employer tous les hommes valides. Ceux qui connaissent la terre iront dans les fermes, les couvreurs et les charpentiers referont les toits des cottages, les peintres les repeindront, les vitriers répareront toutes les fenêtres cassées, etc !

Il y eut un silence. Puis le meneur, qui semblait bien déterminé à avoir le dernier mot, demanda :

- Comment pouvons-nous être sûrs que vous allez accomplir toutes les promesses que vous venez de nous faire ?

- Il faut que vous ayez confiance en moi et que vous ajoutiez foi en ma parole. Et puisque vous êtes tous là, nous pouvons commencer à nous organiser. Y a-t-il des charpentiers et des menuisiers parmi vous ?

Une vingtaine d'hommes levèrent la main.

- Mettez-vous à la droite du groupe, ordonna le comte.

Il attendit qu'ils se soient exécutés pour demander :

- Y a-t-il des couvreurs ? Des artisans capables de réparer les cottages ?

Plusieurs petits groupes se trouvèrent bien vite constitués.

- Le château aussi a bien besoin de travaux, remarqua l'un des couvreurs.

- Je le sais mieux que quiconque ! répondit le comte. Pour encadrer tous ces artisans, j'ai maintenant besoin de responsables.

Deux hommes se détachèrent du groupe.

- J'étais contremaître dans la fabrique qui a fermé ses portes, dit le premier.

- J'étais l'adjoint de l'intendant de feu milord votre père, dit le second.

Le comte se tourna ensuite vers le meneur de la manifestation.

- Que faisiez-vous avant la guerre ?

- J'avais une carriole et deux chevaux, milord, répondit-il d'un ton beaucoup moins agressif qu'au début. J'allais acheter en ville ce que l'on me demandait. J'y conduisais aussi ceux qui avaient besoin de s'y rendre.

- Eh bien, vous n'allez pas manquer de travail car il faudra aller chercher beaucoup de matériel en ville !

- Je n'ai plus de chevaux, milord. Quant à ma carriole, elle est vermoulue.

- Vous en rachèterez une - plus grande que la précédente -, ainsi que deux solides chevaux pour la tirer.

L'homme le regarda avec stupeur.

- Avec quel argent voulez-vous que j'achète tout cela, milord ?

- Je vous en donnerai dès que j'aurai réussi à négocier le trésor des moines. Vous pouvez dès maintenant vous mettre en quête du véhicule adéquat.

Le meneur de la manifestation se trouva pendant quelques instants réduit au silence.

- Par exemple ! murmura-t-il enfin avec stupeur. Ah, par exemple !

- Ce n'est pas fini ! dit le comte. Il faut que le village revive... Il n'y a plus, si j'ai bien compris, qu'une misérable épicerie dans laquelle on ne trouve presque rien.

- C'est bien vrai, milord ! Et le boulanger n'a plus de farine pour faire du pain !

- Nous aurons besoin de commerçants. Un boucher, un charcutier, un

épicier, un quincaillier, que sais-je !

Il sourit avant d'ajouter :

- Et quelqu'un devra aussi reprendre, une fois qu'il sera remis en état, le pub du village !

Je sais que les hommes aiment se retrouver au Renard Roux après une dure journée de travail.

Il y eut des rires ainsi que quelques applaudissements dans les rangs.

- Outre des hommes capables de travailler dans les champs et de s'occuper du bétail, il faudra aussi quatre jardiniers très capables pour entretenir le parc du château. J'aurai également besoin de palefreniers, car nous allons avoir - tout comme autrefois - de nombreux chevaux dans les écuries. Le temps de la prospérité est revenu !

Un cri s'éleva de toutes les poitrines.

- Hourra !

- Parlons de vos gages maintenant, reprit le comte. Ils seront plus élevés que la moyenne, mais j'estime que vous le méritez après toutes ces années difficiles.

- Hourra !

Les villageois se dispersèrent en parlant avec animation. Linka leva vers Michael des yeux pleins de larmes.

- Tu as été extraordinaire !

Il effleura du doigt la médaille que la jeune fille avait épinglée au revers de sa jaquette.

- Tu mérites cette médaille autant que moi et peut-être plus !

- Ne dis pas de sottises, fit-elle en rougissant.

Elle pirouetta sur elle-même.

- Et maintenant, il faut que j'aille raconter à tante Mary ce qui s'est passé !

Michael la suivit des yeux tandis qu'elle gravissait l'escalier avec

légèreté.

- Elle est adorable. Sans elle, où en serions-nous, Grand Dieu ?

Le trésor l'attirait comme un aimant. Il ne se lassait pas d'admirer ces précieux objets enterrés par les moines des siècles auparavant. Certains avaient des formes d'une pureté, d'une simplicité

exquises, d'autres étaient beaucoup plus élaborés, et l'orfèvre avait alors choisi de les sertir de pierres précieuses.

Il trouva le vieux majordome en train de faire briller tout cela avec vénération.

- Vous avez fait des merveilles, Saunders !

- C'est un plaisir de redonner leur éclat à de si belles choses, milord. Quel dommage que vous soyez obligé de les vendre !

- La remise en état du domaine est à ce prix, vous le savez aussi bien que moi.

- Il faudrait que milady puisse admirer le trésor des moines avant que vous ne l'emportiez à Londres, milord.

- Je pensais le lui montrer ce soir à la lumière des bougies.

- Si milord me permet d'avoir une opinion, je dirais que rien ne vaut un rayon de soleil pour mettre l'or en valeur.

- Ma foi, vous n'avez pas tort, Saunders ! Je vais chercher milady.

Michael trouva Linka assise aux pieds de la comtesse. Avec élan, cette dernière tendit les mains à son fils.

- Mon cher enfant, ta cousine vient de me raconter comment tu as su calmer ces hommes venus manifestement pour en découdre... Je suis fière de toi ! Mais j'avoue que je ne suis pas autrement surprise de ton comportement : tu es bien comme ton père, qui savait toujours trouver les mots à dire à l'instant qu'il fallait.

- Linka m'a bien aidé.

- Elle ne m'en a rien dit.

- Ma cousine est trop discrète. Quoi qu'il en soit, les manifestants sont repartis contents et rassurés quant à leur avenir. Et maintenant, mère, je vais vous porter en bas pour que vous puissiez admirer le trésor grâce auquel toute notre vie va être changée.

- J'ai tellement envie de le voir que je serais capable de descendre toute seule !

- Vous pourrez marcher une fois arrivée en bas.

Le comte souleva sa mère dans ses bras sans effort apparent et la porta dans la grande salle à manger où était exposé le trésor.

Quand elle vit l'or et les pierres précieuses étinceler de tous leurs feux dans les rayons du soleil, la comtesse laissa échapper une exclamation émerveillée.

- Michael ! Tout cela est-il réel ou bien suis-je en train de rêver ?

- Tout est réel, grâce au ciel. Nous n'aurons plus jamais de soucis d'argent, et bientôt, le château redeviendra exactement tel que vous l'avez vu pour la première fois, en arrivant ici après votre mariage.

Il prit l'anneau papal sur la table et le passa au doigt de sa mère. Sur sa peau très blanche et sa main d'une finesse étonnante, l'énorme saphir paraissait encore plus impressionnant.

- Je vous offre ceci pour remplacer les bijoux que vous avez été obligée de vendre.

La comtesse parut très confuse.

- Qui t'a parlé de cela ?

- Personne. Mais je vous connais et n'ai pas eu de mal à deviner ce qui s'était passé.

- Merci, mon cher enfant, dit la comtesse en contemplant avec émotion l'anneau ancien qui brillait à son doigt. Je garderai cette bague jusqu'à ce que tu te maries... et je l'offrirai alors à ta femme.

- Vous garderez ceci jusqu'à la fin de vos jours ! déclara Michael avec fermeté. Et j'espère bien pouvoir vous offrir très vite d'autres cadeaux.

Il déposa un léger baiser sur la joue de sa mère.

- Vous avez supporté tant de moments difficiles sans jamais vous plaindre...

A ce moment-là, une voix forte se fit entendre dans le hall.

- Il n'y a donc personne ici ?

Linka se retourna et aperçut le marquis de Leathworth. Celui-ci, voyant qu'ils se tenaient tous dans la salle à manger, les y rejoignit.

- Comme la porte d'entrée était grande ouverte, je me suis permis d'entrer.

- La maison est un peu sens dessus dessous, expliqua le comte. Le majordome était ici il y a un instant et je ne sais pas où il est passé.

Saunders s'était discrètement éclipsé à l'arrivée de la comtesse et était allé discuter avec la cuisinière de tous les événements qui se succédaient au château.

- Je venais aux nouvelles, dit le marquis. J'ai entendu dire que vous aviez mis la main sur quelques objets en or abandonnés par les moines...

- Les voici.

Le marquis se trouva réduit au silence.

- Je m'attendais que vous ayez découvert quelques vases sacrés... dit-il enfin. J'étais loin de m'attendre à voir un pareil trésor ! Où était-il

caché ?

- Sous la statue de saint Antoine; dans le cloître. C'est Linka qui l'a découvert.

Le marquis s'inclina devant la jeune fille.

- Par hasard ou par magie ?

Elle sourit.

- Les deux, je suppose... J'essayais d'arracher les racines d'un lierre qui avait grimpé sur la statue. Ce faisant, j'ai déplacé une pierre... et voilà !

- Jamais, de ma vie, je n'ai eu l'occasion d'admirer autant de merveilles réunies ! déclara le marquis.

Il remarqua soudain que la comtesse était assise au bout de la table.

- Excusez-moi, chère amie, dit-il en allant la saluer. J'ai été tellement ébloui par tout cet or que je n'avais pas vu la perle du château de Monkford. Je suis impardonnable !

La comtesse sourit.

- Il y a un quart de siècle ou davantage, vous n'étiez jamais à court de compliments, et je m'aperçois que vous n'avez pas changé.

Elle lui tendit sa main à baiser.

- Les hommes n'ont d'yeux que pour l'or. Ah, ils sont bien tous les mêmes ! ajouta-t-elle, taquine.

- Je voudrais bien rencontrer la femme qui dédaigne l'or et les pierres précieuses... si elle existe.

- Peut-être pas. Mais or ou pas, je suis heureuse de vous revoir, dit la comtesse. Et j'ai été ravie de faire la connaissance de votre fille.

Le marquis la contemplait avec émotion.

- Vous êtes toujours aussi belle !

- Si seulement c'était la vérité ! fit la châtelaine avec une soudaine amertume.

- Mais c'est la vérité ! assura-t-il. Je serais volontiers venu vous saluer plus tôt, mais l'on m'avait dit que vous étiez alitée et que vous ne receviez personne.

- Il me semblait plus simple de rester dans mes appartements pour la bonne raison que nous n'avions plus jamais de visiteurs.

Avec franchise, elle ajouta :

- Et cela me désolait de voir dans quel état se trouvait le château.

- Tout cela va changer ! s'exclama Michael. Mais dès maintenant, il faut que vous preniez l'habitude de descendre, mère.

- Certes, renchérit le marquis. Et vous viendrez aussi nous voir à Leathworth. Ma fille m'a dit que je devais donner une réception en votre honneur.

Linka intervint.

- Non, c'est vous qui viendrez d'abord ! Nous voulons vous avoir tous les deux à dîner mercredi.

- A la réflexion, je crois qu'il serait plus sage de remettre ce dîner à jeudi - si toutefois vous êtes libre, Leathworth, dit Michael. C'est que je vais avoir beaucoup à faire à Londres et si je pense rentrer mercredi, cela risque d'être à une heure tardive.

- Eh bien, disons jeudi ! fit Linka. Pourrez-vous venir avec Sarah, monsieur ?

- Et le commandant Riley, bien sûr, ajouta Michael.

- Avec le plus grand plaisir. Mais maintenant que Mary a décidé de ne plus rester enfermée dans sa chambre, attendez-vous à me voir très souvent à Monkford !

En voyant la comtesse sourire à leur visiteur, Linka se dit que sa tante reprendrait encore plus vite goût à la vie si elle recevait les visites d'un ami de longue date.

Michael consulta sa montre de gousset.

- Vous rendez-vous compte qu'il est presque l'heure du dîner ?

Il se tourna vers le marquis.

- J'espère que vous accepterez de dîner avec nous. Je ne sais ce que la cuisinière a préparé...

- Bah, ce sera à la fortune du pot ! fit le marquis avec bonne humeur. La compagnie comptera beaucoup plus que ce qu'il y aura dans mon assiette... J'avoue que je commence à être un peu las d'entendre tout le temps Sarah et le commandant Riley parler de leurs projets.

- Nous évoquerons les jours où nous étions jeunes, dit la comtesse.

- Les jours où vous étiez la plus jolie débutante des salons londoniens. Vous faisiez tourner la tête de tous les messieurs - la mienne comme les autres !

Ils éclatèrent de rire. Puis Michael s'apprêta à porter sa mère jusqu'à la petite salle à manger où le dîner serait servi.

Elle l'arrêta.

- Laisse ! Je vais essayer de marcher.

- Vous avez deux piliers pour vous soutenir, dit le marquis en lui offrant le bras.

Encadrée par son fils et leur visiteur, la comtesse se dirigea vers le hall. Le majordome, qui avait déjà compris qu'il y aurait un convive de plus, disposait un quatrième couvert autour de la table ronde.

Mme Waters, qui se surpassait depuis l'arrivée du comte, avait préparé un excellent repas.

Tout en y faisant honneur, les convives parlèrent avec animation du trésor, de la manifestation des villageois et de tous les projets de Michael concernant le domaine. Le dîner se déroula dans la bonne humeur.

« Il y a bien longtemps que l'on n'a pas ri autant ici ! » pensa Linka.

- Lorsque vous viendrez jeudi, j'espère que le château aura déjà meilleure allure, dit Michael au marquis. La plupart des artisans travailleront au village, mais certains viendront ici pour entreprendre les réparations les plus urgentes.

- Vous avez eu de la chance de pouvoir calmer les manifestaiïts. Cela n'a pas été le cas la semaine dernière à Manchester !

Linka frissonna en se remémorant ce qu'elle avait lu dans les journaux.

Soixante mille personnes armées seulement de drapeaux - dont beaucoup de femmes et d'enfants - étaient entrées dans la ville, escortées par une fanfare. En voyant cette foule, les autorités avaient pris peur et avaient ordonné aux hussards et aux gardes à cheval de charger. Dix minutes plus tard, la grande place du marché était vide. Les manifestants s'étaient enfuis, terrorisés, laissant leurs blessés et leurs morts sur le pavé.

Le marquis prit congé tout de suite après le dîner et Linka l'accompagna jusqu'à sa voiture tandis que Michael aidait sa mère à regagner ses appartements.

- Quelle bonne soirée ! s'exclama la comtesse. La vie va donc redevenir comme avant ?

- Je l'espère bien !

- Je n'ose y croire...

Une fois dans sa chambre, la comtesse baissa la voix.

- Puisque tu dois aller à Londres lundi, mon cher enfant, j'aimerais que tu achètes une robe pour Linka.

- Une robe ? répéta-t-il avec stupeur.

- Pour qu'elle puisse la porter jeudi puisque nous aurons des invités. Ta cousine a été mon seul soutien au cours de toutes ces années difficiles. Pour une jeune fille, la vie n'était pas très drôle à Monkford, je peux te l'assurer... Mais pas une seule fois je ne l'ai entendue se plaindre. Elle n'a presque rien à porter, sinon de vieilles robes qu'elle trouve au grenier et qu'elle met elle-même à sa taille. Achète-lui quelque chose de vraiment joli...

Avec un sourire, la comtesse ajouta :

- Je suis sûre qu'avec ton expérience tu sauras choisir la toilette idéale.

Michael éclata de rire. Il se doutait bien que sa mère avait eu quelques échos de ses nombreux succès féminins.

- J'ai demandé à Amy de mettre dans ta chambre l'une des robes de Linka, poursuivit la comtesse. Ainsi, lorsque tu iras dans Bond Street, tu seras sûr d'acheter un modèle de la bonne taille.

- Vous pensez à tout !

- Je suis certaine que ce cadeau fera un grand plaisir à ta cousine..
- Quelle jolie femme n'est pas heureuse d'avoir une robe neuve ?
- Chut !

Le comtesse, qui avait l'oreille très fine, posa un doigt sur ses lèvres. Elle avait entendu la jeune fille monter l'escalier...

Quelques instants plus tard, Linka entra après avoir frappé un coup léger à la porte.

- Bonsoir, ma chère tante Maiy. Quelle bonne soirée, n'est-ce pas ?
- Quelle bonne soirée, en effet.
- Et quelle bonne journée, ajouta Michael. Maintenant je vais aller me coucher parce que je veux mettre au point le programme des travaux avec les responsables des ouvriers et des artisans. Et lundi, je partirai de très bonne heure.
- A quelle heure ? demanda Linka.
- Avant huit heures.
- Oh, je serai debout ! Demain, j'aiderai Saunders à envelopper chacune des pièces du trésor, puis nous mettrons tout cela dans des malles.
- Il faut que ce soit prêt dimanche soir.
- Ne t'inquiète pas, ce sera prêt. Quant à toi, n'oublie surtout pas de prendre une arme !
- J'aurai un pistolet et Albert sera armé, lui aussi.

Après avoir embrassé sa mère et Linka, le comte sortit.

- C'est curieux, il semble avoir grandi, remarqua la jeune fille. Il se tient plus droit, il a l'air plus dégagé...

La comtesse sourit.

- Tu as remarqué cela, toi aussi ?
- Bien sûr... et je ne me l'explique pas.

- C'est pourtant simple : il se sent plus léger depuis que le poids qui pesait sur ses épaules a disparu.

Le lundi matin, quand Linka s'éveilla, il faisait déjà grand jour. Elle jeta un coup d'œil à la pendule et s'aperçut qu'il était presque huit heures moins le quart.

Sans perdre une seconde, elle sauta du lit, s'habilla et dévala l'escalier. La voiture se trouvait déjà devant le perron, et Albert et le jeune valet transportaient les malles dehors.

« Si je m'étais réveillée cinq minutes plus tard, je n'aurais pas pu faire mes adieux à Michael ! » pensa-t-elle avec confusion.

Elle trouva celui-ci dans la salle à manger, devant un plat d'œufs au bacon.

- Je reviendrai dès que possible, lui dit-il. Mieux vaut cependant ne pas m'attendre avant mercredi soir !

Il pensait que non seulement il avait à négocier la vente du trésor avec les représentants de Sotheby's, mais qu'il lui faudrait aussi parcourir Bond Street pour acheter la plus jolie robe qu'il trouverait.

D'un air pensif, il examina sa cousine.

« Elle est ravissante avec ses cheveux blonds, ses grands yeux bleus et son teint translucide... mais comme elle est pauvrement habillée ! »

La jeune fille portait ce matin-là une robe qu'elle avait confectionnée elle-même dans un vieux coupon délavé de mousseline bleue.

« Même le plus beau des tableaux a besoin d'un cadre pour être mis en valeur, pensa le comte. Il suffirait d'une toilette élégante pour que Linka éclipse la plupart des jolies femmes de la société... »

Il se dit ensuite que c'était grâce à la jeune fille que sa vie allait se trouver transformée comme par magie.

« Je lui dois tant ! Comment lui exprimer ma reconnaissance ? » se demanda-t-il.

Au premier coup de huit heures, il se leva.

- Tu m'accompagnes jusqu'à la voiture ? demanda-t-il à sa cousine.

- Bien sûr !

Albert maintenait les chevaux. Il ne paraissait pas spécialement heureux de retourner à Londres et d'abandonner sa belle... même s'il savait que le voyage serait bref.

Michael prit Linka par les épaules et l'embrassa sur les deux joues.

- A bientôt !

- Sois très prudent ! Je vais attendre ton retour avec impatience.

Elle attendit que la voiture ait disparu au tournant de l'allée pour se diriger vers le perron.

Au moment où elle gravissait les marches, elle vit un petit groupe d'artisans sortir des communs. Ils suivaient M. Teb-bit, qui avait été l'adjoint de l'ancien intendant du château.

Surprise, la jeune fille les regarda s'approcher. M. Tebbit, que Michael avait chargé d'organiser les travaux, ôta son chapeau.

- Bonjour, mademoiselle. J'ai laissé la moitié des hommes au village, sous la direction de Jack, le contremaître. Quant à ceux-ci, ils vont commencer les travaux qu'il y a à faire au château. Qu'y a-t-il de plus urgent ?

La voyant hésiter, le majordome, qui venait de la rejoindre, suggéra :

- Si vous avez un dîner jeudi soir, mademoiselle Linka, peut-être serait-il bien de remettre en état le salon bleu ?

- Quelle bonne idée, Saunders ! Croyez-vous qu'il serait également possible de préparer la grande salle à manger ? Il ne doit pas y avoir énormément de travail à y faire, puisque les murs sont recouverts de panneaux de chêne sculpté.

- Je vais voir cela avec M. Tebbit, dit le majordome. S'il met assez d'ouvriers sur chacune de ces deux pièces, elles devraient avoir meilleure allure d'ici jeudi !

- Milord sera heureux de voir les transformations à son retour. Mais si ce n'est pas prêt, tant pis ! Nous dînerons dans la petite salle à manger comme d'habitude.

- Tout à l'heure, je descendrai au village pour engager trois valets, dit

le majordome.

- Cela ne devrait pas être difficile de trouver des domestiques, maintenant que nous pouvons les payer ! Milady est-elle levée ?

- Elle n'a pas encore sonné, que je sache, mademoiselle Linka.

Comme il n'était pas question d'entrer dans la chambre de la comtesse avant que celle-ci ne soit prête, Linka se rendit dans sa propre chambre.

« Je serais bien avisée de faire un brin de toilette. J'étais si pressée ce matin que je n'en ai pas eu le temps... »

Un peu plus tard, en jupon d'organdi devant sa table de toilette, elle contempla son reflet d'un air pensif.

« Comme j'aimerais être avec Michael en ce moment ! » pensa-t-elle.

Après avoir déposé le trésor chez Sotheby's, qu'allait-il faire ?

- Et ce soir, où ira-t-il ? murmura la jeune fille.

Probablement chez des amis. Les mêmes amis - et surtout les mêmes amies -, qui l'avaient retenu à Londres plus longtemps que prévu...

Linka avait lu toutes les missives que lady Béatrice envoyait à sa belle-sœur. Ces longues lettres étaient pleines d'une foule de détails.

Michael est devenu la coqueluche des jolies femmes... écrivait-elle dans l'une d'elles.

Ma chère Mary, apprenez que votre fils a autant de succès auprès des duchesses que des courtisanes ! Elles se l'arrachent ! racontait-elle dans une autre.

En ce moment, on voit tout le temps Michael avec la jolie marquise de Solkshire, mais cela ne durera pas plus qu'avec les autres, disait-elle dans une troisième.

La jeune fille se sentit pâlir. Maintenant que Michael allait avoir tout l'argent qu'il voulait, plus rien ne le retiendrait au château...

« Il préférera s'amuser à Londres ! »

A cette pensée, elle se sentit si triste qu'une larme roula sur sa joue

veloutée. Juste à ce moment-là, on frappa à sa porte... Elle s'empressa de s'essuyer les yeux.

- Oui ? Qui est là ?

- C'est Amy, mademoiselle Linka. Je voulais simplement vous dire que milady était prête,.

- Merci, Amy. J'irai lui dire bonjour dans cinq minutes.

- Très bien, mademoiselle Linka.

La jeune fille passa un peu d'eau fraîche sur ses yeux et se rhabilla. Puis elle alla embrasser la comtesse.

- As-tu vu Michael avant son départ ? lui demanda cette dernière.

- Oui, ma tante. Il est parti à huit heures comme il l'avait dit. Il va maintenant falloir attendre mercredi pour savoir à combien les experts ont estimé le trésor.

- Une fortune, c'est certain ! Quand je pense que nous n'aurons plus jamais de soucis d'argent, je n'ose y croire !

Le visage de la comtesse s'assombrit.

- Tout ce que j'espère, c'est que Michael restera ici et n'aura pas l'idée d'aller courtoiser toutes les jolies femmes de Londres !

C'était ce que Linka espérait aussi de tout son cœur - même si elle n'en dit rien.

- Ce serait si bien qu'il se marie, qu'il ait des enfants et qu'il vive au château ! reprit la comtesse.

Elle soupira.

- Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de jeunes filles à marier dans la région. A part lady Sarah...

Linka se sentit plus triste que jamais. Maintenant que Michael était riche, plus aucun obstacle ne s'opposerait à ce qu'il épouse la fille du marquis de Leathworth !

« Il est certain qu'elle ne pourra plus le prendre pour un coureur de dot ! »

A pas lents, la jeune fille s'approcha de la fenêtre et regarda le parc à l'abandon sans vraiment le voir. A la pensée que Michael pouvait s'intéresser à lady Sarah ou à une autre, elle se sentait envahie par une jalousie intense, une jalousie inexplicable...

« Pourquoi ? Mais que m'arrive-t-il ? » se demanda-t-elle.

Soudain, elle eut l'impression qu'un voile se déchirait. Et elle comprit enfin qu'elle aimait son cousin de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces.

Mais elle savait en même temps que rien n'était possible entre eux, car Michael ne la considérerait jamais comme une femme séduisante.

« Pour lui, je suis et je resterai éternellement la petite cousine... »

De nouveau, les larmes lui picotèrent les yeux. Dans un arbre, un oiseau lança un trille et elle eut l'impression qu'il se moquait d'elle.

Michael arriva à Londres en un temps record et se rendit directement sur le Strand où se trouvaient les bureaux de Sotheby's.

Après avoir donné son nom à l'huissier, il demanda à parler au directeur. On l'introduisit quelques minutes plus tard dans un vaste bureau.

- Voici ce qui m'amène... commença-t-il.

Et il raconta la découverte du trésor des moines, dans le cloître du château de Monkford, aux pieds de saint Antoine. Quand il dit qu'il avait avec lui trois malles remplies d'objets en or datant apparemment du XIV^e, du XV^e et du XVI^e siècle, l'intérêt du directeur de Sotheby's redoubla.

- Voyons ceci !

Il appela son secrétaire et lui demanda d'envoyer des hommes à tout faire chercher les malles dans la voiture du comte.

Lorsque Michael les ouvrit devant les yeux éblouis du directeur de la célèbre maison de ventes aux enchères et de ses assistants, les commentaires fusèrent aussitôt.

- C'est extraordinaire !

- C'est tout bonnement fabuleux !

- Un trésor... le mot paraît encore faible !

- Cela va être l'une des ventes les plus exceptionnelles que nous ayons jamais eues ici !

Le directeur de Sotheby's hocha la tête.

- Certainement. Elle va attirer tous les amateurs d'objets d'art - sans compter les conservateurs de musée. Dès que la date de la vente sera fixée, nous préviendrons les acheteurs éventuels, aussi bien en Angleterre que sur le continent et jusqu'en Amérique.

- Je vais donc vous confier mon trésor, dit le comte.

- N'ayez crainte, il sera bien gardé ! Nous avons ici des chambres fortes et des coffres inviolables !

- A combien estimez-vous tout cela ?

- Une estimation précise est toujours difficile car les enchères s'envolent parfois beaucoup plus haut que prévu, répondit le directeur de Sotheby's. Ces pièces uniques vont attirer des amateurs du monde entier... A mon avis, vous devriez recevoir une somme allant de deux à trois millions de livres - ou davantage.

Michael retint sa respiration. Il avait espéré que le trésor pouvait valoir un million, et voilà que des experts lui parlaient du double ou du triple de cette somme !

« Je suis riche ! » pensa-t-il avec ébahissement.

Il ne quitta pas les bureaux de Sotheby's avant d'assister au transfert du trésor dans l'une des chambres fortes. Puis il dut attendre qu'un secrétaire recopie à son intention l'inventaire détaillé de ce qu'il venait de confier aux commissaires-priseurs.

Le comte se rendit ensuite à la banque Coutts, dont son père avait toujours été client.

Thomas Cook, qui en était toujours le directeur, en dépit de son grand âge, l'accueillit avec chaleur.

- J'ai appris que vous vous étiez conduit comme un héros pendant la guerre et que le duc de Wellington lui-même vous avait décoré. De plus, vous avez eu la chance de revenir intact de la meurtrière bataille de Waterloo !

- J'ai eu de la chance, oui. En revanche, mon domaine a beaucoup souffert...

En voyant le visage de Thomas Cook s'assombrir, le comte pensa qu'il s'attendait à une demande de prêt et cherchait comment refuser sans le froisser.

- ... mais tout s'est arrangé miraculeusement ! termina-t-il d'un ton triomphant.

M. Cook haussa les sourcils.

- Comment cela ?

Michael lui raconta alors de quelle façon sa cousine avait découvert un fabuleux trésor.

- Je viens de déposer tout cela chez Sotheby's. Le directeur estime que l'ensemble se vendra deux à trois millions - peut-être même davantage.

- Comme je suis heureux pour vous ! s'exclama M. Cook. Votre père tentait tant bien que mal de maintenir le domaine en état, mais je crains qu'après sa mort les choses ne soient allées de plus en plus mal.

- Hélas ! Je vous avoue que j'ai été atterré en revenant à Monkford. Mais maintenant, tout va changer.

- Je m'en doute !

- Il faudra cependant attendre un certain temps avant que la vente aux enchères n'ait lieu, car pour qu'elle ait tout l'éclat voulu, Sotheby's doit prévenir tous les amateurs d'art anglais et étrangers, ce qui ne peut se faire en quelques jours.

- Certes !

- D'ici là, je voudrais pouvoir commencer la restauration du château et du domaine.

M. Cook devina immédiatement où son visiteur voulait en venir.

- Et vous aimeriez que notre banque vous accorde un découvert ? Rien de plus facile !

Michael se rendit ensuite à Bond Street. Il se souvenait que lady

Penelope Warde, l'une des jolies femmes à la mode, s'habillait toujours chez Mme Riche où il l'avait d'ailleurs accompagnée une ou deux fois.

Lady Penelope était une superbe rousse dont les aventures ne se comptaient plus. Son mari l'avait laissée veuve deux ans auparavant, et elle s'était bien vite consolée en multipliant les amants... Elle était tombée dans les bras de Michael quelques semaines avant qu'il ne retourne à Monkford.

Lorsqu'il lui avait fait ses adieux au cours d'une nuit passionnée, elle s'était accrochée désespérément à lui.

- Que vais-je devenir sans vous ? Promettez-moi de revenir très vite...

Le comte n'avait pas répondu. Il ne savait que trop bien que ses moyens ne lui permettaient pas de passer une partie de l'année à Londres.

Curieusement, une fois de retour au château, il n'avait pas eu une seconde pour penser à lady Penelope. Mais l'image de cette rousse incendiaire s'imposa à lui dès qu'il entra dans la boutique de Mme Riche.

Celle-ci l'accueillit très aimablement.

- Quelle surprise et quel plaisir, milord ! Je pensais que vous aviez quitté Londres.

- Je suis revenu pour un jour ou deux, et je suis chargé de vous acheter un joli modèle.

Tout en défaisant le paquet contenant l'une des vieilles robes de Linka, il ne put s'empêcher de remarquer le contraste qu'elle faisait avec les élégantes toilettes exposées dans le magasin.

- Voici la taille de la jeune personne en question...

Voyant une lueur impertinente briller dans les yeux de Mme Riche, il ajouta :

- En fait, il s'agit de ma jeune cousine et c'est ma mère qui m'a chargé de cet achat.

- Ah, une débutante ! J'ai exactement ce qu'il lui faut...

Mme Riche le fit entrer dans le salon du fond où seuls les clients

importants étaient invités et lui offrit une coupe de champagne.

- Si vous voulez bien patienter pendant quelques instants, je vais demander à l'une de mes vendeuses de passer la robe en question.

Elle revint deux ou trois minutes plus tard avec une jeune fille vêtue de blanc.

Le comte secoua négativement la tête.

- C'est une jolie robe, mais je la trouve un peu surchargée pour une très jeune fille.

- Je vais vous en montrer tout de suite une autre, dit Mme Riche.

Elle repartit. Puis les rideaux s'ouvrirent de l'autre côté du salon et une cliente apparut.

- Penelope ! s'écria Michael avec stupeur.

Il se leva pour s'incliner devant la nouvelle venue qui paraissait aussi étonnée que lui.

- Michael ! Que faites-vous ici ? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez à Londres ?

- Je viens d'arriver.

Lady Penelope s'approcha de lui dans un mouvement ondulant. Sa robe dont la coupe mettait en valeur sa silhouette parfaite était d'une couleur qui s'harmonisait exactement avec celle de ses grands yeux émeraude légèrement étirés sur les tempes. Quant à son chapeau dont le rebord donnait du mystère à son regard, il était orné de plumes d'autruche du même vert que celui de sa robe.

- Michael, vous m'avez tellement manqué ! soupira-t-elle.

Le comte ne jugea pas utile de mentir en prétendant qu'elle aussi lui avait manqué.

Il lui baisa la main.

- Vous êtes plus jolie que jamais.

- Merci !

D'un air soupçonneux, elle demanda :

- Mais dites-moi un peu ce que vous faites chez Mme Riche ?

- Il faut que j'achète une robe pour ma petite cousine, une orpheline que ma mère a adoptée quand elle était encore un bébé. Aidez-moi, cette tâche me dépasse !

Lady Penelope parut soulagée.

- Ah, bon ! Une robe pour la petite cousine... Je craignais qu'une autre n'ait pris ma place.

Si cela avait été le cas, j'aurais été folle de colère et de jalousie !

Elle s'assit à côté de lui.

- Ce que je ne comprends pas, c'est que vous puissiez vous permettre de faire des achats chez Mme Riche. Ses modèles sont horriblement chers et je sais que vous avez de gros problèmes financiers.

- Le sort a tourné en ma faveur... Je suis riche, désormais, Penelope !

Son regard s'éclaira.

- Vraiment ? Ah, quelle bonne nouvelle ! Laissez-moi vous féliciter...

Elle se jeta dans ses bras et il eut toutes les peines du monde à la maintenir à distance.

- Mme Riche risque de revenir. Soyez sage ! Aidez-moi plutôt à choisir cette robe pour ma petite cousine !

La couturière arriva sur ces entrefaites avec la vendeuse qui tenait le rôle de mannequin.

Celle-ci portait cette fois une toilette en mousseline blanche d'une simplicité exquise.

- Pour une toute jeune fille, ce serait parfait, estima lady Penelope avec un soupçon de condescendance.

- Très bien, je la prends, décida le comte. Je souhaiterais également acheter une robe d'après-midi avec une veste ou une cape assortie.

Cette fois, lady Penelope l'aida à choisir un ravissant ensemble couleur myosotis.

- Il faudrait un chapeau de la même couleur, dit-elle. Auriez-vous cela, madame Riche ?

- Bien entendu, milady.

Michael acheta un troisième modèle bleu pâle destiné à des dîners moins habillés.

- Vous gâtez votre petite cousine, remarqua lady Penelope.

Pendant que Mme Riche et ses employées enveloppaient les modèles retenus, elle demanda à Michael combien de temps il resterait à Londres.

- Je suis obligé de repartir demain.

- Déjà ! s'exclama-t-elle, visiblement très déçue.

- Il faut que je trouve un endroit où dormir ce soir. Je peux aller à mon club ou demander l'hospitalité à un ami.

Lady Penelope se pencha vers lui.

- J'ai une bien meilleure idée... fit-elle tout bas, d'un ton plein de sous-entendus.

Ce que lady Penelope souhaitait, c'était bien entendu que le comte passe la nuit avec elle...

Et à vrai dire, il ne demandait pas mieux.

Elle tint à le prévenir que son frère, qui se trouvait lui aussi à Londres, était descendu chez elle et dînerait certainement avec eux.

- Mais il ne nous dérangera guère, ajouta-t-elle. Le connaissant, je suis sûre qu'il s'empressera d'aller terminer la soirée à son club. C'est un grand joueur !

- Cela me fera plaisir de revoir le duc de Bronyarde, prétendit le comte
- même si, en réalité, il n'avait jamais trouvé cet homme des plus sympathiques.

- Je crois qu'il vous aime bien, lui aussi.

Lady Penelope battit des cils.

- Mais pas autant que je vous aime, moi...

Le lendemain matin, Michael eut bien du mal à s'arracher aux bras de sa maîtresse.

- Ma chère amie, laissez-moi partir ! Il faut absolument que je me rende au ministère des Affaires étrangères. Je sais que le vicomte de Castebreagh veut me consulter au sujet d'une affaire dont je suis le seul à connaître les tenants et les aboutissants. Quel drame s'il apprenait que je suis venu à Londres sans aller au ministère !

- Promettez-moi de revenir ce soir !

Michael hésita.

- Promettez-le-moi ! insista-t-elle.

Étant donné qu'il avait plusieurs personnes à voir dans la journée, le comte se dit qu'il serait plus simple de passer une seconde nuit à Londres.

- Je reviendrai ce soir, promit-il.

Il se pencha pour baiser la main de lady Penelope, ce qui l'empêcha de voir étinceler une lueur de triomphe dans les yeux verts de sa maîtresse...

Arrivé au ministère des Affaires étrangères, le comte se nomma et fut tout de suite introduit dans un salon où attendait un homme qu'il reconnut immédiatement, car il n'était autre que l'aumônier de son régiment.

- Révérend Jones ! s'exclama-t-il. Comme je suis heureux de vous revoir !

Les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main. Puis l'aumônier apprit au comte qu'il venait de faire ses adieux au vicomte de Castebreagh.

- Pourquoi ? lui demanda Michael. Vous partez ?

- Je l'espère... Je vais aller demander à mon évêque de me trouver une paroisse à la campagne. Je ne suis plus tout jeune et je voudrais écrire un livre. Je me verrais bien vivre dans un village tranquille...

Le comte laissa échapper une exclamation ravie.

- Est-ce possible ? Mon père, j'ai exactement ce qu'il vous faut !

- Vraiment ?

- Aimerez-vous venir à Monkford ? Je vous préviens : l'église est en mauvais état, tout comme la chapelle du château - et ne parlons pas du presbytère ! Mais tout cela devrait s'arranger très vite maintenant que j'ai les capitaux me permettant d'entreprendre toutes les réparations nécessaires.

- C'est le ciel qui vous envoie ! Je serais enchanté d'accepter votre proposition.

- Je repars demain pour Monkford. Si vous voulez, vous pouvez venir avec moi. Cela vous est-il possible ?

- Tout à fait. Il me suffira de prévenir mon évêque que j'ai trouvé par moi-même une nouvelle affectation. Puis je ferai mes bagages. Étant donné que je possède fort peu de choses, cela ne devrait pas être bien long !

- Dites-moi où je devrai vous prendre.

Le pasteur lui donna l'adresse du presbytère où il était hébergé par un ami.

- Très bien, dit le comte en en prenant note. Je passerai demain aux environs de neuf heures.

Il était en train de raconter au révérend Jones comment sa cousine avait découvert un trésor aux pieds de saint Antoine quand un officier vint lui dire que le vicomte de Castebreagh allait le recevoir.

L'entretien dura beaucoup plus longtemps que ne l'aurait pensé le châtelain. Le vicomte de Castebreagh tint ensuite à l'inviter à déjeuner et lorsque Michael sortit enfin du ministère des Affaires étrangères, il était presque quatre heures de l'après-midi.

Il se rendit alors à son club où il retrouva quelques-uns de ses amis. Mais leur conversation ne l'intéressait qu'à moitié...

« Cela ne me passionne plus guère de connaître les derniers potins ou de savoir quelles sont les beautés à la mode », constata-t-il avec une certaine surprise.

Il ne songeait qu'au domaine, à tous les travaux qu'il allait pouvoir entreprendre, à toutes les améliorations qu'il allait pouvoir effectuer... Et il était tellement absorbé par tout cela que, de toute la journée, il n'accorda qu'une pensée fugitive à lady Penelope.

- J'espérais que vous alliez venir plus tôt, lui dit celle-ci d'un ton plein de reproche quand il la retrouva en fin d'après-midi.

- Ne vous avais-je pas dit, chère amie, que j'avais de nombreuses obligations et plusieurs rendez-vous ?

- Enfin, vous êtes là, c'est le principal !

Elle lui adressa un sourire plein de promesses.

- Mon cher Michael, savez-vous ce que j'aimerais faire ?

- Dites-moi...

- Je voudrais voir votre domaine et faire la connaissance de Madame votre mère.

- Cela me ferait très plaisir de vous recevoir à Monkford, vous le savez bien, mais il faut pour cela attendre que le château soit redevenu un

peu plus confortable.

- Je voudrais tant être votre première invitée !

Le comte essaya de lui faire entendre raison, mais ce fut impossible. Lady Penelope s'était mis en tête de partir avec lui le lendemain et rien ne pouvait la faire démorde de son projet.

Michael dut se montrer très ferme.

- Penelope, c'est impossible !

- Mais pourquoi ? demanda-t-elle d'un ton plaintif.

- Pour la bonne raison que j'emmène déjà avec moi l'aumônier de mon régiment, qui va devenir le pasteur du village.

Cette fois, lady Penelope cessa d'insister.

- Un pasteur entre vous et moi ! s'exclama-t-elle en pouffant. J'avoue que ce n'était pas ainsi que j'envisageais ce voyage !

Redevenant raisonnable, elle accepta la proposition de son frère, qui lui suggérait de l'emmener à Monkford le jeudi.

- Et nous reviendrons dès le vendredi, ajouta le duc de Bronyarde.

- Déjà ? s'écria lady Penelope. Mais je voudrais rester beaucoup plus longtemps là-bas !

- Nous n'allons pas nous imposer chez Michael alors que celui-ci nous a dit que le château était en travaux. Par ailleurs, je dois être de retour à Londres samedi : je suis invité à une réception à Carlton House.

Michael trouvait assez bizarre que Penelope ait tant insisté pour être sa première invitée, et aussi qu'elle soit prête à entreprendre un tel voyage pour passer une seule nuit au château.

« Ah, les femmes ! » pensa-t-il avec indulgence.

Quand il se leva le lendemain matin, lady Penelope dormait toujours profondément.

« Dois-je la réveiller pour lui dire qu'elle ferait mieux de retarder sa visite à Monkford ? »

se demanda-t-il.

A peine avait-il formulé cette pensée qu'il haussait les épaules.

« Inutile de chercher à discuter avec une femme aussi entêtée ! Elle a décidé d'aller au château et rien ni personne ne pourra la faire changer d'avis. »

Il quitta les appartements de sa maîtresse sur la pointe des pieds et regagna la chambre qui lui avait été attribuée - et dans laquelle il n'avait pas passé beaucoup de temps.

Après s'être préparé, il descendit prendre son petit déjeuner. Il le termina juste au moment où Albert amenait la voiture devant le perron.

Le valet semblait enchanté de retourner à Monkford où l'attendait sa belle...

- Puisque la vie londonienne ne vous convient plus, je pourrais vous proposer un poste de cocher à Monkford, lui dit le comte.

Albert eut un grand sourire.

- Je vous assure que vous feriez de moi le plus heureux des hommes, milord !

- Mais il faudra que vous retourniez au moins une fois à Londres pour rendre cette voiture et ces chevaux à leur légitime propriétaire.

- Je m'en doute bien, milord ! Et ce qui me fait plaisir, c'est que vous aurez bientôt d'aussi belles voitures et d'aussi beaux chevaux que le marquis de Kerley.

- Je l'espère bien !

Ils trouvèrent le révérend Jones prêt à partir. Tous ses effets tenaient dans une seule vieille malle noire cloutée de cuivre.

- Comme vous le voyez, je ne m'encombre pas de possessions matérielles, dit-il en riant.

Si à l'aller Michael n'avait pas voulu s'arrêter, il prit cette fois le temps de faire halte dans un relais de poste.

- Puis-je vous inviter à déjeuner, mon père ? demanda-t-il au pasteur.

- Avec plaisir !

Le comte tint à prévenir le futur pasteur de Monkford que son presbytère était à peine habitable.

- Mais les travaux de rénovation sont déjà en cours. En attendant, je pourrai mettre à votre disposition une chambre au château.

- Pensez-vous ! Après toutes ces années de guerre, j'ai l'habitude de dormir à la dure.

Dès qu'elle entendit la voiture remonter l'allée, Linka se précipita.

- Michael ! Comme je suis contente de te revoir ! s'exclama-t-elle en dansant de joie. Tu arrives un jour plus tôt que prévu !

- Étant donné que j'ai pu tout régler assez rapidement, je n'ai vu aucune raison pour m'attarder à Londres.

La jeune fille parut surprise en voyant un inconnu descendre à son tour de voiture.

- Voici le révérend Jones, lui dit Michael. Il était l'aumônier de notre régiment et va devenir le pasteur de Monkford.

Linka joignit les mains.

- Les villageois vont être bien heureux, fit-elle d'un ton pénétré.

Le comte poursuivit les présentations.

- Mon père, voici ma petite cousine, Linka Farnell.

Cette dernière tint à faire visiter la chapelle du château au pasteur.

- Elle est en bien triste état pour le moment, comme vous pouvez le constater, mon père.

Mais M. Tebbit et ses hommes ne tarderont pas à la remettre en état.

- Je surveillerai moi-même les travaux, dit le pasteur. Car sous la poussière et les décombres, je me rends compte que cette chapelle est une pure merveille qu'il faut restaurer avec un soin extrême.

- Mon cousin sera heureux que vous vous occupiez de cela. Il a tant à faire lui-même !

Ce fut seulement après dîner que Michael apprit à la jeune fille qu'ils

allaient avoir des invités.

- Deux de mes amis de Londres doivent venir jeudi. Grâce au ciel, leur séjour ne sera pas long : ils repartiront dès le vendredi. Ce qui nous arrange car nous ne sommes pas en mesure de recevoir convenablement.

- C'est le moins que l'on puisse dire !

- Mais ils ont tellement insisté que je n'ai pas pu dire non...

- Les femmes de chambre que Saunders a engagées ont commencé à faire le ménage dans les appartements de l'aile ouest. Il y avait une couche de poussière incroyable et les araignées se croyaient chez elles...

- Il faudra donner à lady Penelope la chambre donnant sur la roseraie. C'est l'une des plus jolies...

Linka pâlit.

- Lady Penelope !

- L'une de mes amies, précisa Michael sans remarquer le trouble de la jeune fille. Elle est très jolie... Son frère, qui doit l'accompagner, n'est autre que le duc de Bronyarde.

La jeune fille demeura silencieuse. Elle n'avait pas oublié que lady Beatrice avait plusieurs fois mentionné le nom de lady Penelope dans ses lettres.

Cette beauté rousse aux yeux verts poursuit Michael de ses assiduités d'une manière éhontée. C'est une veuve dont la réputation laisse grandement à désirer. Après la mort de son mari, elle a tout de suite pris un amant, puis un autre, un troisième... et le défilé ne semble pas près de s'arrêter !

- Je ne devrais pas te laisser lire cela, avait dit la comtesse, confuse.

- Ma tante, je ne suis plus une enfant !

- Il y a cependant des choses que les jeunes filles ne devraient pas savoir.

- Je pense au contraire qu'il vaut mieux qu'une jeune fille soit avertie des choses de la vie, avait protesté Linka.

Vaincue, la comtesse avait souri.

- De toute manière, tu n'es pas une jeune fille comme les autres !

Après un dîner très animé au cours duquel Michael raconta comment il avait été reçu par le directeur de Sotheby's, Linka monta dans sa chambre.

Elle fut très étonnée, en ouvrant la porte, de voir que toutes les bougies avaient été allumées.

Mais sa stupeur ne connut plus de bornes quand elle vit, étalée sur son lit, la plus jolie des robes du soir en mousseline blanche qu'elle ait jamais vues... L'ensemble bleu myosotis avait été suspendu à la porte de son armoire. Quant à la troisième robe que Michael avait achetée chez Mme Riche, elle était drapée sur la chaise de la coiffeuse.

Interdite, la jeune fille contemplait tout cela en se demandant si elle ne rêvait pas.

Timidement, elle s'approcha de la robe blanche et l'effleura du bout des doigts. Elle comprit alors que tout cela était bien réel...

Quand elle laissa échapper un cri de joie. Michael, qui attendait sa réaction derrière la porte, jugea alors le moment venu d'entrer.

- Mes petits cadeaux te plaisent-ils ?

Elle se jeta dans ses bras.

- Merci, merci ! C'est trop beau, je n'ose y croire ! Jamais de ma vie je n'aurais espéré avoir un jour des toilettes de princesse ! Oh, comme tu es gentil !

Il l'embrassa fraternellement sur la joue.

- Tu mérites bien cela, ma petite Linka ! Et davantage...

- Je me demandais justement ce que je pourrais porter jeudi pour recevoir le marquis de Leathworth et Sarah. Je n'avais rien de convenable et je craignais de te faire honte.

- Comment peux-tu parler ainsi ? Toi, me faire honte, alors qu'au contraire je suis si fier de toi ? Ces robes sont-elles à ton goût ?

- Elles sont tellement belles que je n'oserai pas les porter !

Michael éclata de rire.

- J'espère bien que si ! Tu sais, je me sentais gêné comme un éléphant dans un magasin de porcelaine dans ces boutiques de mode de Bond Street...

- Toi ? Avec ta réputation de séducteur ? ne put s'empêcher de lancer Linka. Je parie que tu as accompagné souvent des jolies femmes là-bas !

- Écoutez la petite effrontée ! s'exclama Michael en lui donnant, par jeu, une tape sur la main. Ma chère, si tu ne te montres pas plus reconnaissante que cela, je vais de ce pas aller donner tes robes aux lapins du parc !

- Surtout pas ! Quel gâchis... Je les porterai et, pour la première fois, j'aurai l'impression d'être une vraie dame !

- Je te laisse les essayer, dit le comte avec un sourire indulgent. Bonsoir, ma petite cousine

!

- Bonsoir, Michael. Et merci ! Merci, merci et encore merci !

En regagnant sa propre chambre, il pensa, attendri :

« Elle a des réactions d'enfant. Un petit cadeau, et elle est folle de joie... Mais ce n'est pas avec trois malheureuses robes que je m'acquitterai de l'énorme dette que j'ai envers elle.

Comment pourrai-je jamais la remercier ?»

Le comte n'avait pas reparlé de ses invités, mais Linka n'oublia pas, le lendemain matin, de donner les instructions nécessaires à la cuisinière et au majordome.

- Nous allons recevoir du monde alors que le château est en si triste état ? grommela ce dernier. Quel dommage de leur en donner une mauvaise impression...

- Je suis bien de votre avis, Saunders. Heureusement que les invités de milord ne passeront qu'une nuit ici !

- Heureusement, oui ! Nous avons assez à faire pour le moment sans avoir à recevoir des curieux ! Si vous voulez mon avis, mademoiselle Linka...

Le majordome s'interrompit en voyant le comte sortir de son bureau.

- Linka, je vais faire le tour du domaine à cheval. Veux-tu venir avec moi ?

Elle n'hésita pas.

- Bien sûr.

Ils firent seller Flycatcher et Firebird et partirent au grand trot. Dès les premiers kilomètres, ils purent constater que tout le monde s'affairait dans les champs, les fermes, les villages et les hameaux...

- Les gens ont l'air si heureux, remarqua la jeune fille.

- Ils savent que les années noires sont finies, pour eux comme pour nous.

« Pas pour moi, pensa Linka dont le cœur s'alourdit. Je voudrais pouvoir vivre dans l'ombre de Michael en m'attachant à ses pas comme un petit chien... Mais aurais-je le courage de voir l'homme que j'aime courtiser d'autres femmes en ma présence ? »

Dans l'après-midi, la jeune fille aida Amy à préparer la robe que la comtesse porterait pour ce dîner qui réunirait huit convives au lieu des six prévus.

« Nous nous serions bien passés de la visite de cette lady Penelope et de ce duc de Bronyarde ! » pensa-t-elle sans enthousiasme.

La voix de la comtesse interrompit ses réflexions.

- Ne suis-je pas trop âgée pour porter une robe en soie bleu vif ? demandait-elle avec inquiétude.

- Comment pouvez-vous poser une question pareille, tante Mary ? Non seulement vous n'êtes pas trop âgée, mais de plus vous êtes très belle... et je trouve que vous embellissez de jour en jour !

- Ne dis pas de sottises, ma chère enfant ! fit la comtesse en rougissant.

Depuis que le marquis lui rendait visite tous les jours, elle était transformée.

« Par moments, on lui donnerait dix ans de moins ! » se disait Linka, ravie de constater que l'état de santé de sa tante s'améliorait aussi spectaculairement.

Le marquis n'arrivait jamais sans un petit présent. La première fois, il avait apporté à la comtesse des orchidées de ses serres, puis des chocolats, et enfin du foie gras...

- C'est trop, mon ami !

- J'ai toujours rêvé de pouvoir vous gâter. Et je n'ai toujours pas oublié le jour où vous avez refusé l'éventail que j'avais acheté à votre intention !

La comtesse avait éclaté de rire.

- Mon mari n'aurait certainement pas très bien réagi en apprenant que d'autres me faisaient des cadeaux !

- Maintenant, je peux vous offrir tout ce que je veux... et je vous assure que je ne manque pas d'idées.

- Vous êtes trop gentil.

- Lorsque Michael sera de retour, je vous emmènerai faire une promenade en voiture.

J'aurais aimé vous en proposer une aujourd'hui, mais il faut que votre fils vous porte jusqu'à ma calèche.

- J'espère que je serai bientôt capable de sortir de mes appartements sans aide. Depuis que Linka a trouvé le trésor des moines, je vois l'avenir de Monkford sous de riantes couleurs...

et cela a un effet étonnant sur ma santé.

Linka ne comprenait pas pourquoi Michael avait invité des amis si vite.

« Pourquoi n'a-t-il pas attendu que le château soit remis en état ? »

Ce fut à contrecœur qu'elle alla mettre un bouquet de fleurs dans la chambre donnant sur la roseraie.

« Je déteste cette femme ! » se dit-elle en crispant les poings.

Aussitôt, elle s'en voulut d'éprouver de tels sentiments de haine envers une personne qu'elle n'avait encore jamais vue.

La chambre qu'occuperait lady Penelope, qui était en effet l'une des plus jolies du château, était meublée d'un grand lit doré à baldaquin et

de bergères Louis XV, œuvres d'un célèbre ébéniste français.

« Lady Penelope ne pourra cependant pas manquer de voir que le plafond est écaillé et le papier peint en lambeaux, se dit Linka en regardant autour d'elle d'un air soucieux. Bah, tant pis pour elle ! Elle n'avait pas besoin de venir si tôt... D'ailleurs elle n'avait pas besoin de venir du tout ! »

La jeune fille se décida enfin à descendre. Elle arriva dans le hall juste au moment où Michael sortait de son bureau.

- A quelle heure attends-tu tes invités ? demanda-t-elle.

- Je suppose qu'ils arriveront pour le thé. Il faut que tu mettes l'une de tes robes neuves pour les recevoir.

- Bien sûr. Je sais que lady Penelope est très élégante...

- Comment as-tu appris cela ? demanda le comte en fronçant les sourcils.

- Il est arrivé plusieurs fois à tante Beatrice de parler d'elle dans ses lettres.

- Ah, j' imagine sans peine ce que cette commère a pu raconter ! Il n'y a pas plus mauvaise langue que cette femme !

Michael paraissait tellement furieux que Linka jugea plus sage de ne pas insister.

- Je vais me préparer, dit-elle en gravissant l'escalier.

- Quant à moi, il faut que j'aille voir si le révérend Jones n'est pas trop mal installé.

- Tâche de revenir avant l'arrivée de tes invités !

- Ne t'inquiète pas, je serai là.

Un peu plus tard, tout en mettant la robe bleue - qu'elle avait déjà essayée la veille -, Linka se dit que tout son plaisir de porter une toilette neuve était gâché par l'arrivée de lady Penelope.

Le cœur de plus en plus lourd, elle descendit au salon. Elle s'approcha d'une fenêtre et appuya son front contre la vitre fraîche.

« Si je ne me retenais pas, je me mettrais à pleurer », pensa-t-elle.

Le majordome ouvrit la porte et, visiblement ravi de retrouver les attributions qui étaient les siennes autrefois, annonça d'une voix de stentor :

- Lady Penelope Warde et monsieur le duc de Bronyarde.

La jeune fille, qui n'avait pas entendu la voiture arriver, se retourna brusquement. Elle faillit laisser échapper une exclamation de stupeur en voyant lady Penelope faire son entrée dans la pièce.

Jamais, en effet, Linka n'aurait imaginé que l'on pouvait s'habiller d'une manière aussi spectaculaire. Avec sa robe en moire rouge, son ombrelle à franges et son chapeau orné d'immenses plumes d'autruche, lady Penelope aurait été beaucoup plus à sa place sur la scène d'un théâtre que dans ce salon aux peintures décolorées.

Le premier instant de surprise passé, Linka s'avança vers les visiteurs.

- Où est Michael ? demanda lady Penelope sans autre préambule.

- Il a dû se rendre au village et devrait rentrer d'un instant à l'autre.

Lady Penelope adressa à la jeune fille un sourire condescendant.

- Vous êtes sa petite cousine, n'est-ce pas ? Il m'a parlé de vous. J'espère que les robes que j'ai choisies pour vous chez ma couturière vous plaisent.

- Elles sont très jolies et vous avez fort bon goût, madame, réussit à répondre poliment Linka.

En réalité, elle avait de plus en plus envie de pleurer... Elle avait cru que c'était Michael lui-même qui avait eu l'idée de ce cadeau, et voilà qu'elle était obligée d'en remercier une femme qu'elle abhorrait !

Le duc garda plus longtemps qu'il ne convenait la main de la jeune fille dans la sienne.

- Vous êtes bien jolie. Comment se fait-il que je n'aie pas encore eu l'occasion de vous rencontrer ? demanda-t-il d'un ton pénétré.

Linka trouva cette question tellement stupide qu'elle recouvra un peu de sa bonne humeur.

- Pour la raison très simple, monsieur, que vous étiez à Londres et moi

à la campagne.

- Voilà une réponse intelligente !

- Puis-je vous offrir une tasse de thé ? demanda la jeune fille à lady Penelope.

Cette dernière eut un geste indifférent.

- Mon Dieu... en attendant Michael, pourquoi pas ?

Le duc refusa le thé et demanda du champagne.

« Heureusement que Michael a pensé à en apporter une caisse, ainsi que du cognac, du vin et des liqueurs ! » se dit Linka en tirant sur le cordon de velours tressé.

Le comte arriva cinq minutes après l'arrivée de ses invités et s'excusa de son retard.

- Je pensais que vous m'aviez oubliée, dit lady Penelope d'une voix pleine de trémolos.

- Comment serait-ce possible ? répondit-il en lui baisant la main.

En les voyant si proches, Linka eut l'impression que son cœur se déchirait.

« Il est amoureux de cette femme ! devina-t-elle. Et maintenant qu'il a de l'argent, il va pouvoir l'épouser... »

Sa main se mit à trembler sur l'anse de sa tasse en porcelaine, ses oreilles bourdonnaient et elle n'entendait plus qu'à peine les compliments exagérés que lui faisait le duc.

La jeune fille s'était fait une joie de revêtir la robe du soir que Michael lui avait rapportée de Londres pour recevoir le marquis de Leathworth et Sarah.

Hélas, l'arrivée de lady Penelope avait tout gâché !

Elle s'habilla sans le moindre plaisir et, d'un air morne, contempla dans la glace le reflet de cette ravissante débutante vêtue de mousseline blanche.

- Oui, c'est bien moi, murmura-t-elle. Même si je ne me reconnais

plus...

Elle espérait que Michael la trouverait jolie, mais elle dut bien vite déchanter car lady Penelope éclipsait tout le monde.

Vêtue d'une robe en soie vert d'eau qui ne cachait pas grand-chose de ses formes pulpeuses, couverte d'émeraudes, lady Penelope avait l'air d'une sirène émergeant de l'onde... Elle portait même un petit diadème d'émeraudes, et Linka regretta alors que la comtesse ait refusé de porter son diadème de diamants, sous prétexte que l'on ne mettait pas tant de bijoux pour un simple dîner entre amis.

- Lady Sarah de Leathworth, le marquis de Leathworth et le commandant Riley ! annonça Saunders.

Le marquis vint tout de suite baiser la main de la comtesse.

- Vous êtes plus belle que jamais ! assura-t-il.

Au grand étonnement de Linka, il n'avait même pas paru remarquer lady Penelope.

- Entre nous, je me trouve un peu trop habillée pour la campagne, avoua la comtesse.

Cette remarque fit un absurde plaisir à la jeune fille.

« Voilà une pierre dans le jardin de lady Penelope ! » se dit-elle sans la moindre charité.

Lady Sarah portait une robe en soie bleu pâle d'une coupe très simple. Un collier de perles et de petits saphirs ornait son décolleté.

« Au contraire de lady Penelope, elle n'est pas parée comme une châsse, pensa Linka. Cela ne l'empêche pas d'avoir beaucoup plus de classe et d'élégance ! »

Saunders ne tarda pas à annoncer le dîner. Mme Waters s'était surpassée mais Linka prêtait à peine attention à ce qu'il y avait dans son assiette.

Sarah avait tenté de s'entretenir avec Michael de son projet de fonds de pension, mais elle n'avait pas pu lui en toucher plus de deux mots car lady Penelope ne cessait de s'interposer.

Lassée, Sarah s'était tournée vers le commandant Riley qui, lui,

semblait tout à fait disposé à lui donner la réplique.

« Ils ont l'air de s'entendre à merveille ! pensa Linka. Sarah paraît subjuguée... Aurait-elle rencontré l'homme de sa vie ? Certes, le commandant Riley n'a aucune fortune, mais ce n'est pas lui que l'on peut traiter de coureur de dot ! »

De l'autre côté de la table, lady Penelope monopolisait l'attention de Michael. Quant au marquis de Leathwoth, il devisait à mi-voix avec la comtesse.

Il ne restait plus que le duc de Bronyarde pour adresser la parole à Linka. Ce dont il ne se privait pas... Tout en vidant coupe de champagne sur coupe de champagne, il la couvrait de compliments fleuris et saisissait la moindre occasion pour s'emparer de sa main ou lui caresser le bras.

- Vous ferez sensation dans les salons londoniens ! assura-t-il.

- Il n'est pas question que j'aille à Londres.

- Oh, mais il le faut ! Ma sœur vous recevra avec plaisir. Quant à moi, je m'arrangerai pour que vous soyez invitée à tous les bals !

- C'est très aimable à vous. Mais...

- Dieu, que vous êtes jolie ! s'exclama-t-il d'un ton pénétré, sans même attendre qu'elle termine sa phrase.

Après le dîner, tout le monde retourna au salon.

- J'étais loin de penser que le château de Monkford était aussi vaste, dit lady Penelope à la comtesse. Les possibilités de décoration sont infinies...

- La semaine dernière encore, nous ne pouvions pas envisager d'entreprendre de travaux, même les plus urgents. Mais depuis que Michael a trouvé le trésor, les choses vont changer...

La comtesse sourit.

- Je devrais plutôt dire : « depuis que Linka a trouvé le trésor ».

Lady Penelope toisa la jeune fille d'un air peu amène. Cela semblait la surprendre d'apprendre qu'une personne à l'allure aussi insignifiante ait été capable d'une action d'éclat.

Elle se tourna de nouveau vers la comtesse.

- La vie de Michael va changer du tout au tout. Par exemple il va falloir qu'il ait un hôtel particulier à Londres...

- Nous en avons un autrefois, dit la comtesse. Mon mari a été obligé de le vendre.

- Je pourrais trouver pour Michael une jolie demeure à Park Lane ou à Berkeley Square, et ce serait avec plaisir que je me chargerais de son aménagement.

Linka se sentit glacée. Elle était maintenant sûre que Michael allait épouser lady Penelope !

Elle avait toujours pensé que le jour où son cousin se marierait, elle pourrait rester avec la comtesse. Mais elle se rendait compte que le marquis de Leathworth avait de nouveau succombé au charme de sa vieille amie...

« Ils vont probablement se marier, eux aussi. Je resterai toute seule... et que deviendrai-je alors ? »

Linka ôta sa robe blanche et la suspendit soigneusement. Puis elle souffla les bougies et, seulement vêtue d'une longue chemise de nuit presque transparente, elle alla s'accouder à sa fenêtre et contempla le ciel scintillant d'étoiles.

« J'aime beaucoup le marquis de Leathworth, Sarah et le commandant Riley, mais je déteste le duc et lady Penelope ! pensa-t-elle un peu puérilement. La soirée aurait été tellement plus réussie sans ces deux-là ! »

Elle sursauta en entendant un pas lourd dans le corridor. Puis sa porte s'ouvrit brutalement...

Saunders avait laissé les bougies des appliques du couloir allumées, si bien qu'elle put distinguer sans peine une silhouette masculine. Celle du duc de Bronyarde...

En titubant, il se dirigea vers le lit et fourragea sous les rideaux d'organdi en lambeaux qui tombaient en cascade d'une couronne comtale en bois doré fixée au plafond.

- Où est-elle, ma jolie petite blonde ? fit-il d'une voix avinée.

Linka, qui était suffisamment avertie des choses de la vie, comme elle l'avait fait fièrement remarquer à la comtesse, comprit immédiatement ce qu'il voulait.

Elle faillit hurler de terreur. Sa raison l'en empêcha... Elle savait que les forces étaient inégales et qu'elle n'aurait aucune chance entre les mains de cet homme pris de boisson.

« Si je réussis à atteindre le boudoir qui jouxte ma chambre, je suis sauvée », pensa-t-elle.

Jamais elle n'utilisait cette pièce où le ménage n'avait pas été fait depuis des années. Le cœur battant à tout rompre, elle s'approcha de la porte sur la pointe de ses pieds nus.

Le duc soulevait les draps et les oreillers en soufflant comme un phoque.

- Mais où est-elle donc, ma jolie petite blonde ?

Au moment où la jeune fille ouvrait la porte du boudoir, il se retourna, l'aperçut et se précipita avec un cri de triomphe, les mains tendues.

Poursuivie par le duc, Linka traversa le boudoir comme une flèche. Elle courait vers la chambre de son cousin, persuadée que lui seul pouvait la sauver.

Pas un seul instant elle n'avait pensé que Michael ne se trouvait peut-être pas dans ses appartements...

Le comte se demandait s'il allait ou pas rejoindre Penelope.

Il savait que cette dernière l'attendait. Elle n'aurait d'ailleurs pas pu être plus explicite ! En lui disant bonsoir, elle avait chuchoté :

- Ne tardez pas...

Vêtu de sa longue robe de chambre en velours, Michael hésitait encore. Debout devant la fenêtre, il contemplait la lune et les étoiles - tout comme Linka.

« Je me suis conduit comme un imbécile, pensait-il. Lorsque Penelope a tant insisté pour venir au château, j'aurais dû me méfier davantage... J'aurais dû comprendre que, maintenant que j'étais riche, elle allait vouloir devenir comtesse de Monkford ! »

Pour une petite aventure sans lendemain, un homme jeune et viril ne pouvait pas trouver mieux qu'une lady Penelope.

« Quant à l'épouser... »

Le comte ne voyait pas du tout cette flamboyante créature aux mœurs légères devenir un jour sa femme et la mère de ses enfants.

Lorsqu'il avait fait visiter le château à Penelope, il s'était senti un peu mal à l'aise en l'entendant déclarer :

- Dans ce salon, je verrais très bien du rose. C'est une pièce sombre qui aurait besoin d'être réveillée par une teinte douce et chaude.

- Peut-être...

- Il y a beaucoup de changements à envisager, mais j'ai toujours adoré m'occuper de décoration. Tout est à refaire ici ! Nous devons choisir les meubles et les tableaux qui iront le mieux dans chaque pièce.

Ce nous auquel il était loin de s'attendre avait fait pâlir le comte. C'était à ce moment-là qu'il avait compris qu'il se trouvait dans une bien dangereuse passe...

Si lady Penelope était prête à prendre pour amant un homme désargenté, son mari devait être riche !

Riche ? le comte l'était devenu du jour au lendemain. Et l'attitude de lady Penelope à son égard avait immédiatement changé - sans même qu'il en soit conscient.

« J'ai été stupide ! » se redit-il pour la dixième fois peut-être.

Il n'avait pas la moindre intention d'épouser Penelope ! Lorsqu'il l'avait vue surchargée de bijoux pour un simple dîner à la campagne, il l'avait trouvée presque vulgaire.

« Quelle différence avec l'exquise simplicité de Linka ! Dans cette robe blanche qui mettait en relief sa candeur, elle avait l'air d'une nymphe... »

Michael avait été agacé en entendant le duc couvrir la jeune fille de compliments - souvent à double sens. Mais comment aurait-il pu prier son hôte de se taire ?

« Je le trouvais amusant à Londres, je me rends compte maintenant que ce n'est qu'un goujat. Je ne l'inviterai plus jamais au château ! » se

promit-il.

Après un instant de réflexion, il se dit qu'il ne souhaitait pas revoir non plus Penelope.

« Vivement qu'ils s'en aillent, tous les deux ! »

Et quand il se souvint que sa maîtresse l'attendait, il eut un petit frisson.

« Je ne sais pas pourquoi, mais je serais désormais incapable de la toucher. Comment ai-je pu être attiré par cette femme ? Je n'arrive pas à le comprendre... »

Il en était là de ses réflexions quand il entendit la porte de la chambre s'ouvrir. La colère le submergea.

« C'est incroyable ! Elle ose venir me relancer jusqu'ici ? »

Mais au lieu de la lascive Penelope, ce fut la candide Linka qui se précipita dans ses bras.

- Michael, au secours ! Le... le duc est entré dans ma chambre et... et j'ai peur !

La fureur de Michael décupla.

- Quoi ? Comment a-t-il osé ? Je vais le tuer !

Quand il s'aperçut que la jeune fille, terrorisée, tremblait de tous ses membres, il s'efforça de la calmer.

- N'aie pas peur, ma petite Linka ! Je suis là...

Il se sentit infiniment troublé lorsqu'elle leva vers lui ses grands yeux qui paraissaient d'argent dans un rayon de lune.

Sans réfléchir, il se pencha et lui prit les lèvres dans un baiser très tendre qui devint de plus en plus passionné.

Puis il la contempla avec une stupeur sans nom.

- Linka ? murmura-t-il, désorienté. Que... que nous arrive-t-il ?

- Je t'aime, Michael, avoua-t-elle avec une exquise simplicité.

- Moi aussi, je t'aime !

Elle retint sa respiration.

- Tu... tu m'aimes ? interrogea-t-elle, le cœur battant.

- Et depuis longtemps, certainement, mais c'est seulement maintenant que je viens de le comprendre !

Il resserra son étreinte et lui reprit les lèvres. Les yeux clos, éblouie de bonheur, Linka répondait aux baisers de plus en plus passionnés de Michael avec une délicieuse inexpérience.

- Linka ?

La jeune fille souleva les paupières et s'efforça de revenir à l'instant présent. Elle rougit quand elle s'aperçut qu'elle était dans la chambre de son cousin, seulement vêtue d'une chemise de nuit diaphane.

- Nous allons nous marier le plus vite possible, déclara Michael.

- Tu... tu veux m'épouser ? demanda-t-elle avec incrédulité.

- Oh, oui ! Je veux que tu sois à moi, corps et âme et pour toujours. Je veux que tu portes mon nom... et mes enfants !

D'un air faussement sévère, il demanda :

- Crois-tu que je laisserais quelqu'un comme le duc de Bronyarde t'emmener danser à Londres ?

Elle frissonna.

- Quelle horreur !

- Comment n'ai-je pas compris plus tôt que deux trésors m'attendaient au château ? fit Michael avec émotion. Et que le second - toi - était encore plus important que le premier ?

- Oh ! Michael...

Il lui reprit les lèvres dans un baiser sans fin, tandis que le rayon de lune argenté qui frappait dans le cloître la statue de saint Antoine les enveloppait en même temps d'une lueur presque irréaliste.